

lia

# Le Cahier noir



Sous la Cape

## ***Dans la même collection***

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

***Les Innommables et autres histoires de Canines***

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspecteur Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel  
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

***Le Vampire de Wall Street.***

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

***La Canine impériale.***

GASPARD DE LA NOCHE,

***Luna di Miele et autres histoires de montagne.***

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, ***Signé Fornax.***

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument du xx<sup>e</sup> siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, ***Spymaster vs Blackspider.***

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***

# LE CAHIER NOIR



AUTRES LIVRES DE LA TRILOGIE « LIA »

*Un battement d'ailes de papillon...*,

Sous la Cape, 2013.

*Le Diallèle,*

Sous la Cape, 2013.

lia

e Cahier noir

Sous la Cape



## Avant-propos

L'été 2008, seul à Paris pour trois semaines, je pris contact avec une escort – j'avais sélectionné sur un site spécialisé des fiches du 11<sup>e</sup> et du 12<sup>e</sup> arrondissement. Je repérai une jeune trentenaire un peu ronde, dont la fiche laissait deviner qu'elle alliait culture et éducation à une grande liberté de mœurs. Je pris contact avec elle, découvris qu'elle habitait à un jet de pierre de mon appartement et me rendis, plutôt excité, à notre premier rendez-vous. Je fus surpris – elle aussi! – de reconnaître une jeune personne avec qui j'échangeais de menus propos chez la boulangère ou au Franprix, où nous nous croisions régulièrement. Passé ce moment d'étonnement réciproque, la séance se déroula merveilleusement; et «Lia» me certifia qu'elle avait pris autant de plaisir que moi à nos échanges.

Je la revis à plusieurs reprises cet été-là, et pas seulement pour des ébats tarifés. En effet, pendant le *social time*, la discussion avec Lia était aussi passionnante que les séances pouvaient être passionnées quelques minutes avant. Je lui dis que j'écrivais des ouvrages érotiques; elle m'avoua être dérangée par le démon de l'écriture et nous convînmes d'une sorte de *gentlemen agreement* où, en échange de conseils littéraires, je pourrais profiter de tarifs préférentiels. Nous nous amusâmes beaucoup: je lui fis écrire des petits textes érotiques à contrainte où elle mêlait l'impertinence à l'incongruité de

scènes qu'elle m'affirmait tirées de son expérience personnelle. Après quelques séances, elle me confia qu'elle avait entrepris la rédaction d'un Journal, à la demande du couple qui l'avait initiée au libertinage, au BDSM et à l'escorting. Ce « cahier noir » qu'elle me montra une seule fois, je ne fus pas autorisé à en lire des passages. « Trop cru, pas assez littéraire ! » se défendait-elle en riant.

En dehors des rencontres fortuites chez les commerçants du quartier, où nous continuions à échanger de courts propos sur la météo (parfois avec des sous-entendus qui nous faisaient sourire), nous nous revîmes régulièrement durant l'automne. Puis le couple – elle était mariée, et m'assurait que son mari était au courant de son activité professionnelle – déménagea, en province d'abord, à l'étranger ensuite. Je l'appris par un ami commun, architecte.

Il y a un an, je reçus un mail de « Lia », m'annonçant qu'elle venait de poster à mon intention son cahier noir et que je pouvais en faire ce que je voulais. Elle avait changé de galaxie, mais tenait à ce témoignage d'une folle période vécue intensément. Je pensai, à juste titre, qu'elle me l'adressait pour voir s'il était publiable. Aux deux tiers du cahier noir, je découvris avec surprise que Lia avait incorporé à son « journal » des personnages que j'avais inventés quatre ou cinq ans plus tôt ! Court roman, dont je lui avais confié les premiers chapitres pour connaître son avis, laissé en plan par la suite, construit sur une contrainte mathématique – la translation d'un carré naturel d'ordre trois en carré magique –, *Le Diallèle* mettait en scène huit convives ayant chacun une relation avec une mystérieuse absente, Marie, qui occupait symboliquement la case « 5 » du carré, la seule à ne pas permuter lors de la translation. Or cette Marie et une de ses amies, Li-Anne, pures inventions de ma part, devenaient dans le Journal de Lia des

collègues de travail bien réelles. J'étais extrêmement troublé. J'adressai à Lia un mail, lui demandant des éclaircissements sur ce « vol » de personnages. Elle me répondit que mon début de roman l'avait impressionnée au point qu'elle n'avait pu résister au plaisir d'associer quelques personnages aux récits souvent outrés, mais avérés, de ses expériences sexuelles. Et cela d'autant que Maître Caliban, un des propriétaires de Lia et lecteur privilégié du *Cahier noir*, homme érudit et volontiers affabulateur, n'était pas sans parenté avec un autre de mes personnages, Christian, organisateur de soirées libido et dandy nocturne.

De Maître Caliban et de son épouse Desmonia, je n'ai pu trouver trace sur le Net. Et pourtant, je n'arrive pas à croire qu'ils sont sortis de l'imagination de Lia : les descriptions des lieux et les scènes qui s'y déroulent sont empreintes de sincérité, et les quelques entorses à la réalité que j'aie pu relever (notamment, j'apparais dans le « Cahier noir » comme un certain Jean, habitant le 9<sup>e</sup> arrondissement, mais nos rencontres à la boulangerie y sont mentionnées) n'enlèvent rien à la vraisemblance du récit.

Sans doute trop proche de Lia, je ne puis juger de la qualité littéraire de son Journal, mais je suis frappé à la fois par cet appétit à découvrir un monde inconnu (le sexe, dont elle n'avait jusqu'alors qu'une pratique conventionnelle à deux ou trois écarts près), une volonté très affirmée d'en explorer les territoires les plus inquiétants et une sorte de distanciation *umorale*, comme eût dit Jacques Rigaut, qui en accentue la singularité, et parfois l'« inquiétante étrangeté ».

Piqué au vif par les emprunts à « mon » roman – très peu avancé, à la vérité –, je l'achevai en quelques jours, intégrant à mon tour dans mon récit des personnages relevés dans le *Cahier noir* (notamment Dimitri, l'oligarque russe tissant sa

toile autour de Lia et de Marie). J'adressai par mail le roman achevé à Lia, qui me répondit après lecture qu'elle avait été frappée par la coïncidence d'événements de l'un et de l'autre livre, notamment des scènes qu'elle n'avait pas rapportées dans son *Cahier noir*, mais que je décrivais dans *Le Diallèle*, comme si j'en avais été un des protagonistes ou un observateur privilégié. Je fus encore plus troublé par cette irruption de la littérature dans la réalité que je l'avais été de découvrir mes créations basculer dans le quotidien d'une escort cultivée, et sans doute mythomane.

Sur ma lancée, je proposai à Lia d'écrire un troisième livre où je raconterais une sorte de « off » de son *Cahier noir* : en effet, on y relève de nombreuses allusions à des événements extérieurs, mais non étrangers au récit principal. Ma proposition intrigua Lia. Elle me demanda du temps pour accepter. Mais lancé comme une locomotive à vapeur, je ne pus attendre. Aussi lui adressai-je, quelques jours plus tard, le début d'*Un battement d'ailes de papillon...*, roman qui commence par une simple affaire de recherche d'appartement et de placements bancaires (Desmonia, la maîtresse de Lia, est banquière privée dans le civil) et, surtout, par une erreur d'interprétation par Pierre, le mari de C. (Lia) : lors d'un séjour dans un gîte des Hautes-Alpes, celui-ci avait découvert le maillot de bain de C. accroché au garde-corps du jacuzzi où C. barbotait en compagnie des propriétaires du lieu. Pierre, imaginant sa femme se livrant à un trio amoureux et torride, avait quitté le gîte le lendemain, rentrant précipitamment à Paris, rencontrant leur banquière commune, signant avec elle un contrat à risques, et profitant des avances de la belle Desmonia pour découvrir en sa compagnie les nuits chaudes de la capitale. Tout y était vraisemblable. De plus, mon personnage central, Pierre, mathématicien (ce qu'est effec-

tivement le mari de C./Lia), allait évoluer dans un roman à structure chaotique – par une erreur d’interprétation des conditions initiales (le maillot de bain de sa femme pendu au garde-corps du jacuzzi) –, et précipiter son couple dans une aventure dont il ne maîtriserait plus le développement (C. se transformant en soumise libertine, puis en escort de haut vol; lui-même tombant amoureux d’une créature intermédiaire), ni l’issue.

C. répondit à mon envoi par retour. Elle était à la fois enthousiaste de mes premiers chapitres et terrifiée par mon «ubiquité»: à part certains lieux, des noms de personnages et quelques événements très éloignés de la réalité, l’ensemble collait avec une précision diabolique à sa propre vie. Je lui répondis que je n’avais fait qu’extrapoler, à partir de données fractionnaires ou incomplètes du *Cahier noir*, pour tisser le fil de mon histoire.

Les trois textes constituent une sorte de trilogie à correspondances (dans le sens ferroviaire du terme):

– *Le Cahier noir* de Lia, que j’ai transcrit scrupuleusement, gommant (avec son accord) quelques impropriétés ou imperfections stylistiques, mais lui conservant son énigmatique pouvoir de sidération, et les effets cumulatifs, extravagants, voire nauséux, des scènes rapportées;

– *Le Diallèle*, jeu littéraire à contrainte, mais troublant par ses débordements bijeçtifs sur *Le Cahier noir*;

– *Un Battement d’ailes de papillon...*, roman presque vrai, relatant les événements évoqués en creux par *Le Cahier noir*.

La publication simultanée des trois ouvrages permet au lecteur de découvrir dans l’un les éléments qui manquent à l’autre, mais les livres sont autonomes dans leur registre spécifique.



# I. L'éducation

*Vendredi 17 août*

Je commence ce journal à la demande de Maîtresse Desmonia.

Je m'appelle lia (avec une minuscule, symbole de mon statut de soumise). Je suis la chose, l'objet, l'accessoire de Maîtresse Desmonia et, secondairement, de Maître Caliban, son compagnon. Mais le contrat que j'ai signé m'attache à ma seule Maîtresse adorée. Dans le civil je suis (j'ai été?) mariée à P., et je porte un autre prénom. Épouse rangée, même si j'ai eu quelques aventures masculines, surtout avant mon mariage; et, aussi, je l'avoue, après.

J'ai connu Maîtresse Desmonia par son activité professionnelle (c'est ma banquière). Dès notre premier rendez-vous, j'ai ressenti une forte attirance. Elle s'en est rendu compte, mais au lieu de profiter de la situation pour une brève aventure féminine, elle m'a fait monter en pression.

J'ai eu ma première relation sexuelle à l'âge de quinze ans, avec ma meilleure amie. Nous n'étions pas spécialement attirées l'une par l'autre, mais il nous a semblé que c'était le meilleur moyen de découvrir notre propre corps. Je l'invitai à mon anniversaire et, avec l'accord de mes parents et des siens, Émilie resta dormir avec moi. Après la douche, nous nous observâmes, nues, comparant l'avancée de notre féminité: de

type méridional, Émilie était déjà pourvue de seins magnifiques et son sexe s'ombrait d'une toison bien noire, tandis que le mien était à peine surmonté d'un petit duvet blond. Et mes seins étaient riquiqui. C'est Émilie qui prit l'initiative, s'estimant plus mûre que moi. (Elle s'était vantée d'avoir embrassé des garçons et touché le sexe de l'un d'eux. «Tu sais, un drôle de truc qui grossit et qui sent pas bon.») Émilie m'embrassa sur la bouche, pour que je ne sois pas godiche avec les garçons. Elle enfonça sa langue, bien saliveuse – c'était assez répugnant et je fis la grimace. «Va falloir que tu t'y fasses, les garçons adorent te fourrer la langue.» À mon tour, je mis ma langue dans sa bouche et, finalement, je trouvai cela plutôt agréable : des sortes de picotements entre les jambes et sur la pointe de mes jeunes seins. Émilie me fit allonger sur le dos, écarta mes cuisses pour regarder mon petit con tout neuf. Elle y mit un doigt. «Dis donc, c'est vachement étroit!» Elle voulut faire entrer le doigt, mais j'eus mal et elle n'insista pas. Ensuite, elle me lécha, assez maladroitement mais avec beaucoup d'énergie. Les picotements m'envahirent tout entière quand elle s'attarda sur mon clitoris (j'ignorais de quoi il s'agissait, mais pas elle!) et je me sentis exploser. «Ah! dis donc! quelle dégoûtante, tu as fait pipi!» Je voulus protester de mon innocence, mais Émilie revint à ma bouche pour que je vérifie. Comme toutes les filles (et je pense tous les garçons), j'avais déjà goûté à mon pipi, et cela ne faisait aucun doute : au moment de l'explosion, je n'avais pas su me retenir. Je rougis et j'étais sur le point de pleurer, mais Émilie rigola : «Ce n'est pas grave, tu sais.» À mon tour, je léchai son sexe et je pus mettre un doigt dans son con – elle m'avoua qu'elle n'était plus vierge, un ami de son père l'ayant débarrassée de son hymen. «Ça fait mal au moment où il pousse, mais après, c'est bon.» Elle était très fière d'avoir perdu sa virginité avec un homme mûr. Il s'était

montré gentil et lui avait donné cinquante francs. Tandis que je faisais gonfler son clitoris avec ma langue, j'étais assez anxieuse qu'elle eût la même réaction que moi, mais rien ne coula dans ma bouche.

Cette expérience mit fin à notre amitié. Émilie tomba enceinte l'année suivante et se maria avec le futur père, plus âgé qu'elle d'une dizaine d'années, et qui avait une bonne situation, comme on dit. Mes poils poussèrent au cours de ma seizième année, ainsi que mes seins, que Maître Desmonia et Maître Caliban aiment triturer. «De belles mamelles de femelle», me complimentent-ils lorsqu'ils en sont satisfaits.

J'eus ma première relation sérieuse à dix-sept ans, avec un garçon plus âgé que moi ; il me paraissait vieux mais ne devait pas avoir trente ans. Il fut parfait et je ne ressentis guère le passage de son engin (il est vrai que je me masturbais régulièrement, utilisant volontiers carotte ou petite courgette épluchée au cours de cette activité). Quentin fut aussi un excellent pédagogue, il m'apprit l'usage du préservatif, m'incita à consulter une gynécologue – je pouvais y aller sans le dire à mes parents, qui ne semblaient d'ailleurs pas s'apercevoir de ma métamorphose. On se vit régulièrement jusqu'au bac, puis je quittai ma ville de province pour suivre des études à Paris. C'est là que je rencontrai, après quelques aventures sans lendemain, celui qui allait devenir mon mari. Brillant étudiant, puis chercheur prometteur. Je fus tout de suite conquise par son côté lunaire et son sourire de star qui s'ignore. Rien que de penser à lui, j'ai mon petit oiseau qui tressaille. J'espère qu'il m'aime encore.

J'ai interrompu mes études de sciences éco après la licence et je trouvai du travail dans la société d'import-export où j'ai exercé pendant plus de dix ans au service comptabilité. P., mon mari, put ainsi préparer sa thèse et entrer dans une unité de

recherche en mathématiques appliquées. Le soir, il me parlait avec enthousiasme de ses travaux, mais très rapidement je décrochai – il naviguait au large quand je barbotais dans les eaux du port.

Nous aimions la montagne tous les deux et nous campions l'été, souvent dans le Briançonnais. Après deux stages de haute montagne, nous nous lançâmes, sans guide, à l'assaut des cimes. Les Écrins, la Dibona, le mont Blanc... Une fois, au refuge des Écrins, je me retrouvai coincée entre P. et une femme qui s'était couchée avant nous et semblait déjà dormir. Le gardien avait blindé le dortoir, à cause de la fréquentation de ce jour-là. Au cours de la nuit, la femme se tourna vers moi; ne parvenant pas à dormir, j'essayai de deviner qui elle était, si elle était jolie ou moche, jeune ou vieille. Un des dormeurs alluma brièvement sa frontale, sans doute pour consulter sa montre (ces nuits en refuge, sauf pour P. qui dort comme une souche n'importe où, sont un véritable calvaire, avec concert de ronflements, odeurs corporelles, j'en passe et des moins bonnes). À la brève lueur de la lampe je vis que ma voisine avait les yeux grands ouverts; elle était jeune et, avant que la lueur de la frontale ne disparaisse, j'aperçus un très beau visage. Je lui souris. Elle approcha sa tête de la mienne et m'embrassa; je n'avais pas eu d'aventure féminine depuis Émilie et cela me troubla. Je lui rendis son baiser et passai un bras sous elle; de son côté, elle fit descendre la couverture, glissa une main sous mon tee-shirt et me caressa un sein. Nous tentâmes de nous dénuder un peu l'une l'autre mais le manque de place ne permettait guère de liberté de mouvement. Nous finîmes par nous endormir, un peu emmêlées. Heureusement, nous nous réveillâmes avant l'irruption du gardien, et la mise en route du générateur. Dans la salle commune, je ne parvins pas à retrouver mon amante éphé-

mère; elle était peut-être déjà en route pour un des sommets environnants.

*[Maîtresse Desmonia, qui vient de lire ces premières pages, me félicite: «Tu as non seulement un beau cul, mais aussi une jolie plume. Compliments.»]*

Il y a trois ans, lors d'un trek au Maroc – P. était retenu à Paris par son travail –, j'ai fait la connaissance d'un couple charmant: lui s'appelait P. également, et elle Ariane. J'ai ressenti une forte attirance, surtout pour Ariane. Nous avons randonnée pendant trois semaines dans la vallée des Aït Bouguemez, avec ascension du M'Goun. Le soir, nous dormions tous les trois dans la même tente. (J'étais la seule «célibataire» et j'avais eu le choix; tous les participants étaient prêts à m'accueillir mais je choisis P. et Ariane, en espérant... je ne sais trop quoi!)

J'avais eu l'année précédente une brève aventure lors d'un voyage professionnel à l'étranger – un salon où j'accompagnais mon patron, qui me fit comprendre que mon statut de collaboratrice comportait implicitement une certaine disponibilité sexuelle. Je pouvais refuser, mais... Bien sûr, il ne s'exprima pas ainsi et comme il était bel homme et peu regardant sur les frais de mission (j'en savais quelque chose, vu mon boulot!), je partageai sa chambre pendant deux nuits. La troisième et dernière, il me préféra une escort locale, ce que je pris assez mal. Depuis, j'étais restée fidèle à P., non par contrainte, mais le temps passait pour nous deux sans que nous nous en rendions vraiment compte. Il fallut ce trek pour que le démon se réveillât dans mon petit corps esseulé. Mais toutes mes tentatives d'approche furent vaines: visiblement, une expérience de trio n'était pas au programme du trek. Ce qui n'enleva rien à notre amitié naissante et nous nous promîmes

de nous revoir bientôt. Au retour à Paris, P. me demanda si tout s'était bien passé; je lui parlai de l'autre P. et d'Ariane et laissai supposer une brève idylle. P. ne fit pas de commentaire, mais il essaya à plusieurs reprises d'en savoir plus. À Paris, nous revîmes durant l'hiver P. et Ariane, que *mon* P. trouva charmants; ils nous parlèrent de leur projet d'installation dans les Hautes-Alpes. Puis nos relations se distendirent, ce qui est fréquent pour les amitiés nées au cours de treks à l'étranger. Quand ils nous appelèrent, il y a un mois, pour nous inviter dans leur nouvelle maison, cela faisait près de deux ans que nous n'avions plus de nouvelles. Nous étions assez libres de notre emploi du temps, P. et moi. *[Inutile de préciser pourquoi, mes avoires et ceux de P. n'ont pas de secret pour ma banquière adorée.]* Lorsque nous arrivâmes dans le hameau perché au-dessus de la Durance, je ressentis pour Ariane à nouveau un désir fou – Desmonia pense que j'ai transféré sur Ariane mon désir pour elle, ce qui est bien possible. P. (le mien) s'en aperçut et me pista. Un soir, pour le faire enrager, je suspendis mon maillot deux-pièces à la rambarde de la terrasse avant de prendre un bain de minuit dans le spa – P. et Ariane étaient naturistes, mais non libertins. Je finis par admettre que mes avances ne pouvaient que perturber notre amitié et je laissai tomber. Après le départ précipité de *mon* P., je restai une dizaine de jours supplémentaires pour aider mes amis, qui accueillaient beaucoup de monde dans leur gîte.

Quand je rentrai à Paris, je vis tout de suite que P. s'était fait un cinéma torride sur mon séjour haut-alpin. Je compris aussi qu'il s'était passé quelque chose avec notre banquière commune: son parfum, si particulier, flottait dans la grande pièce de l'appartement. Quand P. proposa de l'inviter avec son mari, j'acceptai aussitôt. La Cocotte-Minute était prête à exploser!

*[Je laisse ce journal se reposer; c'est l'heure de l'apéro. Et Maîtresse Desmonia m'a fait comprendre que je faisais partie des hors-d'œuvre. «Allez, dépêche-toi de t'habiller. Tu vas nous mettre en retard. Caliban, vous me fouetterez cette catin désobéissante!» Hum, le fouet... J'adore!]*

### **Samedi 18 août**

En fait d'apéro, hier soir, c'était carrément dînatoire, et j'étais le plat de résistance, attachée, nue, sur le capot du gros 4x4 de Maître Caliban dans une position qui rendait mes deux orifices accessibles. J'eus le temps de voir, dans le crépuscule qui tombait, une cohorte d'hommes nus qui se masturbaient. Puis ma Maîtresse chérie banda mes yeux et s'adressa à l'assistance.

– Messieurs, je vous présente lia. Vous connaissez le programme: «Lia, Baba, et les Quarante Violeurs.» Vous pouvez user de cette esclave comme bon vous semble. Auparavant, je vais demander à deux gentlemen de préparer ses orifices par un langotage d'anthologie. Qui veut?

Qu'est-ce que c'était que cette histoire? Je ne pouvais tout de même pas recevoir quarante bites en une soirée; ils allaient me déchirer! Je voulus protester, mais Caliban me bâillonna de la main et me chuchota à l'oreille: «Tranquille, ma mignonne, ça va bien se passer. Il y a deux auxiliaires et ils n'auront droit qu'à cent coups chacun. Desmonia l'a fait plus d'une fois!» Un peu rassérénée, et sachant que ma Maîtresse chérie était à mes côtés, je me laissai aller. Apparemment, les Quarante Violeurs étaient tous partants pour fourrer leur langue dans mes trous. On me souleva les fesses, on replia mes jambes vers ma poitrine afin de rendre plus confortable la position des lécheurs. Deux langues très actives vinrent explorer mes trous, puis deux autres, puis... j'arrêtai de

compter. Mais il me semble que les Quarante Voleurs y sont tous passés. J'avais trempé le beau capot du 4x4, ce qui me vaudrait certainement une réprimande du propriétaire. Petite précision : ma Maîtresse adorée dit que je suis une « fontaine » et il semble que ce genre d'anomalie soit prisé des amateurs, hommes ou femmes.

Je restai dans la même position, peu confortable pour moi, les jambes remontées très haut, presque jusqu'à mes épaules. Il y eut un grand silence, puis on me pénétra par-devant, et Maître Caliban compta scrupuleusement les coups. L'homme se retira et un autre prit sa place, puis un troisième ; le quatrième força mon petit trou, qui, bien lubrifié, absorba l'engin sans difficulté ; le suivant prit le même chemin, puis il y en eut deux ensemble – je ne sais pas comment ils s'y prirent, sur le capot, ça a dû être du sport [*Caliban confirme : il devra faire redresser la carrosserie, et je payerai les frais*] ; sensation, nouvelle pour moi, et extraordinaire de ces corps étrangers glissant l'un contre l'autre le long de mon périnée. « Elle a encore giclé, la chienne ! » s'exclama quelqu'un (mais le ton était admiratif) ; puis je cessai de compter. Recevoir dans sa chair une suite ininterrompue de bites, de toutes tailles, de toutes formes, sans connaître à quels individus elles sont attachées me renvoyait à mon rôle d'esclave, ce qui me satisfaisait malgré l'inconfort de ma position. Si mes amies féministes me lisent un jour, elles seront horrifiées que l'on puisse trouver du plaisir à être traitée en « objet sexuel ». Mais j'étais fier d'assurer, je voulais que Maîtresse Desmonia dise, une fois revenus à l'appartement : « Ma chérie, tu as été magnifique. » La séance prit fin, des crampes assez douloureuses dans les jambes avaient gâché les dernières pénétrations – mais je n'ai pas utilisé mon *safe word*, chère Desmonia, vous pouvez être contente de votre petite pute.

Desmonia conduisit vers moi un dernier visiteur : «Voici ton baba, ma chérie. Tu vas adorer, il est fondant.» On me détacha, mais sans enlever le bandeau, et quelqu'un me prit dans ses bras, puis me déposa doucement sur une serviette, ou un drap. Une voix douce, dont je n'arrivai pas à savoir si elle appartenait à un homme ou à une femme, me chuchota à l'oreille : «La pauvre petite chérie, elle a été bien secouée.» De longs cheveux balayèrent ma poitrine et mon ventre, puis des petits seins se frottèrent aux miens, tandis que des doigts délicats effleuraient mon coquillage (qui devait être cramoyé!). «La voilà pantelante, et son petit trou boursofflé, une vraie misère!» Un souffle remplaça les doigts et rafraîchit mes orifices. Divin! Puis mon mystérieux (ou mystérieuse?) visiteur s'allongea le long de mon corps; je le pris dans mes bras et caressai sa chevelure, son visage; tous ses gestes étaient doux, sa peau était douce, ses petits seins du satin. Ma main descendit plus bas, et je touchai... un magnifique sexe en érection! Alors que je venais d'être prise par quarante hommes, c'était cette créature, dont je ne comprenais pas l'anatomie, que je désirais, là, tout de suite. «Je m'appelle Julia, murmura-t-elle et je suis une femme comme toi, mais avec quelque chose en plus, pour te combler, ma chérie.» Elle se mit sur le dos et m'aida à chevaucher son engin. J'imagine qu'autour de moi, le public était nombreux: j'entendais des commentaires, quelques sifflements d'admiration. Ce fut un éblouissement, nous jouîmes ensemble et restâmes prostrées, soudées, plusieurs minutes. Puis ma Maîtresse chérie ordonna : «Allez! On remballe, on ne va pas y passer la nuit. Bonsoir à tous et merci de votre collaboration. J'espère que vous vous êtes bien amusés.» Julia, avant de disparaître, murmura : «On se reverra, je te le promets, petite lia.»

Ce matin, à part une certaine raideur dans le dos, je ne

ressens aucune gêne. Desmonia a passé des onguents sur mes trous, qui ont fait merveille.

Je reviens sur l'épisode du salon professionnel où j'accompagnais mon patron. Comme l'a compris ma Maîtresse adorée, le fantasme de la prostitution m'avait plus d'une fois traversé l'esprit... enfin, façon de parler, parce que c'était souvent quand je me masturbais. Je m'imaginai alors obligée de faire l'amour avec un inconnu qui m'avait payée pour cela (les sommes auxquelles j'estimais mon corps étaient d'ailleurs dérisoires). Mon client était généralement gras, plutôt laid – plus son physique me répugnait, plus j'éprouvais de plaisir. Cet ectoplasme prenait parfois les traits d'un individu croisé dans le métro où ailleurs; certains hommes laids sont très attirants, je ne sais pas pourquoi, mais eux le savent: une fois, l'un m'a mis la main aux fesses dans le métro, à une heure de pointe, et je l'ai laissé faire, facilitant même son geste – il s'est ensuite collé à moi et je sentais, en haut, sa sueur aigre couler dans ma nuque et, en bas, son sexe dur appuyer contre ma robe légère. Mais je digresse et, pour en revenir à mon patron, lorsqu'il m'a fait comprendre que je devais passer à la casserole, je lui répondis que j'étais prête à faire des heures supplémentaires, mais pas gratuitement. Bon, j'avais un peu bu, c'était l'apéro, un vrai celui-là. Il eut l'air surpris de ma réponse, puis il sourit. « Bien sûr, chère C., les heures supplémentaires, surtout de nuit, sont rémunérées. À combien estimez-vous votre dédommagement? » Je demandai cent euros pour la soirée. Son sourire s'élargit. « Ça me va, mais je serai exigeant. » Maintenant que je connais les tarifs, j'aurais dû demander beaucoup plus! Il s'en tirait à bon compte, le cochon. Cela dit, il fut courtois et bon amant et je passai une très bonne soirée, ainsi que la suivante – toujours facturée cent euros. Il essaya

de m'enculer, mais j'écartai sa bite, lui disant que l'entrée était réservée à mon mari. «Il a bien de la chance! soupira-t-il. Un joli cul comme le vôtre, ce serait dommage qu'il reste en jachère.» En fait, P. n'a jamais essayé de me prendre de cette façon; ses pratiques sont assez conventionnelles, mais c'est un amant délicieux qui sait varier les gammes de son instrument avec un véritable savoir-faire. Même s'il me transforme rarement en fontaine, j'en suis toujours folle! J'étais donc vierge du cul, comme le dit poétiquement Maître Caliban – ce qui n'allait pas durer [*On découvrira plus loin comment je perdis cette virginité-là.*] Mais revenons à mon patron: de retour en France, il se conduisit avec moi avec la plus parfaite correction, n'essaya jamais de me forcer à recommencer (ce que j'aurais sans doute accepté). J'ai gardé précieusement mes deux billets de cent euros sur moi, comme des talismans; et, lorsque j'en ai donné un à ma Maîtresse adorée il y a quelques jours quand elle me proposa une séance de découverte tarifée, j'éprouvai d'autant plus de plaisir à la payer avec mon «argent de pute».

C'est cette séance qui a tout déclenché: une sorte d'acte fondateur de ma nouvelle identité. G., notre banquière, et J., son mari, venaient dîner chez nous, entre autres pour discuter de placements. Je ne m'étendrai pas sur le début de la soirée, sauf pour signaler que dès l'entrée, nous échangeâmes avec G. un regard où pouvait se lire tout mon désir de me soumettre. Elle me fit monter en pression avec un art consommé, me laissant admirer sa poitrine en se penchant, ou me dispensant de brèves caresses, comme par inadvertance. Pendant le repas, nous étions en vis-à-vis et elle se déchaussa pour me caresser le pied d'abord, puis la jambe, puis le sexe; quelle gymnaste! Son buste restait parfaitement droit et elle participait avec

calme à la conversation générale. Moi, je n'en pouvais plus; j'avais envie de me mettre à quatre pattes sous la table et de fourrer ma tête entre ses cuisses. Puis, soudain, elle attaqua: elle nous expliqua, à P. et à moi, qu'en plus de son activité officielle à la banque, elle pratiquait l'escorting. Il y eut débat sur son métier caché, plus par curiosité que par réprobation. P. n'était pas choqué. [*De toute façon il se l'était déjà tapée (G. me l'a confirmé).*] Puis elle me proposa une heure de «découverte», pour cent euros. Je n'ai pas hésité, et je lui ai refilé un des billets «du patron». Sous la douche, elle me fit toucher son corps, elle me griffa les tétons, que j'ai sensibles, puis, se glissant derrière moi, agrippa ma fourrure blonde tout en frottant son corps savonné contre le mien. Divine jouissance! Qui brisa toutes les barrières que les convenances et la routine des jours avaient dressées depuis mon enfance autour de ma vie. Je me sentais enfin libre... G. m'emmena dans la chambre, n'alluma pas la lumière – celle qui provenait du salon, à travers la tenture de séparation, créait une intimité propice. G. me demanda si j'avais des «tabous». «Aucun», lui répondis-je fermement – en fait, il me reste bien des limites à franchir, j'en suis bien consciente même si, grâce à ma chère Maîtresse, j'ai fait des progrès considérables en quelques jours. Elle me fit mettre à quatre pattes, le cul bien relevé, écarta mes fesses et enfonça d'un coup sa langue dans mon petit trou. J'en fus suffoquée, de honte et de fierté mêlée: cette femme, que j'aimais déjà, me prodiguait une caresse intime dont je commençais à ressentir les délicieux effets. Ma petite rose se gonfla par réflexe et la langue de G. força la fronce, qui s'assouplit et l'accueillit sans réticence. Hum... merveilleux moment, en vérité. «On ne te l'a jamais fait», dit G. Plus une évidence qu'une question. «Ni avec une femme, ni avec un homme.» Elle me fit m'allonger, se coucha sur moi et m'embrassa; sa

langue m'apportait des nouvelles de mon cul, comme je l'ai entendu dire récemment au Cap. Ce fut très tendre. G. alterna des moments de surprise (par exemple, elle s'assit sur ma bouche; son petit trou était très souple, ma langue s'y enfonça sans effort), puis de lentes caresses, des massages sur tout le corps. À la fin de l'heure, comblée, je la remerciai. «De rien, je n'ai fait que mon travail», me répondit-elle d'une voix sèche et distante. Mais elle m'aida gentiment à regagner la salle de bains, car je n'avais pas la force d'y parvenir seule.

De retour à table, ce fut comme si nous nous étions absentes pour admirer un coupon de tissu, une robe ou des photos de vacances. G. évoqua Mado [*que je devrais bientôt connaître*] et la facilité, pour une femme, quels que soit son âge et son physique, de s'engager dans une profession où la demande est considérable et l'offre toujours renouvelée. Puis elle me demanda à quelle somme je m'estimais. Par défi, j'annonçai un montant prétentieux (mille euros). G. ne se démontra pas et tira de son sac deux billets de cinquante cents. Mon univers basculait (même si j'avais eu cette expérience avec mon patron): une femme, à laquelle j'étais prête à m'offrir et plus encore, proposait de louer mon corps «une nuit entière, pour elle et son mari», précisa-t-elle. Elle me fit signer un contrat et commença à m'initier au doux statut de soumise. P. semblait totalement dépassé par la situation, puis J. l'associa au jeu. Mais Desmonia, ma Maîtresse adorée – qui me révéla à cette occasion son nom «de scène» et celui de J. (Maître Caliban) –, interrompit la séance et me fit quitter brusquement l'appartement. J'ignorais où le couple m'emmenait; ils évoquèrent un lieu, C&C, et une vente d'esclaves à laquelle ils allaient m'associer (en tant que marchandise et non comme acheteuse). Ils me firent monter à l'arrière de leur voiture, un gros 4x4 un peu tape-à-l'œil. Desmonia s'assit à

côté de moi, retira la robe qui couvrait l'ensemble en résille qu'elle m'avait fait enfiler. «Écarte les cuisses et cambre bien le dos.» J'obéis. J. s'installa au volant et commença à entrer dans la circulation du Faubourg, plutôt dense le samedi soir. «Nous y serons vers deux heures», pronostiqua le conducteur. «J'envoie un message au Marquis pour qu'il nous attende. Avec le morceau de choix que nous lui amenons, il patientera!» Après avoir tapoté sur son mobile, Desmonia me demanda de me soulever un peu et introduisit dans mon anus une sorte de cylindre de métal très renflé à l'une des extrémités («Un rosebud», me dit-elle), qui devait maintenir une certaine dilatation et, accessoirement, me procurer des sensations transmises par les vibrations du véhicule. «Fontaine et vierge du cul, on devrait en tirer un bon prix», dit-elle sur le ton de la conversation la plus banale. J. acquiesça. Ils avaient levé un beau petit lot et le prix payé serait largement remboursé par les acheteurs. Je m'affolai, soudain. Je pensais à un jeu, et je me découvrais objet d'une vraie transaction financière. J'allais protester, puis pensai au contrat, bien décidée à gagner mes mille euros qui, si j'abandonnais la partie, risquaient de s'évaporer. Je restai silencieuse pendant le trajet et obéis aux diverses demandes de Desmonia, assez anodines. J. nous fit descendre juste devant le club; la rue était déserte et Desmonia ne me couvrit pas de ma robe; j'entrai donc, prête à consommer, dans cet antre qui allait avaler la petite oie blanche. Je faillis partir en courant (tant pis pour la tenue!); Desmonia dut le sentir, car elle me tint fermement. Elle embrassa l'homme qui officiait à l'accueil et le remercia d'avoir attendu pour commencer la vente. «Tu ne le regretteras pas, regarde un peu ce lot!» L'homme m'adressa un grand sourire et me complimenta: j'étais une fille magnifique et les amateurs allaient se l'arracher. Le «se» s'adressait

à Desmonia car, à part le sourire de bienvenue, il ne s'occupa pas plus de moi que d'un sac de patates. Desmonia me fit descendre un escalier étroit. Avant qu'elle ne me bande les yeux, j'eus le temps de découvrir une salle assez petite, blindée de monde, et, dans un coin, sur une estrade, trois filles et un garçon que je devinai promis aux enchères. On m'attacha les mains derrière le dos et on me fit monter à côté des autres esclaves. Quelques commentaires fusèrent : « Magnifique ! » « Superbe ! » « Je la veux ! » Les enchères commencèrent immédiatement, et mes quatre compagnons trouvèrent rapidement acquéreurs. Je ne voyais rien, mais l'ambiance décontractée, les rires échangés, le côté ridicule de la monnaie fictive (des « mignonnes »), tout cela me rasséra et j'assistai avec un certain détachement – et un mélange de curiosité et d'excitation – à la montée des enchères sur ma personne. La lutte était acharnée entre deux hommes, qui lançaient des sommes faramineuses, bien au-delà de ce qu'avaient coûté les autres esclaves. (J'ignore si la monnaie fictive était convertible en euros.) Enfin, je fus attribuée au mieux-disant et l'on m'aida à rejoindre, les yeux toujours bandés, mon acquéreur. Il me dit, plutôt brutalement : « Tu m'as coûté cher, j'espère que tu ne me décevras pas ! », puis commença à me tripoter assez durement. « Mouais, une belle pouliche ! Desmonia ne nous a pas menti ! » Ainsi, Desmonia, dans son message au club, avait fait un portrait avantageux de son « lot ». L'homme me fit toucher un corps féminin, que je devinai aussi peu vêtu que le mien. « Sylvia. Et toi, comment tu t'appelles ? » Je faillis répondre : C., puis me souvins à temps que mon nom, pour la soirée, était « lia », « avec une minuscule » avait précisé Desmonia. Sylvia m'accueillit avec gentillesse ; elle ne devait pas avoir les yeux bandés, car elle me servit à boire. « Il paraît que tu restitues le champagne par le bas ? » me demanda mon ache-

teur, qui se comportait comme un propriétaire de voitures de courses, ou d'animal à concours. Mais je n'allais pas me cabrer pour cela. Je pensai aux mille euros et répondis: «Oui, monsieur.» La formule de politesse sembla le satisfaire et, en même temps, le décider à profiter pleinement de son acquisition. Il me tâta longuement les seins, qu'il complimenta; les fit toucher par Sylvia – qui posa ma main sur les siens, très petits et peu charnus. M'ayant mise à quatre pattes, l'homme enfonça son sexe dans ma bouche. J'eus d'abord un hoquet de surprise: l'engin était volumineux; puis, prenant à cœur de ne pas décevoir mon acquéreur – Maître Alban – et surtout ma Maîtresse adorée, je fis de mon mieux pour satisfaire «mon client». «Ouh la, doucement! s'exclama celui-ci. Sinon, je ne vais pas tenir la soirée.» Il devait y avoir un public assez nombreux, car il y eut un rire partagé. Cela me tranquillisa. J'entendais aussi la voix de Desmonia: «Une bonne pipeuse vaut deux baiseuses.» C'était dit sur le ton d'une évidence mondaine qui enlevait toute vulgarité à la sentence. J'avais toujours le rosebud dans l'anus. Sylvia en fit la remarque à Maître Alban, qui ordonna: «Retire-le-lui et fourre ta langue à la place, pour bien humecter son petit trou, car je m'en vais le lui défoncer sur l'heure.» Je ne savais pas si J. était entré au club, mais c'est probable, sinon Maître Alban n'aurait pas annoncé la suite du programme. J'étais terrifiée à l'idée d'accueillir son engin en moi, j'étais certaine qu'il allait me déchirer – et je faillis prononcer le nom de mon cher petit mari, qui constituait mon *safe word*, c'est-à-dire qui me libérait de la contrainte du jeu. Mais, dans ce cas, comme je l'ai dit, je serais sans doute obligée de rendre à G. les deux billets de cinq cents francs, et je ne le voulais à aucun prix!

«Quand vous voudrez, mon cher.» C'était la voix de J. Je sentis qu'on me retirait doucement le rosebud. Sylvia: «Vous

lui en avez mis un gros, Maîtresse Desmonia, c'est bien.» Puis elle donna de petits coups de langue sur le pourtour de l'orifice, pour apprivoiser l'endroit – et sa propriétaire, car je me contractais involontairement. Sylvia murmura: «Laisse-toi aller, ma chérie; tu vas adorer!» Je me décontractai. Sa langue était très effilée et me léchait les fronces, une à une – du moins c'est l'impression que j'en avais. Je m'ouvris totalement à sa caresse et ne pus retenir mon eau. «Ah! voilà la fontaine qui se libère, dit Maîtresse Desmonia. Y a-t-il des amateurs?» Une bouche vint se coller à ma fente; je ne pouvais reconnaître si elle appartenait à un homme rasé de près ou à une femme, mais elle dut être satisfaite car, sous le double travail de la langue de Sylvia dans mon cul et de cette inconnue dans mon con, je giclai à plusieurs reprises et ne pus retenir un rugissement. Maître Alban me réprimanda: «Qui t'a autorisée à jouir, petite salope? Sylvia, ça suffit comme ça. Elonia, cessez je vous prie de vous abreuver à cette fontaine de bas étage, car je vais enculer cette catin sur-le-champ.» Elonia quitta sa position après un dernier veutousage de mon con. On écarta mes fesses, en les maintenant solidement; et tout de suite, la sensation terrible d'être envahie au plus intime. Je crus m'évanouir. «Ah! la chienne est plus étroite que je ne le pensais, mais le conduit est bien souple et convenablement lubrifié. Voilà, je suis à fond. Repos.» Maître Alban commentait mon dépucelage comme il l'aurait fait d'un PowerPoint à un conseil d'administration. «Allez! on y va... et on revient...» Ce fut presque insupportable au début puis, peu à peu, la douleur s'atténa pour laisser place à une sensation partagée: d'un côté, une envie de me libérer de ce monstrueux objet logé dans mon conduit étroit; de l'autre, pousser plus fort pour le faire pénétrer au tréfonds. «Ah! la petite chienne commence à apprécier! commenta Maître Alban. Je vais démarrer *lusin-*

*gando.* » Mon enculeur procéda par petites saccades, puis sortit presque son engin de mon trou ; et le renfonça d'un coup. Je poussai un : « Oh ! » de surprise mais, cette fois, je n'avais senti aucune douleur, juste un embrasement de mon conduit, qui remonta jusqu'à mes seins et explosa dans ma tête. Sous le bandeau, je vis des étoiles. Dieu que c'était bon ! Maître Alban reprit son va-et-vient et accéléra sa cadence. Je me mis à haleter, puis à gémir. « Eh bien ! pour une première enculade, tu te débrouilles pas si mal. » S'adressant à J. : « Caliban, si vous aviez l'obligeance de mettre votre bite dans la bouche de cette fille, cela nous épargnerait des couinements que je sens venir. Vous savez à quel point cela me déconcentre. » Une bite très dure se logea dans ma bouche ; je me mis à pomper, presque instinctivement. Quelqu'un me pinça les seins et maître Alban accéléra son mouvement : « Et maintenant, *andante.* » « Tiens, la salope a encore mouillé », fit remarquer quelqu'un. « Ce serait dommage de perdre cela. Maître, m'autorisez-vous à boire à la fontaine ? » « Allez-y, mon ami ! *Allegro.* » Tandis que Maître Alban accélérerait son va-et-vient, une moustache vint caresser ma toison et une bouche se colla à ma fente. Je n'en pouvais plus et faillis mordre Caliban. « Ah ! la petite pute ! mais regardez-la ! Incapable de se tenir en société ! Ça mérite une bonne fessée ! » C'était Maîtresse Desmonia, qui me reprochait mon attitude, bien peu convenable il est vrai pour une soumise. Mais qu'y pouvais-je, pénétrée, pincée, léchée, une queue dans le cul et une autre dans la bouche, sans compter les mains qui me tripotaient. Une claque sur ma fesse droite, et une sur la fesse gauche m'ouvrirent encore plus à la pénétration de Maître Alban, dont le rythme devenait *furioso*. Les claques, très sonores, marquaient le tempo. Finalement, mon enculeur eut un rugissement de faune et déchargea. Ce que fit, au même moment Caliban

dans ma bouche. Et moi dans celle du moustachu qui me ventousait. Je crus m'évanouir.

Maître Alban se retira, puis Caliban. Le troisième homme profita de la disponibilité de mon petit trou pour y fourrer la langue, ce qui calma l'embrasement du lieu. Je le laissai opérer, déchargeai une nouvelle fois. Puis on me releva et l'on retira mon bandeau. Je fus applaudie comme une artiste de cirque qui vient de réussir un saut de l'ange. Je m'inclinai en souriant. Desmonia vint à moi: «Tu as été magnifique, lia, je suis fière de toi.» Et je fis la connaissance de mon dépuceleur et de sa compagne. Maître Alban devait avoir entre cinquante-cinq et soixante ans. Bel homme et certainement habitué à se faire obéir: son autorité n'était pas que de jeu. Sylvia était une petite brune, un peu plus jeune que son compagnon, et très gaie. Elle m'embrassa (je partageai le sperme de Caliban avec elle) et me félicita: «Tu as été une partenaire formidable pour Alban. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas joui comme cela. Merci! Merci mille fois!» N'était-ce pas étrange, cette femme qui me remerciait d'avoir fait jouir son mari? J'avais décidément pénétré dans un autre univers dont les règles, encore indiscernables pour la néophyte que j'étais, se situaient à mille lieues du monde d'où je venais. «Ton petit mari pourra être fier de toi, me dit, sincère, J. Mais, attention, ta rose nous appartient... au moins pour la soirée», conclut-il en souriant.

N'étant plus occultée par le bandeau, je découvrais la pièce et ses occupants. Une vingtaine de couples et quelques hommes seuls. Les hommes en smoking pour la plupart, ou dans des tenues de cuir noir. Les femmes, certaines très belles, et d'autres plutôt âgées; quelques grosses, enserrées dans des tenues invraisemblables; mais toutes troublantes, excitantes. Une sexagénaire ronde et appétissante, aux énormes mamelles

jaillissant d'un caraco de cuir, demanda à Maître Alban l'autorisation de m'utiliser quelques instants. «Mais bien sûr, chère Elonia. Vous avez pris goût à son petit abricot!» Elonia, puisque c'était elle, me fit allonger sur une sorte de canapé, à l'écart. Puis elle s'accroupit sur ma figure (Desmonia m'avait recommandé, dans la voiture, de conserver en toute situation les bras le long du corps dans une attitude d'offrande). Je m'attendais à recevoir sur ma bouche un vieux con plissé, flétri, et j'eus la surprise d'une conque délicate, très fraîche, et d'une petite rosace bien serrée – Elonia effectuait de longs va-et-vient afin que ma langue pût s'occuper de ses deux trous successivement. Elle se mit à gémir doucement; j'essayai de la contenter du mieux que je pouvais mais je commençais à fatiguer et ma langue perdait de son efficacité. J'utilisai mon nez comme auxiliaire, le poussant dans la petite corolle; à ma grande surprise, Elonia absorba mon appendice. J'ouvris la bouche pour respirer mais, à ce moment, elle se libéra en poussant un petit feulement charmant. Puis elle roula sur le côté et me laissa reprendre mon souffle. «Eh bien, toi, tu n'y vas pas par quatre chemins», me dit-elle en riant. «Je t'adore.» Elle m'embrassa avec fougue et me rendit à mon acheteur. Alban fut très cordial avec son esclave, me félicitant pour mon entrée en noviciat et me promettant une carrière grandiose. «Vous avez des dispositions certaines; je suis sincère. J'envie Maîtresse Desmonia de vous posséder.» J'allais protester que c'était juste pour la soirée, mais je me rendis à l'évidence: j'appartenais à ma Maîtresse chérie tant qu'elle voudrait bien me garder près d'elle. «Monsieur, c'est moi qui ai de la chance d'être possédée par une maîtresse comme elle», répondis-je. Alban me sourit franchement. «Desmonia est un vrai démon, mais je vous comprends parfaitement. Croyez que je vous souhaite tout le bonheur possible.» Il se leva, me fit un baisemain, et dit:

«lia, j'espère que nous aurons à nouveau l'occasion de jouer ensemble, si votre maîtresse m'y autorise. Et Sylvia sera ravie de vous revoir. N'est-ce pas ma chérie?» Celle-ci, pour toute réponse, m'embrassa longuement. Le couple quitta le club, bientôt suivi par d'autres: il était cinq heures du matin!

Ne restèrent que J. et G., deux autres couples et deux hommes. On me demanda de prendre la pose «table» et l'on disposa sur mon dos des coupes de champagne. La conversation tournait autour des différents clubs fréquentés par l'assistance. Comme lors d'un dîner on discourt sur les spécialités de tel ou tel restaurant, on évoqua la piscine bouillonnante d'un sauna qui venait d'ouvrir, ou la cave du Donjon, «moins bien équipée que celui-ci», ou un restaurant appelé «Chez S.» où il semblait se passer de drôles de choses entre fromage et dessert. Quelqu'un me pinça un téton, je sursautai, faisant tomber une coupe qui se brisa.

«Ah! la maladroite! me réprimanda Maîtresse Desmonia. Qu'on la fesse.» On m'entraîna dans une alcôve et on m'attacha à une croix de Saint-André (c'était la première fois que je voyais un tel accessoire), de sorte que mon cul soit très accessible. «C'est à toi de compter les coups, me prévint Caliban. Combien, Desmonia?» «Trente.» J'ai les fesses musclées, grâce à la randonnée, mais je ne suis pas sûre que cela constitue un avantage dans cette situation. La première claque tomba sur la droite, immédiatement suivie d'une autre, sur la gauche. Il en vint sept à suivre, que je comptai entre deux soupirs, mais la dixième n'arriva qu'après plusieurs secondes; attente insupportable... et si délicieuse! Les claques reprirent, appliquées du plat de la main, très sonores mais finalement peu douloureuses. Mon fesseur s'arrêta à quinze; il fut remplacé par une main plus sèche, dont les coups portaient plus durement, mais qui les alternait avec des caresses sur les zones travail-

lées. La sensation en était si extraordinaire que j'en oubliai de dénombrer les dernières claques. «Ah! quelle idiote! Elle ne sait même pas compter jusqu'à trente. On recommence!» Je voulus protester, mais compris que rien ne pourrait écourter mon supplice. Et je me résignai à une autre dégelée, dont je n'omis aucun coup. J'avais le derrière en feu, et très certainement rouge écrevisse (ma peau de blonde prend vite des couleurs). Sans doute le spectacle de mon cul excita ces messieurs, car une bite s'introduisit sans plus de manière dans mon petit trou. Au lieu de me défendre, je me surpris à cambrer pour aider à la pénétration. «Ah! ah! la coquine y prend goût», dit Caliban en me mordillant l'oreille. Son outil, de moindres dimensions que celui d'Alban, me procura un délicieux massage de mon conduit, qui atténua la surchauffe de mon fessier (Maîtresse Desmonia m'a expliqué depuis que la fessée constituait une excellente propédeutique à ce genre d'exercice, et que les amateurs savent associer les deux plaisirs). Caliban prit son temps, explora mon conduit, me complimenta sur sa souplesse et mon art d'en varier les contractions, et donc la pression sur son hôte. C'était instinctif, et je pouvais effectivement améliorer le plaisir de mes visiteurs en jouant sur mes muscles. Caliban se retira sans décharger et proposa à un autre homme de prendre la suite. Je reçus dans mon intimité les cinq participants; trois déchargèrent. Puis je sentis un objet comparable à une queue, mais c'était ma Maîtresse adorée, munie d'un gode, qui se collait à moi. «J'ai envie de toi, moi aussi, petite chienne. Je vais te ramoner!» Je ne sais pas comment elle s'y prit, mais je perdis la tête et poussai de tels rugissements que le gérant de l'établissement, un peu inquiet, descendit vérifier qu'on ne molestait pas une de ses clientes. Maîtresse Desmonia le rassura: «Non, c'est juste ma petite chienne qui prend son plaisir.» Je fus ensuite

détachée et, pour me punir d'avoir joui sans autorisation, on me fit allonger, sur le dos, sur une table basse, bras et jambes pendants. Ma tête dans le vide, la position n'était pas très confortable. J'avais les yeux bandés et j'ignorais quels sévices on allait me faire subir. Après de longues secondes, quelque chose de tiède toucha ma peau ; la sensation était très agréable et je commençais à trouver la « punition » plutôt délicieuse. La matière tiède coulait par petites touches ; elle se figeait sur mon ventre et sur mes seins. Puis je ressentis une brûlure atroce sur un des tétons et me retins pour ne pas crier. « Ça fait mal, hein ! petite chienne. Tu vas voir ! » La même brûlure sur l'autre sein, moins douloureuse du fait que je m'y attendais. Le contact se prolongeant, et de l'eau se répandant peu à peu, je compris qu'on m'avait appliqué des glaçons. On enleva mon bandeau et on me fit me redresser. Caliban et un autre homme tenaient à la main chacun une bougie allumée ; on m'emmena devant un miroir – ils avaient dessiné sur mon corps, avec de la cire rouge, deux idéogrammes stylisés : 愛 et 運. « Le premier signifie "Amour", dit Caliban. Le second "Destin". C'est ton destin, chère lia, de dispenser l'amour. » J'applaudis, émerveillée. J'aurais aimé que ces deux réseaux de lignes rouges soient profondément incrustés dans ma chair, pour les exhiber comme des oriflammes. J'étais destinée à aimer Desmonia.

Nous quittâmes l'établissement vers sept heures du matin. J. et G. m'emmenèrent chez eux pour me reposer (il était convenu avec mon mari qu'ils me restitueraient à quatorze heures) et profiter de moi s'ils en avaient envie. Après nous être débarrassés de nos vêtements, nous nous jetâmes sur le grand lit ; j'étais entre mes deux propriétaires, ronronnant comme une chatte autorisée à partager la couche de ses maîtres. Nous échangeâmes quelques caresses (j'expérimentai

pour la première fois une « langue à trois », variante tout à fait délicieuse du baiser amoureux) ; puis je m'endormis, les fesses calées contre le sexe de J., la bouche tout près de celle de ma maîtresse adorée. À midi, J. nous réveilla avec un énorme plateau petit déjeuner, que nous prîmes au lit. Puis Desmonia me dit :

– Chère lia, tu vas recouvrer ta liberté dans peu de temps. J'espère que tu conserveras de l'aventure un bon souvenir et que, quand nous nous croiserons en d'autres lieux, tu auras une pensée émue pour ta Maîtresse.

Je fus désemparée. Je me mis à pleurer doucement.

– Pourquoi... Pourquoi se quitter ?

Caliban me sourit :

– Mais, tu as un mari qui t'attend ! Toute fête a une fin et nous sommes ravis que celle-ci t'ait si pleinement comblée.

Caliban et Desmonia se regardèrent, comme s'ils réfléchissaient :

– Il y aurait bien... commença Desmonia.

– Quoi ? demandai-je, suppliante.

– Eh bien, nous partons tout à l'heure au Cap, pour dix jours de vacances... Nous pourrions t'emmener ?

Dix jours en compagnie de ma Maîtresse adorée, je rêvais. Je leur sautai au cou.

– Oh ouiiiiiiiiiiiiiii...

– Mais ton mari ?

– Je lui expliquerai ; il comprendra !

C'est ainsi que tout commença. Et pourquoi je tiens ce journal de « soumise » en regardant le soleil se coucher sur la Méditerranée.

*Dimanche 19 août*

Aujourd'hui, repos. C'est le jour du Saigneur, comme dit Caliban en rigolant. Mon statut de soumise inclut les tâches domiciliaires et vacancières: ce matin, petit déjeuner au lit pour ma Maîtresse chérie et son compagnon. Je suis allée acheter croissants et brioches, nue comme les autres ménagères. Petite différence, mon collier de chienne, que certaines femmes regardent avec réprobation, d'autres avec envie. En sortant de la boulangerie, je suis accostée par une jolie quadra bronzée:

– À qui appartiens-tu? me demande-t-elle abruptement, mais sans méchanceté.

– À Maîtresse Desmonia, réponds-je avec fierté.

– Ah! elle a changé de petite chienne. Elle a eu raison, tu es plus jolie que la précédente. Et ta fourrure, on te l'enlève quand?

Elle désignait ma toison d'or. Elle s'éloigna avec un petit signe amical de la main. Ainsi, Maîtresse Desmonia avait déjà eu une chienne; je ressentis du dépit, bien sûr, de ne pas être la première, mais aussi de la fierté: j'avais un défi à relever, prouver à ma Maîtresse adorée que j'étais digne de lui appartenir. Et j'allais perdre ma jolie fourrure... Je la sacrifierai volontiers à ma déesse. De retour à l'appartement, je préparai le petit déjeuner et je l'apportai à mes propriétaires, qui s'éveillaient tout juste.

– Pose le plateau sur le lit, m'ordonna Maîtresse Desmonia, et viens redresser nos oreillers.

Je m'exécutai. Pendant qu'ils mangeaient, je pris la pose que préfère ma Maîtresse: à genoux, face au lit, les mains soutenant les seins – elle trouve qu'ainsi, ils prennent toute leur magnificence.

Ils discutent du programme de la journée: baignade matinale pendant que je passerai l'aspirateur (de toute façon, je n'ai pas droit à la plage; ma maîtresse veut que je conserve ma peau laiteuse, qui fait ressortir si joliment les clagues sur les fesses et les coups de cravache). Puis déjeuner: je note mentalement le menu pour les courses. Puis une balade dans l'arrière-pays pendant que je ferai la vaisselle et astiquerai les cuivres (façon de parler, c'est plutôt alu grande distribution, la batterie de cuisine). Ce soir, on verra.

*[Maître Caliban lit mon cahier noir, pendant que je dessers le petit déjeuner. Il me félicite, prétend que j'ai du style, mais me conseille d'éviter les chevilles du genre: «je sens que», «c'est alors que»... «Du style direct, c'est plus punchy. Et essaie de respecter la chronologie: tu tiens un journal!» Je le remercie de ses encouragements et lui promets de faire attention pour la suite. Il me flatte les seins – pardon, il flatte mes seins – et mes deux propriétaires quittent l'appartement pour aller se baigner.]*

Je reprends: la matinée a été consacrée aux tâches ménagères, assez légères à dire vrai – J. et G. ont loué un studio, avec canapé-lit que je replie une fois qu'ils sont levés. Moi, je dors soit sur la moquette du côté de ma Maîtresse adorée, soit en chien-de-fusil dans la petite entrée.

Hier soir, mes Maîtres sont sortis sans moi, «pour que mes petits trous récupèrent» a joliment dit Caliban. Je me suis endormie assez tôt après avoir déplié le canapé et préparé le lit pour leur retour. Ma Maîtresse chérie a trébuché sur moi en se couchant, ce qui m'a réveillé:

– Ah! tu es là, toi? me reprocha-t-elle d'un coup de pied dans les côtes. Tu ne pourrais pas faire attention un peu. Caliban, maintenant que cette fille est réveillée, voulez-vous jouer avec elle?

– Volontiers, ma chérie, notre petite sortie n'a rien donné.

Que des gourdes ou des saintes-nitouches, et les étalons ont tous dû se noyer cet après-midi. Je suis frustré autant que vous.

– lia, monte sur le lit, ordonne ma Maîtresse. On va examiner tes trous, pour voir si tu es en état de marche.

Je m'allonge sur le dos, jambes levées, écartées.

– C'est bien! Tu apprends vite. Voilà la bonne position pour le contrôle des trous.

Je sens des doigts qui écartent mes petites lèvres. [*Pardon, Maître Caliban: Des doigts écartent mes petites lèvres.*]

– C'est encore un peu rouge et gonflé, mais tu récupères vite, pour une blonde.

J'ai droit à une série de petites tapes sur le sexe.

– Merci, Maîtresse.

– Voyons le trou du cul, maintenant, propose Caliban.

Je me retourne, me tiens à genoux sur le lit, reins cambrés, mains tirant sur les fesses.

– C'est mieux de ce côté, tout est rentré dans l'ordre.

Caliban tartine mon trou avec du gel, puis s'enfonce d'un coup. Je serre les lèvres. J'ai eu un peu mal au passage, mais pas trop et le va-et-vient de sa queue calme tout de suite la sensation de brûlure (le gel a un effet rafraîchissant). Pendant qu'il m'encule, Desmonia me fait lécher son sexe. Elle n'a pas pris de douche et cela sent un peu le pipi, mais c'est ma Maîtresse et elle a tous les droits. Entre les coups de boutoir de Caliban et l'intimité de Desmonia, un point d'équilibre sensuel et affectif parfait. Je me mets à ronronner.

– La garce va encore gicler! Il faudra changer les draps.

Comme si c'était elle qui était chargée du ménage... Mais, passons. Je n'arrive pas à me retenir. Ça part en même temps que Caliban jouit en moi. Pour m'apprendre à me tenir, ma Maîtresse adorée me lâche un petit jet dans la bouche, avec ordre d'avalier. J'obéis.

– Merci Maîtresse. Vous me comblez.

Elle rit.

– Mais non, c'est Caliban qui te comble. Moi, je te désaltère. Cette nuit, tu as le droit de dormir entre nous. Après avoir changé les draps, bien sûr.

– Oh, merci! merci!

*[Ça n'a pas duré longtemps. Je prenais trop de place, paraît-il, et ils m'ont éjectée du lit après m'avoir pincé les seins.]*

Je porte les draps à la laverie. J'y retrouve la brune sympathique et bronzée.

– Tiens, salut! tu as le droit de sortir?

– Juste pour les commissions.

– Tu te plais ici?

– Oui, beaucoup et mes Maîtres sont si gentils avec moi.

Elle me regarde d'un drôle d'air.

– Il paraît que, vendredi soir, tes propriétaires ont organisé une fiesta à la baie des Cochons. C'était toi, les trous à baiser?

J'acquiesce, très fière de cette notoriété.

– On m'a dit que tu t'es comportée comme un vrai chiffon.

– Oh! non... J'ai essayé de satisfaire tous les messieurs.

– Avec un score de 60 %, c'est pas terrible.

– Soixante pour cent de quoi...

– Ben, d'éjaculation. Moi, j'arrive à près de 90 %. Mais je suis pro. Je sais faire.

Je me mets à boudier.

– Allez! Sois pas triste. Je peux t'apprendre des trucs si tu veux.

J'accepte. Pendant que les draps tournent dans la machine, nous entrons dans les toilettes de la laverie. Mon éducatrice improvisée me demande d'enfoncer deux doigts dans son vagin, et le pouce dans son anus.

– Imagine que ce sont deux bites. Fais aller et venir tes doigts.

Elle contracte ses muscles de telle façon que mes doigts et mon pouce sont tour à tour aspirés et refoulés.

– Ça s'appelle «l'aspirateur». C'est infailible. J'en abats vingt à l'heure. Tarif de groupe.

On rigole. Priscilla est un peu brusque, mais sympa. On copine. Et comme elle aime les femmes, elle me demande si elle peut tripoter mes seins.

– Ils sont géniaux! J'adore.

Elle les malaxe, y enfouit son visage. En suce les pointes, qui durcissent. Elle me fait asseoir sur la lunette et grimpe, un peu en équilibre, se tenant au mur.

– Tu vas voir, un truc dément.

Elle utilise mes tétons pour se masturber, frottant les pointes durcies tour à tour contre son clitoris. Puis elle enfonce carrément un de mes seins dans son vagin, pas très loin, mais tout de même. Elle jouit et m'inonde la poitrine.

– Oh! excuse-moi. Je suis une «fontaine» et, ça, je n'arrive pas à contrôler.

– Ça ne fait rien, ça ne tache pas! Et moi aussi, il paraît que je fontaine... J'ai l'impression que la plupart des femmes, ici, ont la giclette facile.

– C'est que nous vivons à fond notre sexualité, sans les conneries que l'éducation nous a fourrées dans la tête... et ailleurs!

On s'embrasse avec la langue et nous sortons des toilettes au moment où deux ménagères entrent avec des paniers de linge sale. Elles nous regardent en fronçant l'œil.

Après le déjeuner – j'ai préparé des filets de rascasse accompagnés de riz et de tomates à la provençale –, je reprends le ménage puis sors sur la terrasse. Je suis autorisée à m'y rendre

sans restriction et, parfois, l'un ou l'autre de mes propriétaires me demande si j'ai remarqué quelque scène curieuse ou digne d'intérêt; de la terrasse, on domine en effet le quai animé de la marina. En me penchant un peu sur la gauche, je peux voir un studio au rez-de-chaussée de l'immeuble d'à côté et, comme il n'y a pas d'occultation aux fenêtres, tout ce qui s'y déroule. Cet après-midi, quatre couples s'y sont donné rendez-vous. Je n'entends rien parce que les fenêtres sont fermées, mais le panorama est Technicolor. Le couple qui invite, la cinquantaine prospère, accueille les autres au fur et à mesure qu'ils arrivent. Le dernier couple, un homme et une femme très ronds, à la peau cuivrée par le soleil, entreprend sans délai les participants, hommes et femmes sans distinction. Très rapidement, les huit sont allongés sur les matelas disposés au centre de la pièce. C'est la première fois que je vois des hommes faire l'amour ensemble. Le gros personnage s'est approché d'un de ses compagnons à barbe blanche; ils s'embrassent et se tripotent le sexe. Puis le gros s'allonge sur un matelas et le plus maigre, qui a tout de même une jolie bedaine en plus de sa barbe, grimpe sur lui de façon qu'ils puissent se sucer mutuellement. Pendant ce temps-là, un troisième a écarté les fesses du barbu et lui langote le troufignon avec énergie. Chez les dames, on ne parle pas tricot pour autant: la grosse s'est allongée le long de son homme et deux copines s'occupent d'elle; l'une s'assoit sur sa bouche et semble satisfaite du travail accompli (ce qui ravive le souvenir de la grosse Elonia assise sur ma propre bouche); l'autre lui écarte les jambes et se met à brouter dans la gélatine. Le dernier homme profite de la vulnérabilité postérieure de la brouteuse pour y enfiler son outil jusqu'à la garde. Le plus sidérant, c'est l'hôtesse: comme si ses invités avaient entamé une partie de rami, elle prépare en cuisine le goûter – petits gâteaux secs bas de gamme et

thé en sachet (de mon observatoire, rien ne m'échappe) – et le dispose sur une table basse, contournant les corps avec précaution pour ne rien renverser. Le troisième homme semble satisfait de son travail de préparation (et là aussi, les souvenirs affluent et ma poitrine se soulève plus que de raison), glisse un doigt dans l'étui pour vérifier élasticité et lubrification, puis, approchant son ventre du cul offert du barbu y enfouit son engin – du moins je le suppose, car je n'ai tout de même pas de rayons X sous les paupières. L'enculé se tortille et accélère son pompage. Je ne vois pas le visage du gros homme, mais je devine aux mouvements de son corps, et aux crispations de ses orteils, que la situation le comble également. Mesdames poursuivent leurs jeux de langue, rejointes par l'hôtesse, qui cherche un petit endroit de la grosse encore disponible. Elle aussi a le cul très relevé, cela stimule l'homme numéro quatre, qui défourne et va ficher son dard entre les deux beaux globes de chair cuivrée. La femme tortille son cul.

À me relire, je trouve la scène d'une vulgarité exemplaire... Mais, si j'ai retranscrit avec précision les positions et les actes des participants, comme l'exigent mes Maîtres à qui je ne dois rien cacher, je n'ai pu traduire l'évidente complicité des partenaires dans le jeu amoureux, et la tendresse qui a prévalu quand les corps se sont désunis, apaisés. Je découvre que le libertinage 1) n'est pas réservé aux top models et aux body-buildés; 2) que la sexualité la plus débridée peut s'accompagner de sentiments de tendresse et d'amitié. Bien sûr, je ne parle pas de mes propriétaires qui, dès le début, ont eu à cœur de mener une fille peu dégourdie au seuil des plaisirs inconnus et se sont dévoués à cette tâche avec une abnégation digne d'éloges.

Que dirait mon petit mari de tout cela? Il me semble bien loin, à deux ou trois galaxies de moi, et à plusieurs centaines

de siècles en arrière... Que fait-il? S'amuse-t-il? Est-il retourné au sauna où Maîtresse Desmonia l'a emmené, il y a... seulement quinze jours! Il me manque énormément, mais j'ai encore tant de choses à découvrir, je n'ai de temps ni pour les remords ni pour la nostalgie. En avant, vaillant petit tailleur (de pipes)!

Mes propriétaires chéris sont rentrés de leur balade dans l'arrière-pays, pas vraiment enthousiastes des monuments. «Mieux vaut visiter un jeune cul qu'une vieille église», profère Maître Caliban, sentencieux. Comme je suis en train d'écrire ce qui précède, il commente: «Ah! les Allemands du rez-de-chaussée, de rudes terrassiers!» En revanche, quand il lit le passage où je m'amuse avec Priscilla, il se met en colère et appelle Desmonia, qui sort des toilettes. «Cette petite grue se permet de lier connaissance sans notre autorisation», me dénonce-t-il. Maîtresse Desmonia lit le passage incriminé. «Et elle a fait jouir une fille avec ses seins. Mais cette chienne est impossible à tenir! Et notre réputation! Tu imagines ce que l'on va dire de nous dans le quartier? "Ils ne savent pas tenir leur petit animal, toujours à renifler les culs qui passent, etc." Je me demande si nous ne devrions pas la jeter à la rue. Qu'en dis-tu, Caliban? On pourrait l'abandonner sur une aire d'autoroute, elle serait vite adoptée!» Ils ont l'air réellement furieux et je fonds en larmes. «Ah! la mijaurée qui se met à pleurer, maintenant! Caliban, la cravache!» Ma Maîtresse adorée prend mes deux mains dans une des siennes, fait plier mon corps, griffe mes tétons de sa main libre. Caliban demande: «Combien de coups?» «Cent!» Je ne puis guère protester, je suis une vilaine qui a fait beaucoup de peine à sa Maîtresse. «Allons faire ça sur le balcon, veux-tu?» Desmonia me tire par les cheveux. Ça fait mal. Elle me lie les mains aux barreaux du garde-corps et me demande de relever le cul.

La bande du rez-de-chaussée se masse aux fenêtres et fait de grands signes à Desmonia. «Et si on les invitait?» «Volontiers, mon ange, ils vont se régaler avec cette petite pute!» Desmonia fait signe aux voisins de les rejoindre. Elle écarte mes jambes, griffe mes seins. «Ah! tu t'es bien amusée à les regarder, tu vas être aux premières loges pour le dessert!» J'entends Caliban ouvrir la porte et accueillir le groupe des visiteurs, qui débouchent sur la terrasse en poussant des exclamations en allemand – langue que je ne comprends pas. Puis Caliban m'applique une dégelée de coups de cravache sur les fesses; je n'ai pas eu le temps de compter. «Et en plus d'être bête et sournoise, elle est muette», ricane méchamment ma Maîtresse chérie. Une Allemande propose, dans un français excellent: «Chère Desmonia, laissez-moi compter pour elle; en récompense, donnez-la moi pour la soirée.» «C'est une bonne idée, ça! On pourra enfin respirer librement!»

Je n'en reviens pas: je suis bête, je suis un fardeau, une mocheté peut-être... Je veux partir loin d'ici, hors de portée de ces gens qui m'ont cruellement abusée, retrouver mon P. Mais les coups reprennent, méthodiques, et je sens leur chaleur monter au ventre. L'Allemande compte d'une voix claire. Quelques mains, autorisées par Desmonia, se promènent sur mon corps, l'une me titille le clito, deux autres me pinçotent les tétons. On me redresse la tête. La grosse Allemande enfonce sa langue dans ma bouche. Si bien que, à la place de mon envie de fuir, je pousse un rugissement et me laisse aller sans retenue. «Comme vous voyez, chère Madame, prévient Desmonia, elle ne sait pas se tenir.» «Cela ne fait rien, Desmonia, nous avons assez de langues pour assécher sa petite source.» Tout le monde rit. Finalement, ils sont très gentils. Desmonia me détache de la rambarde et me confie au groupe. Avant que je franchisse la porte, elle me retient

un instant, me fait un clin d'œil et me chuchote à l'oreille : « Amuse-toi bien, mais reviens-nous vite ! »

Ainsi, ce n'était qu'une mise en scène ! Et moi, gourdasse, qui ai pris leur colère pour argent comptant ! Ah ! ils sont forts, mes Maîtres chéris ! Et comme ils tiennent à moi ! Je descends les marches en riant, bras dessus bras dessous avec le barbu, qui me glisse des polissonneries teutonnes à l'oreille en rigolant comme une baleine blanche. Arrivés dans l'appartement du rez-de-chaussée, on me fait allonger sur le dos sur un des matelas [*Caliban m'explique que j'ai commis une syllepse doublée d'une anacoluthie ; je reprends :*] Dans l'appartement du rez-de-chaussée, on me fait allonger sur un des matelas et, après avoir ouvert une bouteille de champagne, l'hôtesse m'en asperge le corps de la tête aux pieds. Puis les huit polissons se jettent sur moi ; ils récupèrent comme ils peuvent le champagne à grands coups de langue allemande. C'est au moins du Goethe, car j'en frissonne d'allégresse. Puis le gros homme s'allonge sur moi, en 69 – en prenant garde de ne pas m'écraser de son poids ; je prends son sexe dans ma bouche pendant qu'il enfouit son visage entre mes jambes, langue en avant. Profitant de la position, un autre homme, dont je ne vois que le ventre approcher du gros derrière, appuie son gland contre l'anus de son ami et s'enfonce à petits coups entre les énormes hémisphères flageolants. Je n'en perds pas une miette, fascinée par le pistonnage qui semble ne faire ni chaud ni froid à l'enculé, qui poursuit calmement son travail de langue appliquée à mon clitoris. Son fouteur décule et glisse son sexe dans ma bouche, en poussant celui que j'ai déjà en nourrice. J'essaie de refuser, mais la position ne permet guère la discussion et j'engloutis ce nouveau locataire. Je comprends que mon boulot, c'est de lui lubrifier le manche ; je fais monter de la salive et la distribue avec équité entre mes deux occupants. L'enculeur sort sa queue

de ma bouche et reprend son travail de fond. Il alternera ainsi entre cul et bouche puis, finalement, déchargera en cul. Son partenaire ne tardera pas à se soulager dans ma bouche. Autour de nous, les six autres participants ont fait cercle et, me confie l'hôtesse francophone, des paris ont été lancés sur l'éjaculation finale de l'enculeur: en bouche ou en cul? Les gagnants se font payer sur l'heure, et une nouvelle configuration amoureuse s'ordonne. Je me relève pour me désaltérer; je peux voir mes deux Maîtres, penchés à notre balcon: je leur envoie des baisers, qu'ils me retournent.

La lubricité germanique semble infinie, tant dans ses variations que dans sa capacité à durer. Je suis chevauchée, palpée, inondée, enfouie dans des masses moelleuses et odorantes, pénétrée de mille manières, léchée, caressée, massée. Ils sont infatigables! Mais je n'ai pas leur résistance et je finis par déclarer forfait. Ils me raccompagnent à la porte en agitant les mains: «Au revoir, mademoiselle! Vous êtes adorable.» Ils connaissent au moins quelques mots de français, c'est l'essentiel. Je les embrasse tous, et remonte quatre à quatre retrouver mes maîtres.

### *Lundi 20 août*

J'ai eu toute la nuit pour méditer sur le difficile chemin de la soumission bienheureuse. À peine avais-je franchi la porte que ma Maîtresse chérie me tirait par les cheveux au centre de la pièce, et je subis un procès en règle. Les accusations étaient de mauvaise foi, la condamnation fut injuste: attachée au garde-corps de la terrasse toute la nuit, avec un projecteur pour que tout le monde connaisse ma déchéance. Je n'ai pas pu m'endormir, bien sûr. Il faisait frais et je commençais à

grelotter quand Maître Caliban me rejoignit avec une couverture. Il s'accouda à la rambarde et se mit à fumer.

– Chère lia, j'ai l'impression que tu es en train de perdre pied. Veux-tu qu'on arrête le jeu ?

– Oh, non, monsieur ! Je suis si bien avec vous. Et j'aime tellement Desmonia, terminai-je en baissant la tête, au bord des larmes.

– C'est bien là le problème... Tu es prête à te sacrifier pour une femme qui n'aime pas. Je ne dis pas qu'elle ne t'aime pas – j'ai même l'impression qu'elle éprouve un peu d'affection pour toi –, mais l'amour est un territoire dont elle ignore tout. C'est dans sa nature, on n'y peut rien. Le malheur, c'est qu'elle en inspire beaucoup... notamment aux femmes. Notre précédente ch... soumise, par exemple, était au bord du suicide quand elle s'est rendu compte qu'elle ne serait jamais payée en retour de tout l'amour consacré à sa divinité. J'ai réussi à éteindre l'incendie, mais elle a fait une dépression et est entrée au couvent quelques mois plus tard.

– La pauvre...

– Ne la plains pas. Je pense qu'elle a trouvé sa voie, et elle sera plus heureuse au Carmel qu'au bordel.

J. eut un petit rire à son bon mot. Je souris.

– Oh ! excuse-moi, j'ai oublié de te détacher.

Après avoir délié mes bras, il les massa doucement pour les décontracter et poursuivit :

– Desmonia aime le plaisir et aime dominer. C'est une femme puissante, et troublante. Peu échappent à sa volonté. Je pense que ton mari est immunisé grâce aux maths... Je t'assure, je suis très sérieux. Il a un esprit calculateur, mais pas dans le même sens que celui de ta Maîtresse. Je suis très impressionné par ses recherches et je t'envie de partager sa vie. C'est cela que je voulais te dire : amuse-toi avec nous, profite

de cette expérience exceptionnelle et tire un trait une fois rentrée à Paris.

Il m'embrassa tendrement. Je fondis sous son baiser, m'accrochai à lui avec des «Je t'aime, je t'aime» qui sortaient de ma bouche sans que je puisse contrôler mes paroles. Puis il m'en-cula, après m'en avoir demandé la permission.

– Je ne pratique l'amour que par cette voie, car je suis un authentique pervers, commenta-t-il tout en me pistonnant. Malheureusement, Desmonia a l'anus trop sensible et j'ai bien peu l'occasion de la visiter de ce côté-là. Toi, tu es un vrai trésor culier, lia. J'ai rarement ce sentiment de plonger au cœur même du mystère amoureux que lorsque je suis blotti dans ton rectum. Ah! je voudrais ne jamais finir... Hélas! Ahhh... coquine, tu t'y entends à faire gicler les mecs!

Il décula et s'essuya sur mes fesses.

– Merci, Monsieur.

– Merci à toi de me donner de l'amour, même si je sais que c'est à ton mari que tu t'adresses. Dors bien.

Il me laissa la couverture.

### *Mercredi 22 août*

Je ne sais plus depuis combien de jours nous sommes au Cap. Hier, j'ai passé la journée à somnoler, en proie aux brutalités verbales de ma Maîtresse chérie, qui n'a pas manqué une occasion de relever mes petites fautes domestiques. En début d'après-midi, elle me dit de me préparer pour une sortie.

– Je m'habille...

– Tu veux rire! Juste le collier, c'est très bien ainsi.

Elle-même sort nue, son insolente poitrine magnétisant tous les regards. Nous entrons chez une esthéticienne. C'est le grand jour du détoisonnement pour lia. J'ai un peu d'ap-

préhension; la cire ça déchire, d'après quelques confidences recueillies discrètement. Mais ma Maîtresse est à mes côtés pour ce nouveau rituel d'intronisation.

- Le ticket de métro, exige-t-elle de l'esthéticienne.
- Oui, Madame. Large ou fin ?
- Fin. C'est juste pour le souvenir.

Finalement, l'opération se passe sans trop de grimaces (de ma part). Desmonia est penchée sur mon coquillage pendant que l'esthéticienne en défriche les abords. Quand tout est lisse, elle s'exclame :

– Super mignon, ce joli con ! Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ?

L'esthéticienne abonde dans le sens de sa cliente.

- Eh bien, allez-y ! goûtez ! vous en mourez d'envie !
- Oh ! madame, je n'ose pas.
- Mais si, puisque je vous en donne la permission.

L'esthéticienne va fermer sa porte à clé, puis baisse le rideau de la devanture. Elle s'agenouille et avec sa langue, explore le lieu tout neuf. Desmonia relève son tee-shirt et lui caresse les seins.

– Hum, charmant spectacle !

Un homme vient d'entrer dans la boutique, par la porte arrière.

– Euh, mon mari, bafouille l'esthéticienne, qui se relève précipitamment.

– Je vous en prie, continuez, je ne fais que passer.

En fait de passer, le voyeur s'installe dans un des fauteuils du salon. Nous reprenons notre petite discussion à trois. Desmonia me fait mettre à quatre pattes, le cul dirigé vers le voyeur ; elle demande à l'esthéticienne de se dénuder et de se glisser sous moi, en 69. Curieusement, cette belle brune qui tond des milliers de mottes par an, a su préserver une touffe

très fournie et odorante où mon nez se perd avec ravissement.

Desmonia s'adresse au mari :

– Si vous voulez profiter de ma petite chienne, c'est le moment. Votre femme vient de la pomponner comme une première communicante.

L'homme se lève, enlève son bermuda, baisse son slip. Desmonia s'extasie :

– Belle bête. Vous permettez ?

Elle le suce goulûment. Pendant ce temps, ma partenaire vérifie l'excellence de son travail.

– Une belle chatte lisse conduit à tous les vices, dit-elle sentencieusement.

Desmonia a bien lubrifié l'engin, l'esthéticienne a convenablement humidifié la petite grotte. Tout est prêt pour une conjonction dans les meilleures conditions. Je ne peux m'empêcher de pousser un « oh ! » en recevant le braquemart.

– C'est pas de la camelote, dit l'esthéticienne qui suit de son poste d'observation l'avancée de l'outil dans mon con.

– Ah ! ouiche. C'est du gros, du bon gros, du bien tendu. Vas-y ! enfonce !

Je me lâche, absorbée par ce feu qui me consume le ventre et fait éclater des étoiles dans mon ciel orgasmique. L'esthéticienne lape comme un jeune chiot. Desmonia conduit l'engin, puis, après quelques minutes de limage intensif, le ressort pour me le ficher dans le cul. Décidément, tout aboutit à cet endroit. L'homme n'a pas le temps d'être surpris, sa bite s'enfonce jusqu'aux couilles – que je sens battre contre mes fesses. Je n'ai pas eu mal. Mais je suis envahie, divinement. Mon con étant libéré de la bite conjugale, l'esthéticienne pousse sa langue au plus profond. Doublement ramonée, je n'en peux plus, d'autant que Desmonia, qui connaît mes faiblesses, me griffe les seins et m'en tord les pointes. Je rugis, et tout part.

L'homme dans mon cul, moi dans la bouche de l'esthéticienne et celle-ci dans la mienne.

– Waouh! Quel cyclone, me complimente mon fouteur en se retirant et en me claquant le derrière affectueusement.

En sortant de la boutique, j'exhibe fièrement mon ticket de métro. Les promeneurs nous regardent : deux belles femmes aux seins généreux, ça attise les convoitises. Certains nous lancent des compliments, dans des langues étrangères souvent.

– Ici, c'est la Babel du bordel, dit Desmonia. Les langues se mêlent, mais on arrive toujours à se comprendre par le bas.

Nous entrons acheter des cartes postales dans un bureau de tabacs/souvenirs. J'en choisis une pour P., mon mari chéri : une mosaïque de photos, avec pin-up au centre et imagenttes montrant la marina, la plage nudiste, un coucher de soleil à la con et un étal de poissonnerie (fine allusion aux morues qui fréquentent les lieux?). Tout cela laid à souhait, mais il adore les cartes kitsch. Nous nous installons à une terrasse pour écrire nos souvenirs de vacances. « Mon chéri, tout va bien. J. et G. sont adorables avec moi. J'espère que tu ne t'ennuies pas trop... »

– Ajoute : « Nous rentrerons sans doute plus tard que prévu. »

– Ah?

– Nous avons loué pour deux semaines. Bien sûr, tu peux repartir après-demain, comme prévu. Mais, si tu *veux* rester...

Desmonia ne termine pas sa phrase, et le regard qu'elle m'adresse me fait chavirer. « ... Nous rentrerons plus tard que prévu, peut-être à la fin du mois. » Je ne sais pas ce qui m'a fait repousser l'échéance aussi loin : j'ai pourtant très envie que P. me serre dans ses bras!

Après avoir posté nos cartes, nous flânons. Desmonia me

fait entrer dans une jolie boutique, qui expose des tenues légères mais chic.

– C'est cher! commenté-je en déchiffrant l'étiquette. On dirait que moins il y a de tissu, plus c'est coûteux.

– Rien n'est trop beau pour un corps de reine, déclare la commerçante.

Desmonia choisit une robe résille noire, laissant le ventre dégagé et ne cachant pas grand-chose du reste.

– Essaie ça!

Quand je sors de la cabine d'essayage, la vendeuse s'exclame:

– Un vrai fourreau pour diva!

Desmonia est contente, je le sens. Sa petite chienne est mise en valeur par la robe, qui fait ressortir ma peau laiteuse et ma blondeur. Une rondeur naissante aussi, côté ventre, mais que tous s'accordent à trouver charmante. Desmonia demande à la vendeuse si le collier qu'elle a commandé est prêt. Celle-ci lui tend un objet sous Cellophane. Ma Maîtresse chérie déchire l'enveloppe et, après avoir défait mon collier, ajuste le nouveau, qui est marqué d'un monogramme: «D».

– Avec la robe, c'est superbe! dit la vendeuse, en battant des mains.

Puis elle emballe les acquisitions. Desmonia sort une poignée de billets pour payer.

– C'est ta part sur le gang-bang de l'autre nuit. Chaque participant a payé vingt euros, soit huit cents pour la soirée. Pas si mal! J'ai gardé la moitié pour les frais. Avec l'autre, je t'équipe... Et quand la cagnotte sera vide, on avisera.

Je suis troublée. Et amusée. Je complète:

– Il reste cent euros, quand j'ai fait la pute pour mon patron.

Ce petit échange n'émeut guère la vendeuse. Du moment

que le tiroir-caisse est bien nourri, « *non olet* », comme disait Vespasien.

En sortant de la boutique, on fait les comptes: il reste 234 euros.

– De quoi te faire un joli cadeau, fait Desmonia, mystérieuse.

Elle me conduit chez un tatoueur-pierceur.

– J’ai pris rendez-vous, au nom de lia.

Je suis abasourdie. Ma maîtresse veut me marquer? C’est qu’elle tient à moi!

– Oh merci, Maîtresse Desmonia.

Le tatoueur me fait allonger sur le dos sur une sorte de lit orthopédique, dont il peut régler la hauteur et la forme à sa convenance.

– C’est bien là? demande-t-il à Desmonia, en mettant le doigt en haut du pubis, à gauche.

– Oui, tout à fait, un « D » majuscule en anglaise.

Le tatoueur trace le motif avec une décalcomanie, puis il prend une aiguille stérile, qu’il ajuste à son appareil, et commence son travail de précision. Je ressens un picotement, mais ce n’est pas douloureux. La séance dure quinze minutes. Je me relève. Le « D » noir, élégant, atteste désormais que j’appartiens à Desmonia.

– Et pour le piercing? demande le tatoueur.

– Un *Hood* sur le capuchon, vertical.

J’ignore de quoi il s’agit, mais si ma Maîtresse veut me mettre un anneau dans le nez, comme un veau, où n’importe où ailleurs, je suis prête, et heureuse! Le tatoueur me décrit l’opération, me prévient que je vais sentir une douleur lorsque l’aiguille va percer le capuchon du clitoris. Il me rassure: c’est sans risque, il en fait près de trois cents par an et il n’a jamais eu de soucis.

– Il faut juste, en attendant la cicatrisation définitive, faire attention au moment des rapports. Et je peux vous fournir un *Barbell* ou un anneau.

Je suis anxieuse, tout de même, mais ma Maîtresse chérie me tient la main pendant l'opération. Je ressens une douleur vive au moment de la pénétration de l'aiguille, qui s'estompe rapidement. Maître pierceur est un artiste!

J'ai un peu de mal à me relever. Desmonia me soutient puis elle règle le tatouage, le piercing, ainsi qu'un anneau et une tige *Barbell*.

– Voilà! la caisse est vide, et comme tu seras dispensée d'enconnage pendant au moins un mois, il va falloir faire travailler ton cul.

Sous le regard sidéré du tatoueur, nous sortons de la boutique et rentrons directement à l'appartement.

– Ça y est, le bestiau est marqué! lance Desmonia à la cantonade.

Caliban lève les yeux de son livre.

– Ah! très bien. Ça s'est bien passé? Pas trop douloureux?

– Je n'ai rien senti, répond Desmonia, mais la petite est secouée. Je l'autorise à s'allonger sur notre lit, tu veux bien?

– Oui, bien sûr!

Caliban déplie le canapé, et je m'allonge; j'ai quand même mal, ça me lance en haut du sexe et ça me picote sur le pubis.

– Dispensée aujourd'hui et demain. Tu restes allongée, tu te laves bien avec la solution fournie par le tatoueur.

Desmonia est attentive. Je la sens heureuse, mais légèrement inquiète pour moi. Je suis comblée! Elle m'aime donc un peu! Caliban s'est trompé.

### Vendredi 24 août

Je viens de vivre deux jours de *vraies* vacances. Repos complet, lectures, et cocktails.

J'ai passé les deux dernières nuits dans le lit, entre mes deux propriétaires, qui m'ont gentiment fait de la place. Caliban prépare les petits déjeuners à ma place; je suis autorisée à les prendre au lit, avec ma Maîtresse chérie.

La douleur va et vient, mais Desmonia, qui surveille attentivement l'évolution de la cicatrisation, me rassure : *toto va bene!* La peau de la zone tatouée a repris son aspect naturel et le joli « D » noir ressort bien sur la blancheur. C'est magnifique! Mon petit mari chéri, si tu me voyais, tu serais fier de ta jolie femme.

*[Caliban, qui vient de lire le passage, n'est pas sûr que les maris soient enchantés de découvrir sur le corps de leur femme un signe d'appartenance à quelqu'un d'autre. Mais il se trompe. Mon P. sera heureux, puisque je le suis.]*

Caliban veut me faire lire un auteur pour lequel il a beaucoup d'estime, un certain Léo Barthe. Il m'apporte une trilogie, « De la vie d'une chienne », qui raconte trois épisodes singulièrement imbriqués. Chaque récit est troublant, le style magnifique. Je dévore les trois livres en deux jours, moi qui ne suis pas une grande lectrice. Caliban est satisfait, et cette lecture partagée, je le sens, renforce notre complicité.

– La littérature et le désir entretiennent d'étranges correspondances, dit Caliban, appuyé à la rambarde de la terrasse sous le clair de lune. Même quand il est sublimé – magnifiquement – comme dans *Madame Soleillo*, un roman anonyme que l'on attribue au jeune Churchill; ou *Le Dieu des mouches* de Frédérick Tristan, sorte de jeu pervers d'un trio qui n'aboutit jamais.

Nous devisons de choses et d'autres, agréablement. Il n'y a pas de tension entre nous, mais une complicité naissante. Caliban a fini sa cigarette. Je lui propose de le sucer avant de rejoindre le lit.

– C'est gentil, mais tu n'es pas obligée. Et il faut demander l'autorisation à ta maîtresse.

Je lui souris.

– Ce serait notre petit secret.

– Pauvre innocente! Il n'y a pas de secret entre nous. C'est l'essence de la liberté, la connaissance réciproque doit être absolue.

Il a dit cela sans se fâcher, et même, je crois, avec une certaine tristesse. Je me penche tout de même et dépose un léger baiser sur sa queue – molle entre ses jambes. Puis nous allons nous coucher. Desmonia est sortie pour quelque mystérieuse visite à laquelle nous n'avons été conviés ni Caliban ni moi. Elle rentrera vers trois heures et collera contre mon dos un corps poisseux et odorant, en murmurant à mon oreille :

– J'ai travaillé pour nous deux, ce soir.

Ce matin, je découvre une poignée de billets sur la table. Plus de six cents euros.

### *Lundi 27 août, 17 h*

J'ai repris du collier, comme dirait ma Maîtresse chérie, qui en profite pour bien le serrer autour de mon cou et y ajuste une laisse quand elle me promène sur la plage, la nuit. Desmonia et Caliban ont jugé la cicatrisation suffisamment avancée, et mon état général satisfaisant. Ils organisent ce soir une cérémonie de présentation de la chienne lia marquée et infibulée. Ce sera une surprise, bien sûr. J'ignore tout des participants, mais j'imagine qu'ils ne viendront pas du sémi-

naire de Montpellier (encore que je les crois capables de tout!).

Cet après-midi, pour vérifier l'état de la machine – et pour s'amuser un peu à mes dépens – ma Maîtresse chérie m'emmène dans un club BDSM. À peine la porte franchie, on quitte le monde ensoleillé et sentant la crème solaire d'une villégiature de bord de mer pour pénétrer dans l'antre sombre du péché (enfin, mignon tout de même). Desmonia a visiblement ses entrées et le patron vient lui faire la bise.

– lia, me présente-t-elle, ma petite chienne. Si tu veux t'amuser avec elle, je te la prête volontiers.

Le patron me sourit, me flatte un sein :

– Belle pouliche, Desmonia. Où l'as-tu trouvée, celle-là?

– Eh bien, figure-toi que c'est une de mes anciennes clientes.

L'homme me fait mettre à quatre pattes sur une sorte de divan rond. Les clients, peu nombreux à cette heure, rappellent pour profiter du spectacle et, si possible, y participer. Ma Maîtresse chérie prévient l'assistance qu'on ne doit pas me toucher le sexe, à cause du piercing. Je suis manipulée : ventre, seins, fesses. Quelques bites jaillissent, que je suce en batterie, deux par deux. Une femme, une soumise, vient me rejoindre sur le divan et propose sa bouche auxiliaire. Plusieurs hommes éjaculent dans ma bouche et dans la sienne : le maître des lieux nous force à nous embrasser et à mélanger nos langues. Puis il s'adresse à Desmonia :

– L'homme aux sangles est ici. Il pourrait s'occuper de ta chienne.

– Bonne idée! Ce sera une véritable œuvre d'art.

Un petit homme brun, très sec, peut-être espagnol, habillé d'un justaucorps noir, m'aide à me relever et m'appuie contre un mur. Il a posé sur une console des sangles de cuir enroulées avec soin. Il en déroule une et commence à me ficeler le haut du corps. La sangle mesure environ trois centimètres de

large et, même s'il la serre assez fort, ce n'est absolument pas douloureux. Il me lie les bras le long du corps, puis passe une lanière sous les seins, et la ramène dessus. L'homme prend une deuxième sangle, avec laquelle il me lie les jambes. Puis, avec une troisième, il tresse un réseau serré autour de ma tête et finit par occulter les yeux. Je suis totalement immobilisée et à la merci de mon ficelleur. Il demande à un des spectateurs de l'aider à me transporter sur le divan ; ils m'y allongent avec précaution sur le dos. Puis l'homme se glisse sur moi et me serre dans ses bras. Enfin, il se relève et me délie.

Quand nous fûmes sorties, Desmonia me demanda :

– Comment as-tu trouvé l'expérience ?

– Extraordinaire. Je me sentais à la fois vulnérable et totalement disponible. Il est étrange que l'homme aux sangles n'en ait pas profité.

– C'est toujours ainsi qu'il procède. C'est un homme secret, qui cache une blessure intime. Je ne l'ai jamais vu faire l'amour avec une des femmes mises à sa disposition alors que, avec son art si singulier, il pourrait avoir toutes celles qu'il veut. De plus, c'est une excellente propédeutique au *shibari*.

– Au... quoi ? Pardonnez, Maîtresse, l'ignorance de votre chienne.

– Petite insolente, sourit Desmonia. Le *shibari* est l'art japonais du ficelage. Les grands maîtres utilisent des cordes de nature distincte (chanvre, lin, soie...) en fonction de la femme qu'ils doivent traiter, et de longueurs codifiées. À Paris, nous organiserons une soirée spéciale, avec un des grands spécialistes de cet art.

Nous sommes rentrés à l'appartement. Caliban a été invité par les Allemands du rez-de-chaussée. De la terrasse, nous les vîmes installés avec le couple et une autre femme, plongés dans une partie de Scrabble.

– Ah! le cochon! fit semblant de se mettre en colère Desmonia. Le voilà qui joue au Scrabble maintenant. On aura tout vu. Quel pervers!

### *Mardi 28 août*

La soirée d’hier, mon « baptême », s’est déroulée dans un lieu magnifique, un château, à Agde. Toutes les personnes présentes étaient invitées par Desmonia et Caliban. Les hommes en frac, très strict, avec nœud papillon. Pour les femmes, cela allait de la nudité totale (comme moi, juste mon collier et la laisse) à des robes fourreaux dans les matières les plus variées: résille métallique, plume, soie transparente. Toutes très élégantes, et désireuses de plaire ou de séduire. Des serveuses nues sous un tablier de dentelle circulaient entre les groupes et proposaient le champagne et des mignardises. D’un maintien irréprochable, elles se laissaient manipuler les seins ou les fesses, ce qui ne facilitait pas leur travail. L’une, une belle brune un peu forte, à la poitrine généreuse, lâcha son plateau quand un homme lui tordit un téton. Les coupes de cristal se brisèrent au sol.

– La maladroite! la réprimanda durement son tourmenteur. Le personnel de maison est de moins en moins éduqué.

Se tournant vers un homme avec qui il discutait.

– Voulez-vous la fouetter, H. ?

– Volontiers, mon cher B.

Pendant qu’une autre serveuse ramassait les débris, la fille fut conduite dans une pièce munie d’une roue contre un mur. Elle fut attachée à la roue, que le prétendu offensé (j’apppris par Desmonia que c’était son mari) faisait tourner lentement. L’autre homme prit un de ces fouets dont le manche est tressé

dans le prolongement de la lanière et le fit siffler en l'air pour en apprécier la souplesse – et sûrement pour impressionner la fille dont on avait bandé les yeux. La lanière décrivit un arc de cercle et vint marquer la peau du ventre d'un sillon rouge. La fille retint un cri. Puis, alors qu'elle avait la tête en bas, le mari immobilisa la roue. Le fouetteur appliqua une cinglée sur les jambes: deux traces parallèles zébrèrent la peau mate. Je me tenais au premier rang, horrifiée... et terriblement excitée. La fille ne bronchait pas, ne tentait pas d'échapper aux coups. Visiblement habituée au traitement, elle attendait stoïquement la fin de la punition.

– Combien m'en octroyez-vous, cher ami? demanda l'homme au fouet.

– Dix, nous sommes en début de soirée et ce n'est pas Carmen la reine de la nuit, précisa le mari en me regardant fixement.

Allais-je, moi aussi, sous quelque futile prétexte, être attachée et fouettée? J'en ressentis une angoisse réelle et, voyant avec quelle précision, le fouetteur appliquait les coups, une envie certaine de me trouver à la place de la suppliciée.

On détacha la fille, que l'offensé tint contre lui pour la câliner. Il la mit ensuite contre moi:

– Occupez-vous d'elle, voulez-vous?

Carmen se blottit dans mes bras. Je sentais ses seins chauds contre les miens. Plus par curiosité que par désir, je mis la main à son sexe rasé: il était trempé.

Le fouetteur essuya la sueur qui coulait sur son visage. Maître Caliban m'expliqua, au retour, que dans ce type de performance, la plus grande tension est le lot du « maître »: dans une relation de totale confiance, la soumise se laisse porter tandis que l'officiant, surtout pour les jeux limite (fouet, aiguilles, suspension...), est « soumis » à une terrible

pression, comparable à celle d'un lanceur de couteaux dans un spectacle de cirque.

Une table était dressée près de la piscine et les invités s'y rendirent à l'appel du maître de cérémonie. Les places étaient nominatives. Je fus surprise de ne pas trouver mon nom et en informai ma Maîtresse adorée, qui me répondit, glaciale :

– Petite sottise, il n'y a que les maîtres autour de la table ; les esclaves, c'est dessous.

Et elle m'ordonna de me glisser sous la nappe, en compagnie d'une quinzaine d'« esclaves », tous agenouillés aux pieds de leurs maîtres ou maîtresses respectifs.

Le repas fut servi et les conversations allaient bon train, surtout pour comparer les mérites et les défauts des cheptels.

– La mienne est insolente, voleuse et acariâtre, se plaignait une femme à la voix traînante.

– Pourquoi la gardez-vous ? lui demanda un homme.

– Elle me lèche divinement. Pour la toilette intime, elle est irremplaçable. Vous pensez bien que j'ai essayé. Des maisons de placement m'ont adressé leurs « meilleurs éléments » – selon elles. Un ramassis de maladroites, incapables de faire la différence entre un clitoris et un bouchon de champagne.

Ils soupiraient, se plaignaient de la dureté des temps. Un homme suggéra :

– Nous devrions créer une sorte de bourse d'échanges. Comme cela, lors du renouvellement du personnel, nous serions certains de la qualité des candidats et de leur bonne éducation. Par exemple, chère Nadia, votre soubrette vous lasse, vous consultez la bourse d'échanges et choisissez telle autre, qui possède les mêmes qualités mais sans en avoir les défauts.

– C'est une excellente idée, s'exclama un autre homme. Cher baron, vous êtes terriblement *moderne* ! Et si nous

faisons un essai ce soir, en prenant garde que les permutations se déterminent en fonction de nos goûts, ou de nos envies ?

La proposition fut ovationnée. Bien entendu, personne ne nous avait demandé notre avis. Un homme réclama une bonne pipeuse, capable de garder le jus en bouche. J'entendis avec effroi ma Maîtresse adorée répondre :

– Je vous prête lia, elle vous fera éjaculer. Je vous la garantis 100 % jouissance.

Ma laisse passa de main en main sous la table jusqu'à ce que je parvienne à mon loueur, qui se débraguetta avec nonchalance. Tout en me fourrant sa bite dans la bouche, il s'exclama :

– Les ris de veau ! La spécialité de la maison, paraît-il. Je m'en régale d'avance.

À sa droite, une femme aux jambes énormes (celle qui s'était plainte de son papier toilette ?) écartait les cuisses pour que ma voisine puisse accéder à son abricot, enfoui sous des replis graisseux. La propriétaire de la lécheuse avait vanté les mérites de son esclave, assurant qu'elle lui tirait des pintes rien qu'à lui tourner la langue dans le con. Autour de moi, les soumis – dans un rapport exact au nombre des invités – s'ordonnaient en fonction des permutations convenues par leurs maîtres. À ma droite prit place un jeune homme, très fin, musclé, de type arabe. L'homme (l'alternance hommes/femmes n'avait visiblement pas été respectée dans le plan de table) qu'il devait servir lui demanda de remplacer sa chaise et s'assit carrément sur son visage ; le garçon dut se maintenir dans cette position inconfortable tout en prodiguant à son persécuteur un langotage appuyé. Loin de se plaindre de la difficulté de la mission, le coquin bandait comme un âne.

– Le chevreuil ! Quelle fête, mes amis.

C'était la voix de Caliban. Je tournai légèrement la tête à gauche et à droite pour deviner quel esclave s'occupait de lui.

Dans le mouvement, je perdis l'outil dont j'étais censée m'occuper de façon exclusive.

– L'imbécile! Elle va me faire débander! Desmonia, votre petite chienne ne sait pas garder une bite en bouche.

– Mon cher, que puis-je vous proposer pour vous dédommager?

– Confiez-la-moi pour le fouet. Mais qu'elle termine sa besogne avec un peu plus de concentration.

Fouettée! C'était donc la punition pour les fautes vénielles. Qu'en était-il des manquements plus graves? Je repris mon activité, glissant ma langue le long de la hampe, avalant le vit à fond de gorge, puis le faisant ressortir par petites saccades humides, avec une rotation finale du bout de langue sur le méat. Et je renfile, faisant varier la pression des lèvres autour de l'obélisque, la gardant bien au fond tout en appliquant des petits coups de langue sur l'extrémité (exercice difficile: concilier à la fois l'accueil du membre dans son extension et conserver une langue suffisamment libre pour le titillage). Après quelques minutes – le gaillard était résistant! – son jus m'envahit, abondant, poisseux. Je faillis tousser, mais heureusement parvins à me retenir. J'avalai le sirop à petites goulées tout en reprenant mon souffle et en prolongeant ma caresse buccale sur la hampe, pour bien en extraire les dernières gouttes.

– Finalement votre petite pute sait y faire, chère D. Sans ce moment d'inattention, c'était un 100 %, en effet.

– Vous aurez le plaisir de la fouetter. Mais ce sera une première pour elle.

Autour de moi, les punitions pleuvaient. Quelques maîtres, mécontents des services, repoussaient brutalement du pied leurs serviteurs, qui retournaient se lover contre les jambes de leur propriétaire légitime, lequel s'excusait et proposait

un «dédommagement». Bien sûr, tout cela ressortissait à une mise en scène minutieuse de Caliban, le grand ordonnateur de la soirée, qui avait su, sur un schéma rigoureux, laisser se déployer la fantaisie et l'inventivité des invités.

Et je fus fouettée. La lanière de feu sur mon ventre. La douleur, l'attente, et le plaisir. J'imagine la tête que feraient les copines, à me voir ainsi crucifiée version Saint-André, serrant les dents, mais les yeux ouverts (suprême raffinement de ma Maîtresse chérie, qui me refusa le bandeau : «La première fois, tu dois voir ça!»). L'homme levait le bras en arrière, dessinait dans l'air une véronique inquiétante dont le bout tressé venait lécher mes chairs. Et que penseraient-elles, mes copines, de mon petit coquillage tout luisant de mouille? Ah! les beaux discours sur la femme libre de son corps, de ses désirs, de ses choix... Elles ont raison bien sûr [*et Caliban, qui lit derrière mon épaule, assène: «Rien de plus scandaleux qu'une femme battue, celle qui souffre de la violence imbécile d'un mari ou d'un père. Mais tes amies feraient-elles la différence avec une lia, belle, sauvage et irréductible soumise?»*] Je n'en suis pas sûre... Moi, maintenant, je la connais, cette différence!

Lorsqu'elle me détacha, Maîtresse Desmonia m'allongea sur un divan et passa du baume apaisant sur les zébrures et les marques du fouet. «Tu as de la chance, c'est le meilleur fouetteur français. Et sais-tu le plus drôle? Dans la vie, il est médecin urgentiste. Impayable, non!» Je réussis à sourire entre deux grimaces. Puis le «meilleur fouetteur français» vint m'examiner et déclara, chaleureux: «Demain soir, il y aura encore quelques légères traces ici [*il touchait mon ventre*], mais ce ne sera pas douloureux; vous avez une vraie peau de blonde, je vous prie de m'excuser.» C'est tout juste s'il ne se retira pas avec un baisemain et un claquement de talons.

Pour me changer les idées, ma Maîtresse adorée m'em-

mena voir la ménagerie. On avait installé, dans les sous-sols du château, deux cages en panneaux grillagés. Chaque cage mesurait un mètre de large sur un de haut et deux de long. De la paille avait été jetée au sol et trois soumis s'entassaient par cage, deux femmes et un homme dans l'une; deux hommes et une femme dans l'autre. Entre quarante et soixante ans.

– Ils sont enfermés ici depuis ce matin. Ils resteront là jusqu'à demain soir. Interdiction de sortir. Nourris à l'écuelle avec de la bouillie de céréale, et eau claire à laper dans un bol.

Sur les trois occupants d'une cage, un (et une) était d'une rondeur presque obèse et remplissait une grande part de l'espace disponible, contraignant les codétenus à une portion congrue. La paille au sol était déjà souillée et une odeur de fauves assez prégnante émanait des cages.

– Pourquoi sont-ils punis ainsi?

– Punis? Tu n'y es pas du tout! Ils ont au contraire payé fort cher pour être enfermés. C'est un fantasme assez fréquent, surtout chez les gens de pouvoir (la grosse, là, est directrice des ressources humaines d'un groupe industriel). Pendant quarante-huit heures, ils deviennent de purs animaux; ils peuvent se laisser aller complètement. Excellent contre le stress et pour l'efficacité dans le travail. Caliban réfléchit à des stages marketing haut de gamme «cages et courbes de croissance».

Un des invités approche d'une des cages, se débraguette et se soulage sur les occupants. Un autre a passé son instrument par un trou du grillage et se fait sucer par la grosse «truie» des ressources humaines, en la traitant de pouffiasse, de salope, d'enculée, et j'en passe. «Son directeur général, me chuchote Desmonia. Si ça t'amuse, tu peux jouer avec elle, ça te changera les idées.» Je m'approche de la grosse dame encagée, qui vient d'essorer son DG. Elle se presse contre le grillage, qui dessine un curieux réseau sur la chair blanche. Je fais passer

les deux seins au travers du grillage (un espace prévu pour, recouvert de fourrure) et tire dessus pour les faire bien sortir. Les pointes en sont dressées; je les tords, sans violence, mais fermement. La femme pousse un soupir d'aise. Son gros cul occupe tout l'espace central de la cage et ses codétenus (un homme et une femme), pour ne pas se retrouver coincés dans les angles, sont plus ou moins à cheval sur la créature. La deuxième femme a la bouche à bonne hauteur pour des services aux particuliers, genre aide-ménagère. Une des invitées grimpe sur le toit grillagé par un escabeau, s'accroupit en relevant sa robe fourreau et se fait lécher la fente. Tout se déroule plus ou moins en silence. Les encagés n'ont pas le droit à la parole (« Prophylactique pour cet homme, dans l'autre cage, me chuchote Caliban dans mon dos. C'est un des députés les plus bavards de l'Hémicycle. ») et les visiteurs, pour respecter ce vœu de silence, baissent spontanément la voix.

Je me rappelle tout à coup la façon dont Priscilla a utilisé mes seins pour se masturber. J'empoigne un des globes, le passe à Caliban. « Pouvez-vous le froter contre ma raie culière, le téton me titillera délicieusement le trou. » Caliban me félicite de mon initiative, je me tourne, dos à la cage, m'abaisse à la hauteur convenable. Caliban tient à pleines mains le gros sein, en pince la pointe pour la faire dresser et me balaie le cul, frottant le téton contre ma pastille. La sensation de ce bourgeon de chair sur les fronces est divine, je la recommande. Je tends la croupe pour faciliter la manœuvre, ce qui attire des amateurs.

– Mon cher, accepteriez-vous que j'encule votre catin? demande quelqu'un à voix basse.

– Si Desmonia, à qui elle appartient, est d'accord, je n'y vois pas d'objection. Prenez garde toutefois à son con, qui est en convalescence, chuchote Caliban.

– N’ayez crainte. J’ai ce lieu en horreur et ne veux foutre qu’en cul. En revanche, j’apprécierais qu’elle rejoigne les captifs et se tienne en équilibre sur cette montagne de graisse.

– Cela pourrait être assez plaisant, en effet.

Desmonia a donné son accord. J’entre dans la cage et me hisse comme je peux sur la grosse dame, qui s’est mise sur le dos pour faciliter mon escalade; pour que mon trou du cul soit à la bonne hauteur, je me place en 69. Sa bouche est contre ma fente – son nez appuie sur l’anneau de mon capuchon (difficile de faire autrement) ce qui déclenche des vagues de décharge; ma tête s’embrase. Je me vautre sur la masse gélatineuse, m’agrippe à ses bourrelets de chair. Une bite me perforé à l’instant où le nez de la friponne se met à gigoter. Je gicle. La femme lape et fourre sa langue bien au fond du vagin. Je me ressens encore terriblement des coups de fouet; il y a la bite inconnue qui me pistonne le rectum et cette femme qui se frotte à mon abricot. C’est trop! Je pousse un hurlement et gonfle tous mes trous. L’homme est expulsé.

– Ne peut-on pas faire taire cette fille, Caliban?

L’homme est ulcéré et très en colère.

– Elle m’a fait déculer alors que j’allais jouir. Quelle maladroite!

– Je suis désolé. Elle est encore novice et a parfois du mal à maîtriser ses émotions. Si vous voulez reprendre, je suis certain qu’elle aura à cœur d’achever sa mission au mieux de vos intérêts.

– Non, trop tard. Elle ne me tente plus. Je vais plutôt foutre ce jeune homme.

– Comme il vous plaira. Si vous le souhaitez, un jour, je vous l’amènerai à Paris.

Caliban me reproche mon manque de retenue, mais avec une certaine tendresse dans la voix. Desmonia, en revanche,

est très en colère. Je me suis conduite comme une gourde, et avec un homme considérable. Il faudra absolument que je me fasse pardonner, si l'occasion s'en présente. Je promets. Et propose d'accueillir un autre enculeur pour réparer ma bêtise. Pendant ce petit échange avec mes propriétaires, pour me reposer de la position, assez crispante, je me suis assise sur le visage de la grosse femme et j'ai le mien à hauteur de bite. Ce que voyant, un homme en frac baisse son pantalon et oriente son outil en direction de ma bouche. Desmonia m'ordonne :

– Ouvre bien !

Un jet puissant me frappe le fond du palais. C'est âcre et, par réflexe, j'en rejette la plus grande part, qui dégouline sur mes joues, plus bas sur mes seins, et encore plus bas sur le corps de la grosse femme. Cela dure une éternité. Une fois soulagé, l'homme se rajuste et est remplacé par un autre. Je reçois une nouvelle douche. Puis une femme. Puis un autre homme. Puis encore une femme. Je suis trempée de la tête au cul et mon « matelas » n'est pas dans un meilleur état. Enfin, Desmonia décrète que cela suffit. Elle me demande de reprendre la pose « enculée » (pendant la douche, la grosse femme a bien lubrifié mon petit trou avec sa langue). Je suis immédiatement forcée par une queue énorme et assez impatiente, qui heureusement décharge après quelques allers retours. Un petit modèle la remplace, habile à varier vitesse et intensité. Il est remplacé par un calibre intermédiaire, qui apprécie l'élasticité de l'endroit et m'en fait compliment. Comme me l'a appris Priscilla, je module avec mes muscles la pression sur la hampe, obtenant assez vite une décharge en bonne et due forme. Je pense que tous les hommes présents à cette soirée ont visité mon petit trou – et au moins cinq femmes munies de godemichés. Mon matelas reste stoïquement en place pendant la durée de la performance et sa langue

calme mes fronces quand je demande une pause. Je reste dans la cage, me blottis contre les chairs tièdes des occupants et m'endors.

Au matin, Desmonia me secoua.

– Allez, feignasse! C'est l'heure de nous préparer le petit déjeuner.

### *Jeudi 30 août*

Après deux jours de repos, mes propriétaires organisent une soirée d'adieu pour leurs amis – nous reprenons la route demain matin pour Paris. Cet après-midi, je profite de mon congé pour me relire, biffer un peu les « chevilles » qui agacent Caliban, éclairer certaines scènes par des descriptions complémentaires. [*Par exemple, tu as parlé de Carmen attachée à une roue, et de toi à une croix de Saint-André. Le lecteur a besoin d'être guidé. Tu précises: "à une croix de Saint-André, à côté de la roue".* » Je ne suis pas certaine que ces précisions n'alourdissent pas le style – double négation, très lourd –, mais je ne contrarierai pas sur ce point mon professeur (« profiteur de fessées », disait paraît-il Michel Leiris). En revanche, il a mille fois raison: du direct, du vécu, de la chair pantelante. Le public se réglera. J'apprends incidemment que Caliban a photocopié les premières pages de ce cahier et les a adressées à un éditeur, qui serait d'accord pour le publier. Je deviens auteure! Merci à vous, mes Maîtres adorés!]

Hier, un homme est venu nous rendre visite. Desmonia m'a ordonné d'aller sur la terrasse et a fermé la porte-fenêtre. Je n'entendais pas leurs propos, mais il était question de moi, je crois, car l'homme me désignait du doigt régulièrement. Y avait-il un projet de transaction me concernant? Après tout, c'était à ma maîtresse d'en décider. Et si je peux lui rapporter

de l'argent, tant mieux! Je me détournai de la scène et regardai au rez-de-chaussée nos amis germaniques, dont le petit studio était bourré à craquer de corps bronzés et de bedaines prospères. Ah! ceux-là! Quelle santé! Orgie sur orgie! Mais je faisais erreur: les mouvements des corps que j'avais crus libidineux ressortissaient à une sorte de taïchi horizontal. Je les observai un moment, amusée. Desmonia ouvrit la porte-fenêtre et vint me rejoindre à la rambarde.

– Cet homme est mauvais, mais riche et puissant. Il veut t'acheter. J'ai refusé. Caliban lui a promis une compensation.

Desmonia était au bord des larmes. Je ne comprenais plus: ma Maîtresse adorée était-elle à ce point bouleversée à l'idée de me perdre? Je la pris dans mes bras et elle sanglota, soudain fragile et perdue.

Caliban nous rejoignit.

– Ne t'inquiète pas. Nous te protégerons. Je connais une fille qui peut supporter ça.

Je ne connaîtrai sans doute jamais toute l'étendue du «ça», mais je pense à cette fille inconnue, sacrifiée à ma place à l'oligarque russe. Il s'appelle Dimitri. Caliban organise parfois pour lui des fêtes où le luxe et le mauvais goût le disputent aux excès.



## II. L'émancipation

*Mardi 4 septembre*

Nous sommes rentrés à Paris depuis quatre jours et, curieusement, je n'éprouve pas d'impatience à retrouver P., mon mari. Je me suis installée chez ma Maîtresse adorée, où je continue à assurer les petites tâches ménagères et quotidiennes. Ils habitent un bel appartement du boulevard Clichy, au dernier étage, avec des fenêtres donnant d'un côté sur Montmartre, d'un autre sur les tours de la Défense, et enfin sur le centre de Paris. Je fais les courses dans le quartier (il y a un supermarché tout près) et, le matin, je descends acheter les croissants et la baguette du petit déjeuner. La nuit, je dors le plus souvent sur le petit tapis de prière turc qui sert de descente de lit à ma maîtresse. Elle me demande aussi de me glisser au fond du lit pour le réchauffer, et je lui sers de bouillotte: elle aime poser ses pieds froids sur ma poitrine, ou que je lui suçote les orteils. Hier soir, j'ai eu le privilège de me coucher entre elle et Caliban. Ce matin, quand je me suis réveillée, j'ai senti la queue de Caliban dans mon cul; je dois être devenue très souple de l'anus pour n'avoir pas été réveillée cette nuit quand il m'a pénétrée. Je vérifie avec la main: sa bite est fichée en moi jusqu'aux couilles et Caliban dort à poings fermés: je suis ennuyée, je dois me lever discrètement pour préparer le petit déjeuner mais si je le fais déculer, je risque de

le réveiller – et j’aime sentir ce doux cylindre de cher amolli en moi. Je me suis donc rendormie, un bras sur le corps chéri de ma Maîtresse, l’autre main accrochée aux couilles de son mari pour maintenir sa queue en moi le plus longtemps possible. Hélas! Desmonia s’est réveillée avant moi et m’a fait toute une scène: je n’étais qu’une petite grue, profitant de la faiblesse de son mari et de son indulgence à elle. Elle m’a traitée de putain, de briseuse de ménage et de feignante, et m’a poussée hors du lit. Ce sont les aléas de la vie des domestiques: avec les meilleures intentions du monde, on obtient des résultats désastreux. Je n’essaie pas de me justifier, et me dirige vers la salle de bains, la tête basse et poussant un gros soupir.

– Tu ne vas pas en plus polluer ma douche avec le jus de ton cul. Descends sans te laver.

Chez le boulanger, je sens le sperme de Caliban couler sur mes cuisses (je n’ai pas droit à la culotte et Desmonia m’a ordonné de porter une jupe très courte). Un homme regarde mon cul sans se gêner. Il sort en même temps que moi, me prend le bras et me demande:

– C’est combien?

Je m’échappe en courant et parviens à notre porte sans qu’il m’ait suivie. Je raconte l’anecdote à mes Maîtres. Desmonia commente:

– J’ai raison de te traiter de petite pute. Ce mec t’a flairé et il ne s’est pas trompé. Il est temps de te mettre au travail.

Je suis troublée et pense à l’homme. Il n’était pas laid, même plutôt séduisant. Aurais-je eu envie de lui? Quel prix aurais-je demandé? Comment cela se serait-il passé? Desmonia a raison: je me comporte comme une pute – tenue provocante, cul cambré, regard insolent. Et tout cela en trois semaines! Elle dit que je suis douée et que je vais me faire un max de fric!

Revenons en arrière: jeudi dernier, donc, Desmonia et Caliban ont reçu des amis pour une soirée d'adieux. Est arrivé en premier un couple charmant, lui visiblement un dominant et elle une soumise – dès qu'il s'est assis, elle s'est installée à ses pieds. Une jolie blonde, la quarantaine pulpeuse. Lui, un peu plus, mais allure sportive. Un homme qui a l'habitude de se faire obéir. Puis Elonia et l'homme moustachu de C&C, qui s'appelle Édouard. Je les retrouve avec joie: Elonia est bronzée de la tête aux pieds, et très appétissante. Édouard, son mari, m'embrasse et me félicite pour le marquage et l'anneau.

– C'est bien d'afficher clairement son propriétaire, cela peut éviter des confusions. Et c'est très réussi.

Il pose légèrement un doigt sur l'anneau, l'appuyant sur mon clitoris, ce qui déclenche une décharge.

– Hum, très sensible. Tu as remarqué, Elonia?

Elonia vient m'embrasser à son tour, frottant son imposante poitrine contre mes seins. Elle appuie, elle aussi, sur l'anneau, avec le même résultat.

– Hum, chérie! Tu es une vraie sensitive. Tu vas te régaler.

Arrive après le couple allemand du rez-de-chaussée, suivi d'un autre couple, que Desmonia et Caliban fréquentent à Paris. Ils ne se présentent pas. Je suis très attirée par la femme, une blonde plantureuse aux seins magnifiquement mis en valeur par un caraco en maille métallique large. Soumise, elle aussi.

Caliban me demande de faire le service. J'attache un petit tablier en Lycra noir, avec bordure de dentelle blanche, que je juge assez ridicule, mais il met en valeur la blancheur de ma peau. Caliban lève son verre:

– Mes amis, nous allons ce soir fêter notre départ. lia est à votre disposition. Faites attention à son piercing, qui cicatrise mais est encore sensible.

Tout le monde applaudit Desmonia et Caliban. Et leur souhaite un bon retour sur Paris.

– Vous emmenez votre petite chienne? demande Elonia.

– Oui, nous devons la rendre à son mari.

– Ah! les maris! soupire Édouard. On oublie parfois qu'ils existent.

– De plus, nous avons des projets pour elle, et nous préférons l'avoir à portée de fouet.

On sourit, d'un air entendu. Moi, je suis ravie de découvrir que ma Maîtresse adorée veut me garder. Elle est donc satisfaite de moi, malgré mes maladresses.

– Oh! merci Maîtresse.

Je reçois un coup de pied dans le ventre.

– On ne t'a pas demandé ton avis! À quatre pattes!

Je m'exécute, pivotant lentement pour que tous les invités découvrent ma fente et mon petit trou. Je cambre bien, car cela fait ressortir mes rondeurs.

– Quel cul superbe! s'enthousiasme l'ami parisien. Vous l'arrosez régulièrement?

– C'est de l'entretien, vous avez raison. Caliban l'encule presque quotidiennement, et je l'utilise fréquemment comme toilettes. Engrais naturel, et bio. Ça lui fait un teint qu'on n'obtiendrait pas chez McDo.

Maître Hubert, le premier arrivé, me fait allonger en travers de ses cuisses, le cul à portée de main.

– Permettez que je la fesse, chère Desmonia.

– Je vous en prie, rien de tel qu'un lumignon pour éclairer notre soirée.

C'est un expert en fessées: il applique les claques avec virtuosité, distribuant à gauche et à droite sans souci d'équilibre, mais avec une grande efficacité. J'essaie de ne pas me tortiller, mais c'est d'autant plus difficile que mon anneau

clitoridien me lance des décharges à chaque coup. Surtout, ne pas me lâcher sur son beau pantalon de cuir noir. Il bande discrètement.

– Ah! zut! j’ai oublié de compter! Combien de coups déjà?

– Nous n’avions pas fixé la mise... Disons cent. Je crois que c’est malheureusement la limite de sa capacité de dénombrement.

Desmonia a dit cela sans méchanceté, mais elle a raison. Je ne suis pas sûre de garder la tête suffisamment froide pour compter les coups à haute voix jusqu’au bout de la séance.

– On verra bien. Allez! c’est parti.

Et Maître Hubert se remet au travail. J’avais eu droit à un petit galop d’essai. Il me fesse désormais de grosses claques sonores et cuisantes. J’arrive à compter jusqu’à 75, puis une claque un peu plus violente me tire une grimace. Et je laisse passer. Mon fesseur s’arrête aussitôt.

– La gourde! Même pas capable d’aller jusqu’à cent! Véro, peux-tu prendre sa place, je sens que je n’arriverai plus à rien avec ce cul.

Je me relève, un peu mortifiée. La soumise officielle de Maître Hubert supporte avec placidité les 25 derniers coups, puis retourne aux pieds de son maître. Maître Hubert m’attire à lui, m’embrasse sur la bouche et me chuchote: «Vous avez été merveilleuse. Merci!»

Pendant ce temps, Caliban et Gertrud, la grosse Allemande, sont en plein débat. Gertrud enseigne la littérature allemande à l’université de Dresde. Ils évoquent un poète autrichien dont je n’ai jamais entendu parler, un certain Trakl [*j’avais écrit Traqueul, et Caliban a corrigé*], disparu à 27 ans, dont l’œuvre traite de l’amour douloureux et de la hantise de la mort. Caliban et Gertrud ont une opinion distincte: pour lui, Trakl est l’ultime représentant du romantisme allemand; pour elle,

un des pionniers de l'expressionnisme. Les deux saluent l'immense talent du poète. C'est assez étrange, en vérité, ces deux érudits, nus, qui dialoguent comme des profs dans une bibliothèque universitaire.

– Chère lia, m'apostrophe Gertrud. Peut-être pourrais-tu participer au débat?

Je lui fais savoir que je connais fort mal la littérature de son pays, à part Hoffmann.

– Hoffmann est un immense écrivain, s'écrie-t-elle, ravie de ma réponse, et d'une modernité saisissante. Il faudra lire *Sœur Monika*, je pense que l'ouvrage est traduit en français. Le premier roman d'Hoffmann. Un livre érotique d'une sensualité étrange, et dont la paternité fut reconnue tardivement. Comme souvent pour les livres d'exception, l'histoire de leur publication ou de leur invention (c'est ainsi que l'on nomme les travaux de découverte littéraire), *Sœur Monika* est entourée de mystère. Si l'on en attribuait la paternité à Hoffmann, c'était sans certitude – et il fallut un hasard incroyable, la rencontre de deux personnes lors d'un dîner, pour orienter un chercheur allemand sur la piste du manuscrit, qu'il eut l'occasion de consulter. Hélas! la maison qui le contenait fut détruite par les bombardements.

Tout en parlant, Gertrud m'a plié la nuque de façon que je puisse m'occuper de son abricot, qu'elle a fondant et déjà bien lubrifié. Je n'entends que malaisément la fin de sa péroration, tout à mon travail de lécheuse. Finalement, Gertrud trouve plus confortable de me faire allonger et de s'asseoir sur mon visage. Son cul gélatineux s'installe sans manière et ma langue peut aller et venir de sa fente à son petit trou, dont elle gonfle les fronces pour en faciliter l'exploration. Gertrud émet un soupir long comme le Crépuscule des Dieux.

– La langue française, tout de même, quelle richesse!

La soirée se poursuivait aimablement, du moins pour les Maîtres; pour nous, les soumises, il y eut de très bons moments: nous fûmes traitées comme des objets, sexuels ou mobiliers, mais au moins on s'occupait de nous. Mais, bien souvent, les Maîtres, sans doute blasés, discutaient ou s'amusaient entre eux, se contentant de nous pousser dans un coin si l'on gênait la circulation. Je dus à un moment me rencogner entre le canapé-lit et le mur. La blonde au caraco en maille de fer s'y trouvait déjà et je fus forcée de me serrer contre elle. Loin de s'en plaindre, elle posa sa tête contre ma nuque et glissa ses bras autour de ma taille. Nous restâmes ainsi, blotties, plusieurs minutes. Ses seins pesaient contre mon dos et j'avais une envie folle de les caresser et de les embrasser. En essayant de passer inaperçue – les Maîtres avaient entrepris une partie de Scrabble enragée (décidément, ce jeu doit avoir un puissant pouvoir aphrodisiaque) et notre petit coin était assez sombre –, je me retournai et passai moi aussi les bras autour d'elle et l'embrassai. Puis je caressai ses seins magnifiques, avec douceur, en froissant tendrement les pointes; me penchant, je les pris en bouche et leur appliquai un suçon tout en titillant l'extrémité du bout de la langue. La femme ne put retenir un gémissement. Son Maître l'entendit et alluma la lampe de chevet.

– Eh bien! Voyez-moi ces deux gouines! Pendant que nous jouons tranquillement, il faut qu'elles se tripotent. Un vrai scandale.

Il avait l'air sincèrement offusqué. Desmonia entra dans une terrible colère contre moi:

– C'est encore lia! Cette fille me rendra folle. Après tout ce que j'ai fait pour elle!

– L'autre ne vaut pas mieux, vous savez. Avec ses seins comme des électroaimants, elle attire tout ce qui passe à portée, que ça porte une bite ou une fente.

On nous fit sortir de notre petit coin. Les Maîtres discutèrent du châtiment à nous infliger. On se mit d'accord pour un «vide-couilles»: on allait nous abandonner sur la plage de la Baie des Cochons, à disposition des rôdeurs nocturnes. On nous y mena, nues et les mains liées. De nombreux candidats nous suivaient, flairant l'aubaine. J'étais effrayée à l'idée d'être laissée à la disposition de tous ces hommes. Gertrud proposa de rester pour nous surveiller – mais en fait pour veiller sur nous. Cela nous rassura. Les premiers «clients» se manifestèrent dès que nos Maîtres retournèrent à leur partie de Scrabble. Gertrud vérifiait la marchandise (et son emballage) avant d'autoriser les hommes à nous l'enfoncer dans le trou de leur choix. La plupart nous enculaient, évidemment. C'est à se demander pourquoi la Nature nous a fourni deux trous: en nous faisant accoucher par le cul, elle eût évité bien des complications. Nous n'avions pas le droit de parler, ce qui n'interdisait pas d'ouvrir la bouche quand un de ces messieurs – de plus en plus nombreux – désirait s'y loger. Gertrud elle-même fut mise à contribution et, bonne fille, accepta de soulager notre fardeau. Nous n'avons pas compté les fouteurs, mais je pense que nous en avons essoré une bonne centaine toutes les trois! Le dernier reparti, nous restâmes une demi-heure sur la plage, profitant du clair de lune et de la nuit tiède.

– C'est un métier plein de surprise, dis-je à mes compagnes.

– Nos maîtres sont vraiment trop bons avec nous, remarqua la blonde.

– Ce sont surtout des joueurs acharnés, s'amusa Gertrud. Je suis persuadée qu'ils sont restés cachés derrière une dune pour nous observer – et intervenir si nécessaire. Ah! le sexe! Avec Karl, on ne s'en lasse pas. Même avec l'âge, la passion reste intacte.

Si nos Maîtres, comme le suggérait Gertrud, étaient planqués pour nous regarder, autant leur donner du spectacle. Nous nous sommes conduites, toutes les trois, comme des Messaline en vacances. Ce fut un moment délicieux.

Le lendemain matin, je préparai les bagages, fis la vaisselle, passai l'aspirateur, astiquai la salle de bains et la cuisine. Desmonia et Caliban restaient au lit, me reprochant d'une voix ensommeillée le bruit du ménage. Ils se levèrent en bougonnant et se rendirent sur la terrasse pour le petit déjeuner, que j'avais particulièrement soigné. J'eus droit à un baiser de ma Maîtresse adorée et à un « merci » qui m'alla droit au cœur. J'enlevai les draps du lit et me précipitai à la laverie, où je retrouvai ma « copine » Priscilla. À croire qu'elle y passait toutes ses journées!

– Je t'ai vue entrer. Je voulais te donner mes coordonnées à Paris.

J'acceptai d'autant plus volontiers que j'avais une autorisation permanente de ma Maîtresse et de Caliban pour « recruter ». Nous échangeâmes nos mails et téléphones. Puis Priscilla m'attira une dernière fois dans les toilettes de la laverie pour un câlin express. Elle remarqua mon tatouage et l'anneau.

– Tu t'es fait piercée! Moi, ça fait déjà plusieurs années. C'est dément.

Elle aussi a un anneau de capuchon; je m'accroupis et, avec ma langue, j'appuie sur l'anneau, puis décapuchonne le clito.

– Arrête, tu vas me faire gicler!

– Je m'en fous! J'ai l'habitude maintenant – et j'aime ça.

– Ah! toi alors! Dans le genre cochonne...

Je donne de bons coups de langue. Priscilla se lâche dans ma bouche et je n'en perds pas une goutte. Bonne fille, elle

m'applique le même traitement, avec le même résultat.

– On est pareilles, toutes les deux, ma petite lia. À Paris je te ferai signe. Hum... adorable...

On s'embrasse avec tendresse, puis je récupère les draps, remonte quatre à quatre.

Caliban a déjà chargé le 4x4.

– Tu aurais pu me donner un coup de main, râle-t-il.

– J'arrive.

Le temps de refaire le lit, de vérifier les WC (Desmonia ne tire jamais la chasse d'eau) et les placards – je trouve une vieille capote sur une étagère –, Caliban klaxonne.

– Alors! tu arrives ou on te laisse là!

Parfois, je les giflerais pour leur mufflerie. Merde! ils ont quand même eu une domestique corvéable et culable gratos pendant trois semaines... Je descends la dernière valise – la mienne – en ronchonnant un peu, mais Desmonia me sourit et me fait un clin d'œil... Et c'est à nouveau un ciel radieux sur ma vie.

Il me faut maintenant rapporter un curieux événement. Hier, G. (c'est l'initiale du prénom de ma Maîtresse chérie) avait un rendez-vous professionnel important; elle travaille dans un établissement financier. Elle m'a demandé de l'accompagner. Je me suis préparée selon ses consignes: chemisier un peu transparent, mais pas «pute» (bien sûr, pas de soutien-gorge), jupe chic, un peu courte néanmoins de façon que, si j'écarte les jambes, on voie que je ne porte pas de culotte; talons aiguilles pour bien faire cambrer les fesses. Genre commerciale sexy mais bonne éducation. C'est la première fois que je ne porte pas mon collier – il repose dans mon sac à main comme un talisman. Nous arrivons au siège social

de la société financière, dans le huitième arrondissement. G. rencontre son directeur général pour une promotion, qu'elle attend depuis plusieurs mois. Lorsque nous entrons dans le bureau du DG, quelle n'est pas ma surprise de reconnaître «Maître Alban», l'homme à qui Desmonia a vendu ma virginité culière! Il nous sourit :

– Ah! tu es venue avec ta petite chienne, c'est bien.

Cet homme, au poste considérable, ne semble pas gêné d'évoquer mon statut devant la femme qui nous a fait entrer... Mais c'est «Sylvia», la complice d'Alban, si insignifiante dans sa tenue de secrétaire de direction que je ne l'avais pas reconnue!

– Alban! si tu savais, elle me tue! L'éducation, de nos jours, c'est un vrai métier. Il faudrait avoir le temps, faire des stages. Enfin, tu connais cela aussi bien que moi.

– Tu as raison. Sylvia, ma chérie, viens t'installer à mes pieds. Bon, ne perdons pas de temps en bavardage. J'avais conseil d'administration hier. La filiale «ouest» est entérinée et on me laisse libre du choix de l'équipe. Tu prends la direction, bien sûr. Et si tu veux emmener ton petit animal, on lui taillera un costume d'assistante – tu m'as bien dit qu'elle était comptable de formation?

– Oui, et futée. Elle apprendra vite ce métier-*là*.

Le sous-entendu est apprécié d'Alban, qui a un demi-sourire. Pendant qu'ils discutent de détails organisationnels, sur un geste de son maître, Sylvia me déshabille, agrafe mon collier et me pousse sous le bureau en verre. Alban s'est débraigué et, tout en parlant de ratios, de provisions et d'amortissements, me fourre sa grosse queue dans la bouche. Je m'applique – montrer à mon futur employeur que j'ai les compétences nécessaires pour accomplir mon travail au mieux de ses intérêts.

– Ouhhh... elle a fait des progrès en trois semaines. Mets-la sur le bureau.

Sylvia m'aide à m'extraire, ploie mon corps sur la plaque de verre (un peu froide). Alban se lève, contourne son bureau et m'encule sans préavis.

– L'endroit a gagné en souplesse. J'imagine que tu l'as mise en perce cet été?

– Elle a suivi un stage complet au Cap, avec validation des acquis.

– Desmonia, tu es une experte. En finances et en filles. Félicitations!

La grosse queue me fouille le rectum. Je n'éprouve pas de souffrance à la pénétration, contrairement à mon dépuçelage, juste la sensation, agréable, d'être envahie. Mon visage racle un bilan simplifié, sans doute présenté à ce fameux conseil d'administration. Je ne peux m'empêcher d'éplucher les données: un fonds de roulement confortable; un taux d'endettement faible et un ratio Bâle II des plus solides. Je prends connaissance de la dernière ligne du bilan, qui fait apparaître une profitabilité exceptionnelle, en même temps que mon enculeur décharge.

– Candidature acceptée! rugit-il.

Sylvia s'allonge au sol, prenant garde de ne pas froisser son petit ensemble haute couture. Alban m'ordonne de m'asseoir sur la bouche de sa collaboratrice, dont la langue recueille la semence et me cautérise les fronces, un peu boursoufflées.

Nous sortons de la banque. G. me demande:

– Alors, contente?

– Oh oui! Nous allons rester ensemble.

Elle me sourit.

– Il ne faudrait pas oublier ton petit mari! Mais, avant de

te rendre à lui, il nous reste pas mal de préparatifs. Allez! on va fêter ça!

G. est une compagne agréable – elle sait différencier le jeu et la « vraie » vie. Nous écumons les boutiques, choisissant des ensembles de bon goût pour la directrice d'une filiale bancaire et son assistante. Puis déjeuner dans un bon resto de la galerie Vérot-Dodat. Et retour boulevard de Clichy. Une fois dans l'appartement, je reprends spontanément mon statut de soumise, sans qu'il soit nécessaire de me le rappeler; je m'installe aux pieds de Desmonia. Caliban est sorti. Je sens une certaine inquiétude poindre chez ma Maîtresse adorée:

– J. s'est fait piéger par ce Dimitri, le Russe qui voulait t'acheter. Il doit lui fournir une fille pour demain soir. S'il ne la trouve pas, tu devras y aller... Mais c'est un porc immonde et tu es trop jeune dans le métier pour supporter ça.

– Je suis prête, Maîtresse Desmonia. N'ayez crainte, s'il le faut, j'assurerai.

Elle m'embrasse, me sourit.

– Tu es vraiment délicieuse, lia. Mais si tu vas chez Dimitri, on ne te reverra peut-être plus, ni ton mari...

La perspective est sinistre... Suis-je prête à perdre ma liberté, ma vie peut-être pour cette femme? La réponse est évidente: oui, bien sûr. Sans hésiter! Tant pis pour P., mon mari chéri.

– J'ai prévu pour toi un premier rendez-vous professionnel à 17 h.

– Avec la banque? demandai-je naïvement.

– Que tu es bête! Avec un client.

Desmonia pianote sur le PC du bureau de Caliban. Sur Niamodel.com, le site des escorts, elle tape « lia » dans la boîte de recherche. Je suis sidérée: j'apprends que je suis une jeune femme européenne de 28 ans (Desmonia m'explique qu'on

rajeunit toujours les escorts de quatre ou cinq ans); que je ne reçois pas, mais que je me rends chez les clients ou à l'hôtel; que j'embrasse avec la langue, que je pratique la fellation, la masturbation avec les mains ou les pieds, que j'accepte la sodomie, d'avoir plusieurs rapports, qu'on peut m'attacher et me lécher le sexe ou l'anus, que je pratique l'uro. Que je fais les couples et les trios avec deux hommes ou homme plus trans. Tout cela pour 180 € l'heure. Une nuit complète reviendra à mon heureux possesseur à 750 €. Suivent un mail et un numéro de téléphone mobile. La fiche est accompagnée de photos très sexy, sans doute prises à C&C et au Cap. J'ai les yeux bandés sur chacune.

– Pour l'instant, je gère les appels et les mails. J'ai prévenu ton client que tu étais encore sensible au piercing. Il a promis de faire attention.

Je suis sans voix.

– Cet après-midi, on complétera ta garde-robe... Nous irons chez Démonia.

Vers 15 heures, nous entrons dans la boutique, qui a pignon sur un petit square discret en haut de la rue Oberkampf. Véritable caverne d'Ali Baba du sexe et du BDSM. Desmonia choisit pour moi plusieurs tenues – de la blouse d'infirmière en latex blanc au body résille cuir noir; de la robe tube Lycra noire au string chaîne et cuir. Sans oublier les préservatifs, les gels et les godemichés. Il y en a pour près de mille euros!

– Je règle. Tu me rembourseras sur tes premiers clients – je prélèverai 30 %; ça te va?

– Oui, Maîtresse. Vous pouvez prendre tout, si vous voulez. Elle me sourit, me flatte la joue:

– Sûrement pas, petite chienne. Il faut que tu goûtes à l'argent du péché. Tu verras comme c'est bon!

Nous avons juste le temps de rentrer à l'appartement – J. n'est toujours pas revenu. Je prends une douche et, sur les conseils de Desmonia, mets le string avec un haut en chaîne, assorti: ils font ressortir mes seins et mon con. Un pur objet sexuel, à acheter. Desmonia me précise le lieu du rendez-vous, à trois stations de métro. Mon client est courtier en assurances et dispose d'un petit appartement au-dessus de son bureau.

Je suis ponctuelle. L'homme ressemble à mon client fantasmé: la cinquantaine, très rond et en sueur. Il me fait tout de suite monter à l'étage. Sur un guéridon, bien en vue, une poignée de billets en éventail. Je les compte d'un œil sûr, la somme est exacte. Je retire robe et veste – qui ont dissimulé dans le métro ma tenue de travail. Je sors de mon sac quelques accessoires: gel, préservatifs, un «finger» (petit vibromasseur anal, il paraît que les hommes apprécient pendant qu'on les suce). L'homme parle peu, il me complimente sur ma beauté:

– Tu es superbe. Ta patronne m'a prévenu pour ton anneau; rassure-toi, je serai attentif!

Je le remercie. Il s'est déshabillé lui aussi. Il porte sa bedaine bien en avant; il assume:

– Tâte un peu! C'est de la graisse premier choix.

Nous rigolons ensemble. Cela fait tomber la légère tension de cette première rencontre. Je m'approche, cambrant les fesses, tenant mes seins à deux mains. Comme une louve affamée. Son sexe, court mais épais, se dresse. Il m'attire à lui, m'embrasse goulûment avec beaucoup de salive. Je lui rends son baiser, aussi fougueusement, en mouillant bien. Un peu de bave coule sur ma joue. Il la lèche.

– J'adore lécher, m'explique-t-il. Allonge-toi sur le dos.

La literie est propre. Je m'étends, et l'homme vient me couvrir, en 69. Son énorme bedaine appuie sur mes seins, mais c'est une sensation assez réconfortante. Il sent la sueur, cela ne

m'incommode pas. Je prends son sexe dans ma bouche tandis que lui me langote avec délicatesse le bouton, appuyant sur l'anneau à petits coups de langue.

- Si vous continuez, je ne pourrai pas me retenir!
- J'y compte bien, coquine!

Il rigole. Et reprends son lapage. Et moi ma sucrie. Soudain, il retire son sexe et, sans plus de manière, me donne son anus à lécher. Des fronces sombres, bien dessinées, où j'enfonce vaillamment la langue. J'ai ses énormes fesses en «fond d'écran» [*comme dirait Caliban*], assez poilues. Je les trouve attendrissantes. Je les caresse. Il tortille son gros cul sur ma langue et gonfle son trou. L'endroit est assez propre, d'ailleurs, je m'en fiche: je suis une pute et je prends le client comme il se présente. Le coquin est très absorbé par son léchage. Il est habile à la manœuvre et je commence à en ressentir les effets. Bien que ma bouche soit occupée, je pousse de petits gémissements et, suite à un coup de langue particulièrement bien ciblé, je gicle. Il n'en perd pas une goutte. Puis me remet sa queue en bouche. Nous passons un bon quart d'heure ainsi, alternant lui de con en cul, moi de bite en cul. Enfin, il décrète une pause et me sert un jus d'orange:

- Tu sais, tu n'es pas obligée de simuler le plaisir.
- Mais je ne simule pas, m'insurgeai-je. Je suis une femme entière et, si j'ai choisi ce métier, c'est que j'aime le sexe... et l'argent.

Il rigole franchement. M'embrasse à nouveau; avec un goût de jus d'orange, sa salive me coule dans la bouche. J'ai compris qu'il aime ça; j'avale au fur et à mesure. Puis à mon tour, je fais couler la mienne, tout en maniant ses testicules – énormes.

- Tu vas me faire jouir! halète-t-il.

Je prends son ustensile à pleine bouche et lui sers une salve

à la « Priscilla » qui le fait décharger. J'en ai plein la bouche, mais je continue à le sucer doucement.

Nouvelle pause.

– Tu es formidable! je te garderais bien pour la soirée. Ça serait combien.

– Désolée, une autre fois, avec plaisir. La nuit complète, c'est 750 €. Mais il reste encore du temps, on peut recommencer.

Il me demande de m'asseoir sur sa bouche, enfonce sa langue bien à fond dans mon petit trou; il rebande rapidement. Il m'ordonne de pousser fort sur sa langue; ça me gêne un peu car je ne suis pas certaine de l'état des lieux. Mais j'obéis. Le coquin me crucifie le fondement; et comme son nez appuie sur mon anneau, je suis comme une raie électrique à trois mille volts. Sa langue ressort, fait le tour des fronces. Il se relève, me demande de placer un préservatif sur son sexe bien droit et de m'allonger sur le dos.

– Faites attention, s'il vous plaît... mon anneau.

– Ne t'inquiète pas...

Et, m'ayant relevé les jambes jusqu'aux épaules, il m'encule à fond, tout en m'embrassant à pleine bouche. Curieusement, à ce moment, j'éprouve une sorte de séparation de mon moi: une certaine C., épouse fidèle et aimante, regarde *lia* se vautrer sur un lit de débauche mercenaire avec un homme gras et terriblement excitant. Avec une certaine complicité, ma foi! Alors, allons-y sans retenue. Je rends à mon client toute la salive qu'il a déversée dans ma bouche et nous nous bouffons littéralement le museau pendant qu'en bas, il me perce à coups redoublés. Nouvelle éjaculation pour lui, gicle pour moi et rugissement partagé. Il s'effondre, vidé. Je l'entoure de mes bras (enfin, sans parvenir à les joindre dans son dos!) et le tiens contre moi. Il a blotti sa tête dans mon cou et murmure

des mots d'amour, qui me touchent au cœur. On reste ainsi un bon moment, puis on se relève pour une douche en commun, qui donne lieu à de nouvelles caresses et des baisers humides. Il me demande s'il peut faire pipi sous la douche. Je réponds que oui. Par jeu, il dirige le jet sur mon clito et mon ventre. Je m'accroupis et reçois sa pisse dans ma bouche. C'est âcre et salé, mais je l'essore convenablement. Il m'aide à me redresser, m'embrasse encore. Puis je me rhabille. Je regarde ma montre : il est 19 h 30 !

– Je pourrai te revoir ?

– Mais oui ; tu as mon téléphone. Je suis disponible pour les nounours gourmands.

Je m'apprête à redescendre.

– Attends une minute.

Il fouille dans la poche de sa veste, en retire son portefeuille et me tend cinq billets de cinquante euros.

– Mais tu as déjà réglé ! m'étonnai-je.

– Ce n'était pas assez... Pour une reine comme toi, on dévaliserait une banque.

J'ai un petit rire.

– Si tu veux, j'en connais une.

Quand je rentre, je me fais copieusement engueuler. En fait, Desmonia était morte de trouille. Elle a craint que mon client soit un pervers et que ma première passe soit devenue la dernière.

Je la rassure, émue de son inquiétude :

– Mais non, il était adorable, et insatiable. Regardez, Maîtresse, ce que je rapporte : 430 € pour une heure et demie de boulot.

Elle sourit, visiblement fière de son élève.

– Bon, tu as un autre rendez-vous à 22 heures, porte de Champerret, dans un hôtel, avec un homme d'affaires ivoirien. Il te voulait pour la nuit, mais j'ai dit que, ce soir, ce n'était pas possible.

Caliban n'est toujours pas rentré. Je prépare un dîner rapide, sushis et yaourt. Difficile de concilier la cuisine sophistiquée et l'escorting!

Desmonia appelle un taxi une demi-heure avant le rendez-vous. Ma tenue est moins stricte que cet après-midi. Le chauffeur, un jeune Beur souriant, me demande :

- Je vous emmène où ?
- Porte de Champerret, s'il vous plaît.

Tandis qu'il s'engage dans le boulevard de Clichy, il oriente son rétroviseur vers le siège arrière. J'écarte les cuisses : il peut voir le string en cuir, dont la petite ficelle ne masque pas grand-chose de ma fente.

- Vous avez rendez-vous avec un client ?
- Oui, ça se voit tant que ça ?
- Oh, madame, ce n'est pas une offense ! Mais vous êtes comme un bordel ambulancier à vous toute seule. Si je vous lâchais sur le trottoir, toutes les queues de Pigalle partiraient à la remorque et les établissements fermeraient.

Je rigole. Et écarte franchement les cuisses.

- Vous prenez combien ?
- J'indique le tarif et les prestations.

– Ce n'est pas assez cher ! commente-t-il, pour une class comme vous. Sans vous offenser ! Je me tiens au courant. Les clients discutent facilement avec moi. Et, la plupart du temps, ça tourne entre 300 € et 400 € l'heure.

J'explique :

- Je suis nouvelle dans le métier.
- À plus forte raison ! La fraîcheur, ça n'a pas de prix. Si

j'étais riche, Madame, je vous donnerais un million d'euros pour un seul baiser de votre belle bouche.

Il est adorable. Et malin. Petit silence, car la circulation est dense et réclame toute son attention. Puis il reprend :

– Il y a quelques jours, j'ai chargé un client avec une fille... enfin, pas vraiment une fille, mais superbe. Et mon client, je l'ai reconnu : je l'avais déjà pris à bord avec une femme comme vous, mais plus âgée. Ils sortaient du Moon et il ne semblait pas savoir que c'était une p... professionnelle.

– Vous pouvez dire « pute », ce n'est pas une insulte.

– Apparemment, la femme lui avait offert sa soirée, ce qui arrive rarement.

– Ils étaient comment ? demandai-je, histoire de poursuivre la conversation.

Il me décrit avec précision l'homme, la première femme et la deuxième... qui n'en était pas vraiment une. Je suis sur le cul (enfin, façon de parler) : P, mon mari, avec G., ma Maîtresse adorée lors du premier soir ; mon mari toujours, l'autre soir, allant se livrer aux vapeurs libertines avec une créature intermédiaire. Une bouffée de jalousie me submerge. Ah ! le cochon ! Il ne s'emmerde pas, celui-là ! Puis prenant conscience de l'absurdité d'une telle réaction, j'éclate de rire.

– Vous vous moquez, madame ? demande le jeune Beur, un peu pincé.

– Pas du tout ! Mais tu viens de me décrire mon mari, sa maîtresse (qui est aussi ma patronne) et... je ne sais pas qui, pour l'autre créature.

– Excusez-moi, madame, je vous ai fâchée.

– Mais non ! au contraire ! Je trouve ça cocasse : prendre le même taxi, sans le savoir.

– Ah oui, alors ! La vie, c'est un drôle de souk, avec parfois les mêmes amandes à croquer. On arrive, Madame.

Il se range devant l'hôtel. Il sort et me tient la portière. Nos deux visages sont proches ; je l'embrasse.

– Garde ton million pour ta fiancée, ô prince de la nuit. Tu es magnifique... Et donne-moi ta carte, j'aurai peut-être besoin de toi.

Je fourre un billet de cinquante euros dans sa main et m'éloigne en lui lançant un baiser.

Dans l'ascenseur, je restaure mon rouge à lèvres « spécial pute » avant de frapper à la porte de mon client. Je ne décrirai pas cette seconde séance, afin de ne pas lasser le lecteur (ou la lectrice) [*Excellent! me dit Caliban, par-dessus mon épaule. Il faut frustrer le lecteur pour maintenir son attention.*] Un homme élégant, raffiné. Une très jolie peau d'un noir de nuit. Je suis ressortie à trois heures du matin, un peu flageolante, mais nantie de dix beaux billets de cent. Je téléphone à Ahmed. Disponible et en maraude pas trop loin, il vient me chercher un quart d'heure après. Dans la rue de Courcelles, déserte, je lui propose de s'arrêter et le fais monter à l'arrière.

– Mon petit Ahmed. Cette nuit, je paie en nature.

Nous baisons comme des collégiens, en rigolant et en prenant notre pied à l'unisson. Ça ne dure pas plus de dix minutes, mais nous sommes heureux, l'un et l'autre.

– Ça, madame, tous les chauffeurs en rêvent, mais ça n'arrive jamais. Pourquoi moi ?

– 1) Ne m'appelle pas « madame », mais « lia » ou « lia la pute ». 2) Tu me dis « tu » maintenant que nous avons baisé. 3) J'en avais envie parce que tu es jeune, mignon et dégourdi. 4) J'ai besoin que tu te renseignes sur la deuxième femme qui n'en est pas une.

Je pense, bien sûr, à cette mystérieuse créature de la Baie des Cochons, mon « baba ». Mais trop de coïncidences, ce serait de la littérature !

*Mercredi 5 septembre*

Mes propriétaires débattent sur un sujet de la plus haute importance: avais-je le droit de baiser gratuitement avec Ahmed? Bien sûr, si j'étais une femme libre, je ferais ce que je veux. Maîtresse Desmonia penche pour la faute ontologique: étant un objet par essence (et accord tacite, je n'ai pas signé de contrat définitif, que je sache!) et par destination (pute de luxe), je devrais demander la permission pour toute fonction organique mettant en cause l'objet (mon corps): boire manger, pisser chier, baiser. Caliban est plus nuancé: s'il partage le point de vue de Desmonia sur le fond, l'absence de contrat écrit de ma part – celui qu'exhibe Desmonia en contre-preuve avait une valeur limitée à une nuit –, et de mise à disposition de celle de mon mari rendrait nulles et non avenues les éventuelles réclamations de Desmonia devant un tribunal BDSM (s'il existait!). Je puis à tout moment recouvrer la libre disposition de mon corps et de mon esprit, au risque de perdre le plaisir de la dépendance et la nécessité d'appartenir à autrui, consubstantiels à ma nature.

Pour ma défense, je parle d'investissement, de projet d'avenir: ce jeune Beur chauffeur de taxi pourrait constituer un atout dans une diversification audacieuse, la création d'activités connexes à la location corporelle. L'argument séduit Desmonia: dès qu'on parle fric, ses yeux pétillent. Elle veut en savoir plus.

– Trop tôt, ma Maîtresse adorée. Pour l'éprouver, je l'ai lancé sur la piste de la créature qui semble partager les nuits de mon mari. En fonction du résultat et de sa rapidité à l'obtenir, je vous dévoilerai mon plan!

Petit retour en arrière [*tant pis pour la sacro-sainte chronologie, chère à Caliban*]. Ce dernier est rentré tardivement hier, soulagé: il m'a trouvé une « remplaçante » pour l'ogre russe... Je pense à cette fille, bientôt entre les griffes et les crocs du monstre, et je ressens de la tristesse pour elle (un peu d'envie, aussi, je dois l'admettre).

Le débat sur mon statut a eu pour effet de réactiver le « mari », que nous avons tous les trois un peu oublié. J'ai tout à coup une grosse envie de le revoir, de retrouver mon appartement, mes habitudes. C., la petite femme d'intérieur, a ressurgi dans mon paysage mental avec une force inattendue. J'en parle à Desmonia et Caliban.

– Autant régler cette affaire rapidement, propose Desmonia. Tu rentreras chez toi demain pour deux ou trois jours. Pendant ce temps, on prépare avec Caliban le contrat de mise à disposition que signera P., ton contrat de sujétion... et ton contrat de travail à la banque! Mais ce soir, tu m'appartiens! J'ai des projets pour toi. Suis-moi.

Ma Maîtresse adorée se rend aux toilettes. Elle aime que je lui tiens compagnie quand elle se soulage. Des fois, elle prend ma main et la porte à son con pour que je sente le jet tiède sur ma paume. Après, je lèche. J'adore ce que distille son corps chéri. Parfois aussi, elle me demande de l'aider quand son petit derrière a du mal à expulser. J'enduis mon doigt de salive et masse l'orifice gonflé pour faciliter la sortie. Je fais aussi le papier-toilette. C'est moins irritant pour son petit trou. J'imagine la tête des copines, si elles savaient ça! Mais elles ignorent tout du don, absolu et au-delà de toute convenance. Ma Maîtresse adorée a réussi à se soulager toute seule. Elle se relève, m'attrape par les cheveux et plonge ma tête dans la cuvette. De surprise, je manque m'étouffer.

– Alors, petite chienne. Tu croyais t'en sortir sans punition. Ah! tu as baisé avec le petit Beur; et cette jolie bouche l'a embrassé avec passion. Eh bien, tu peux laper ma pisse maintenant!

Elle me retire la tête, je prends une grande goulée d'air. Sa pisse dégouline sur mon cou, ma poitrine, ma robe. Elle me replonge dans la cuvette. J'ai le visage heurté par les petites crottes qui flottent paresseusement. Une vient contre mes lèvres. Je lape. Dix fois. Puis Desmonia saisit entre pouce et index une petite olive noire et me la fourre dans la bouche.

– Croque!

J'obéis. En amour, tout se transforme en friandise et je savoure l'offrande.

– Merci Maîtresse.

Elle en saisit une autre et, après m'avoir ployée sur la lunette et retroussé ma robe, elle écarte mes fesses et me l'enfonce dans le cul.

– Comme ça, tu auras un souvenir de moi!

Puis elle sort des toilettes, sans tirer la chasse d'eau. Et ça, ça m'énerve!

Nous quittons l'appartement vers vingt heures. Un taxi en maraude (ce n'est pas Ahmed le conducteur) nous dépose dans le XVI<sup>e</sup>, une rue tranquille derrière l'avenue Foch. Dans la voiture, Desmonia m'a présenté le plan de soirée: un riche broker fête son anniversaire et, plutôt que de perdre son temps avec des amis, il a demandé à Mado, dont il est un client assidu, de lui préparer une petite surprise. Mado! Je vais enfin faire la connaissance de super-mamie! C'est elle qui ouvre la porte; elle embrasse avec tendresse Desmonia (un petit pincement de jalousie, tout de même) et me sourit.

– Alors, voilà donc lia, dont tout Paris parle en ce moment.

– Oh! cela m'étonnerait, je suis une débutante.

– Peut-être, mais prometteuse. On verra bien ce soir.

Nous quittons nos manteaux et, en tenue de travail, pénétrons dans une grande pièce de réception. J'admire la ligne de Mado, qui marche devant moi, vêtue d'une robe en résille très ajourée. Des formes mûres, appétissantes. Et toute bronzée! Je comprends les hommes qui se l'arrachent.

Mado nous présente le maître des lieux. La trentaine, assez beau gosse mais plein de tics. Il s'exprime malaisément, et d'une voix désagréable.

– Merci, Mado, pour la surprise.

Puis, s'adressant à nous :

– J'espère que vous passerez une bonne soirée.

Timide, maladroit, mais touchant. Mado fait comme chez elle, nous pilote vers les canapés, où elle a préparé quelques grignoteries. Thierry, le jeune broker, vient s'installer sur ses genoux et se blottit contre elle.

– Ouh, le vilain garçon, il a fait des bêtises?

– Oh Mamie Mado, ne soyez pas trop sévère avec moi. J'ai perdu deux millions d'euros aujourd'hui, mais je vous promets de les récupérer demain au plus tard.

– J'espère bien! Je viendrai vérifier. Mais c'est une grosse somme... Que vont dire tes clients?

– Ils ne se rendront compte de rien, puisque demain j'aurai tout remboursé.

– Hum... Ça mérite quand même une punition... Qu'en pensez-vous, mesdames?

Nous abondons dans le sens de Mado. Le petit derrière pécuniaire va être fessé. Mado déshabille le jeune homme. Tout nu, il est mignon, plutôt costaud (il doit soulever de la fonte entre deux ordres de bourse), mais se tient comme un godichot. Mado le bouscule, il tombe sur notre canapé, renversant les mignardises.

– Le maladroit. Tenez-le fermement, les filles!

Nous agrippons le sacrifiant et le mettons à plat-ventre sur nos cuisses. Le sexe du garçon frotte contre moi, et son nez sur le sexe de Desmonia. Mado commence à le fesser. Je sens la tige durcir contre ma cuisse. Je la triture un peu. Le petit coquin a glissé une main sous le caraco de dentelle de Desmonia et lui malaxe un sein. Tout en poursuivant méthodiquement sa fessée, Mado m’embrasse; sa langue s’entortille à la mienne, elle sait y faire, la mamie cochonne! Le châtiement est court; après tout, il n’est question que de quelques millions – dans sa profession, on commence à s’inquiéter au milliard. Très content de cette mise en bouche, Thierry s’assoit entre moi et Desmonia. Mado, à genoux, le suce; lui tripote nos deux chattes avec virtuosité: on sent l’expert du clavier, il a les doigts déliés. Il commence à faire chaud dans la pièce, mais surtout vers le bas. Thierry me retourne et m’enfonce sa langue dans le cul. Je pense à la petite olive qui s’y niche et tente de serrer les fesses, mais le gaillard a de la poigne et me les écarte de force. Après tout, ce n’est pas mon problème et j’ouvre la serrure du coffre-fort, sans restriction. Sa langue me fouille divinement le fondement. À croire qu’il l’utilise aussi pour le clavier! Thierry demande à Mado de s’allonger sur le tapis de laine et à moi de me placer en 69. Desmonia le sucera pendant que Mado me purléchera le berlingot et lui le petit trou. Belle configuration. Qui ne me permet pas, hélas! de voir ma Maîtresse chérie s’activer. En revanche, j’ai un plat de choix sous la langue: un coquillage bien dessiné, aux grandes lèvres un peu pendantes, ornées de trois anneaux à droite, de deux à gauche – et bien sûr, un autre sur le capuchon. Une sorte de marque de fabrique signalant: «pute ou soumise». Ou les deux. Mado s’affaire avec talent et me lèche à grands coups, du clitoris à l’anus, où sa langue se fait très pointue et

poursuit le travail de forage de Thierry. Lequel s'intéresse au même trou, chez Mado. L'estimant sans doute suffisamment lubrifié, il s'y enfourne. Faisant légèrement basculer Mado, je peux y glisser la langue, qui reste coincée entre le périnée et la queue. Drôle de sensation! Mais il y a de la place pour deux. Et Thierry apprécie mon travail sur sa hampe. Desmonia a disparu de mon champ de vision; il semble qu'elle donne son colibri à manger au perforateur. Lequel vient de sortir sa queue du cul de mamie Mado et l'enfonce dans ma bouche pour un salivage express. Et reprend sa besogne. Brave petit broker! S'il gagnait cent mille euros à chaque coup de boutoir, il en serait à plusieurs millions et pourrait rembourser ses clients malchanceux. Le rythme s'accélère. Mado joue de la langue avec mon petit anneau, mon clito, mes trous. Je gicle. Elle aussi, et notre client bienheureux de même. Et, au rôle de Desmonia, elle aussi.

Le broker se retire, mais Mado ne semble pas pressée de se relever; elle continue à activer mes zones érogènes, puis, s'asseyant sans façon sur ma bouche et gonflant son petit trou, elle me lâche le sperme de son amant, et se tortille pour que je la langote. Mon champ visuel est borné par les deux fesses magnifiques et bronzées, où quelques stries blanchâtres signalent discrètement l'âge de l'acrobate. Je croche ses deux cuisses avec mes mains et ventouse son petit trou, qui accueille ma langue jusqu'à la racine. Un vrai délice, cette Mado. Desmonia me léchouille le ventre, le sexe, le cul.

Thierry nous sert du champagne et nous portons un toast à ses trente et un ans. Lui en porte un à la Femme éternelle, dont il a ce soir le privilège de déguster les avatars: la jeunesse, l'âge mûr et l'approche de la séniorité. Il dit cela gravement et sincèrement.

– Bravo! Et vive les trentenaires, s'exclame Desmonia.

Nous nous embrassons tous les quatre, ce qui n'est pas si facile que ça. Et le champagne coule un peu. On reprend les câlins, mais avec douceur, tout en papotant. Je suis intriguée par le métier de Thierry, qui semble travailler en indépendant :

– Je croyais qu'il n'y avait que les banques ou les grosses sociétés financières à employer des traders ?

– En fait, nous sommes quelques indépendants. Souvent d'anciens salariés de sociétés financières. Nous traitons plutôt le détail, et laissons le marché de gros aux mastodontes de la finance, et je suis plus « broker » que « trader » même si je lance des ordres d'achat moi-même.

– Ça marche bien, apparemment, dis-je en montrant l'appartement.

– Jusqu'ici, oui. Mais si une crise arrivait demain, je pourrais me retrouver sous les ponts. Tout est en leasing : l'appart, les meubles, les ordis ; même moi des fois, j'ai le sentiment de ne pas m'appartenir. En ce moment, j'en profite. Bagnole de sport, petites pépées mignonnes – comme vous –, hôtels de luxe, grande bouffe... Enfin, quand j'arrive à quitter les écrans des yeux.

Il nous emmène dans sa pièce de travail, où, sur trois écrans, défilent des cotes, certaines avec des clignotants verts, d'autres rouges. Beaucoup de rouges, en fait.

– Il y a une tendance baissière très nette depuis quelque temps. En la jouant finement, on peut gagner pas mal, sur des fractions de seconde.

Desmonia, qui s'est approchée, commente :

– On dirait qu'il y a de l'orage en perspective sur les produits financiers.

Thierry est surpris.

– Je travaille dans une banque privée, où je gère les avoirs de mes bons clients... ou clientes.

Petit clin d'œil dans notre direction. Incidemment, j'évoque « Soprano », le produit financier au taux qui grimpe dans les gammes que Desmonia, alias G. la banquière, nous a refilé, à moi et à mon mari.

– Ouh, ce genre de truc, c'est pour les tocards! Les seules à y gagner, ce sont les banques.

Desmonia fait la grimace... et moi, encore plus! Mado rigole en douce. Pour changer de conversation, je lui demande si les cinq anneaux qu'elle porte au sexe ont une signification, ou si c'est juste de l'ornement.

– Ma petite chérie, me répond-elle en écartant bien les jambes pour que je puisse jouer avec, chaque anneau représente cent mille euros, gagnés avec mon cul. Quand je serai à dix, je prendrai ma retraite! Comme tu vois, j'ai encore de belles années devant moi.

Notre trentenaire n'a pas épuisé ses cartouches. Il nous propose une partouze stochastique. Desmonia est la seule, apparemment, à comprendre. Mado acquiesce:

– Du moment que ça ne laisse pas de trace...

Thierry rigole.

– On utilise des équations différentielles stochastiques pour corriger des trajectoires boursières. Comme si on essayait de canaliser une rivière en crue dans un tuyau avec un robinet au bout pour mettre l'eau en bouteille. Une façon d'amadouer le hasard. Ce soir, je dispose de neuf trous, et je vais tenter de les pénétrer tous sans ordre logique; mais, à la fin de la série, tous les trous auront reçu un nombre de coups de bite équivalent. Je vais donc vous demander de compter soigneusement. On y va!

Et c'est parti. Le broker commence par enculer Desmonia, puis il m'embouche, puis le con de Desmonia, puis le cul de Mado, puis ma bouche (pourquoi encore après un cul,

mystère?), puis mon cul (le petit cochon est bien raide, il a pris du Viagra ou quoi?), puis le con de Desmonia, puis sa bouche, puis mon con, puis celui de Mado (t'es pas fatigué, coco?), puis ma bouche, puis re-ma bouche, puis trois culs à la queue leu leu (la bien-nommée), puis bouche-cul-con de je ne sais plus qui, puis... Ça dure, ça dure... tant que c'est dur! Enfin, le gredin éjacule dans le cul de Mado – qui semble son réceptacle favori. Le plus difficile a été de compter les coups.

– Moi, trois cent trois.

– Moi, trois cent trois.

– Moi, trois cent quatre (c'est Mado, qui a eu droit au bonus éjaculatoire).

Il est satisfait. Il rayonne.

– Et par trou?

Là, on ne sait pas, on a perdu le fil. Il affirme qu'il a réparti équitablement dans chaque orifice: 101, comme les Dalmatiens. On lui fait confiance. On applaudit.

– La stochastique est la base de mon métier. Je l'ai tellement intégrée que c'est devenu instinctif.

### *Jeudi 12 septembre*

Je reprends ce cahier au retour d'une semaine passée chez mon mari. C'est curieux, je pourrais dire: chez moi! Avant-hier, j'ai dit à P. que je souhaitais faire la connaissance de Julia, sa maîtresse. Il a failli s'étrangler, est devenu rouge comme une pivoine, mais n'a pas nié – ce qui aurait été ridicule. Il a appelé Julia, qui nous a rejoints dans la nuit. Elle n'a pas allumé la lumière de la chambre et s'est glissée entre nous deux. Surprise! j'ai reconnu immédiatement l'inconnu(e) du Cap, qui avait clos le gang bang des «40 Violeurs» organisé par ma Maîtresse adorée. Ma mystérieuse et fascinante créature

de la nuit! Je retrouve tout: l'odeur, la douceur, la puissance des bras. Ah! ce cochon de P., il ne s'embête pas! J'allume une petite veilleuse, pour découvrir la charmante créature.

– Bonjour, C. ... ou lia?

– Ici, c'est C., je pouffe.

Elle est magnifique! Je comprends que mon petit mari s'en soit entiché. Nous nous caressons tous les trois. J'adore les petits seins de Julia, P. aussi, apparemment. Nous nous les partageons: lui celui de droite, moi celui de gauche. On se fait une langue à trois, divin! (Voilà une figure facile à mettre en œuvre pour les couples munis d'amant ou de maîtresse.) Pour le sexe de Julia, la lutte est plus serrée. J'embouche la bête fabuleuse, et P. lèche les couilles, et le trou du cul.

Julia se couche sur le dos, me fait mettre sur elle, en 69. Puis il demande à P. de m'enculer, pendant qu'il me léchera le sexe.

– C'est ta femme, il faut que tu goûtes à son cul. Tu ne seras pas le premier à y passer, certes. Mais ce sera un peu comme une nuit de noces.

Julia a raison! En un mois, j'ai dû recevoir deux cents bites dans mon cul, mais pas celle de mon mari. Il était temps! Julia me passe un bon coup de langue sur mon petit trou – pendant que je suce son sucre d'orge.

– C'est devenu très accueillant. Sur la plage, il me semble que tu étais plus étroite. Vas-y, P., elle est prête à te recevoir.

Oh! oui, mon merveilleux mari. Défonce ta petite femme chérie, lia la pute. Hum, le coquin n'a pas perdu son temps, lui non plus. Sa coquine l'a éduqué. Il me pistonne le cul en variant l'intensité et la profondeur des coups. Et Julia me titille avec sa langue, appuyant sur les zones sensibles, et l'anneau. Je n'en peux plus; je gicle.

– Oh oh! la fontaine miraculeuse. Tu ne m'avais pas dit cela, mon chéri!

– Euh... je ne savais pas, enfin ça arrive rarement.

Pour le contredire, je lâche à répétition de petits jets dans la bouche de Julia, qui a trouvé le secret du robinet. P. accélère et éjacule. J'adore sentir sa bite se vider en moi. Que c'est bon un mari, quand même! Julia profite du retrait de P. pour investir la place; son engin est nettement plus gros que celui de P., mais le passage est bien préparé et convenablement lubrifié. Je revis d'un coup la délicieuse étreinte de la Baie des Cochons, les longs cheveux de Julia me balayant le dos, sa bouche sur ma nuque, ses mots tendres et sa queue perforante. P. s'est glissé sous moi, à la place de Julia et reçoit dans sa bouche des salves ininterrompues. Tandis que Julia jouit dans mon cul, je pousse un rugissement à réveiller tout l'immeuble et inonde littéralement le visage de mon pauvre mari. Ah! le plaisir conjugal: on a beau dire, il n'y a rien de meilleur (sauf le corps de ma Maîtresse chérie, mais chut! je ne le dis qu'à ce cahier).

Quand je suis revenue à l'appartement du boulevard de Clichy, je l'ai trouvé dans un état pitoyable. Vaisselle sale accumulée, reliefs de repas en train de pourrir, sacs poubelle dans la cuisine; la salle de bains avec du linge sale éparpillé, les toilettes comme si un régiment de diarrhéiques était passé par-là. Desmonia m'apostrophe:

– Ah! il était temps que tu rentres. Tu as vu dans quel état tu as laissé l'appartement.

Inutile de discuter l'aporie, mieux vaut sortir l'aspirateur, la serpillière et les produits de nettoyage. Je me déshabille et revêts mon petit tablier de soubrette, spécial «tâches ménagères».

– Et active-toi, feignasse!

Je reçois une bonne tape sur les fesses. Je range, vide les assiettes sales, fais la vaisselle, change les draps... Puis l'aspi-

rateur et, enfin la serpillière, à quatre pattes, le cul en l'air. Caliban arrive pendant que je m'escrime dans le salon sur une tache noire d'origine indéterminée.

– Tiens, tu es rentrée, ma petite lia. Il était temps.

Mon cul oscille au rythme de mon activité. Je le cambre un peu plus que nécessaire.

– Oh! mais c'est qu'il a faim de bite, ce joli derrière. On dirait que tu as été sevrée pendant une semaine?

– Oui, Monsieur Caliban.

Il baisse son pantalon et me fourre la bite droit au but. Hum... J'aime vraiment ça! Je reprends, pauvre petite soubrette, mon travail d'astiquage, avançant en prenant garde de ne pas désarçonner mon cavalier. Desmonia nous surprend alors que j'attaque le couloir menant aux toilettes et à la salle de bains.

– Eh bien, lia, non seulement tu es une femme de ménage négligente, mais en plus tu séduis le mari de ta patronne. Je vais t'apprendre à vivre, petite salope!

Elle me tire par les cheveux jusqu'aux toilettes – Caliban toujours accroché à mon cul –, s'assoit sur la lunette et me donne son petit trésor à déguster. Ah! Maîtresse chérie, quelle délicieuse «punition». Foutue par une extrémité, nourrie par l'autre, n'est-ce pas le meilleur salaire pour une soumise un peu godiche? Desmonia profite de la situation pour se libérer; je pose ma main sous son petit trou et glisse un doigt dedans, pour l'aider, comme elle aime; et je bois sa pisse sans en laisser une goutte. Elle se retourne et me donne son orifice à nettoyer. Caliban éjacule à ce moment-là. Quels patrons attentionnés, qui n'hésitent pas à payer de leur personne pour le bien-être de leur esclave!

Le jus de Caliban me coule sur les cuisses. Desmonia m'envoie faire les courses pour le repas du midi. J'ai le droit

de mettre une petite robe d'été – heureusement, il fait encore chaud. À la boulangerie, je croise l'homme qui m'avait accosté en me demandant mon tarif, il me fait un clin d'œil; je lui souris. Dans la rue, il me rejoint et me pose à nouveau la question :

– C'est combien.

– 180 € plus les frais.

– Eh bien toi, tu n'y vas pas de mainmorte. J'espère qu'on en a pour son argent.

– Jouissance garantie, ou remboursé.

Il se marre, va retirer de l'argent à un distributeur.

– Suis-moi. Ma femme est absente, on fera ça à l'appart, j'économiserai sur les frais.

Il habite avenue Trudaine, un joli trois-pièces dans les hauteurs d'un immeuble haussmannien. Je pose le pain sur la table de la cuisine et le rejoins au salon. Il me fait venir contre lui, debout, m'embrasse à pleine bouche. J'ai déjà dit qu'il n'était pas vilain garçon. En plus, il embrasse bien, un peu sauvage mais retenu. Je me laisse aller, rends salive pour salive. Il passe une main sous ma robe pour me pétrir les seins, puis descend vers mon sexe.

– Fais attention, je viens d'être percée au clito, et c'est encore sensible.

Sa main se fait plume pour aborder la zone, un doigt titille l'anneau, provoquant une décharge immédiate.

– Hum, t'es électrique, on dirait.

– Je suis une jeune femme très sensible, en effet. C'est mon mari qui le dit.

On rigole. Sa main s'insinue entre mes fesses, un peu gluantes du sperme de Caliban.

– On dirait que quelqu'un est déjà passé par-là?

– Oui Monsieur, mon amant vient de m'enculer, comme

il le fait chaque matin. Si ça vous gêne, je peux prendre une douche.

Ça ne le gêne pas du tout, le gros cochon! Au contraire, il me ploie sur le divan, me demande de cambrer le cul et me lèche le trou bien à fond, tout en me branlant doucement le clito. Je gémis.

– Monsieur lèche divinement.

Il se relève, m’embrasse. Son baiser a goût de sperme et de cul. Je vérifie avec la main qu’il bande. Un vrai cerf! Il se déshabille en hâte, j’enlève ma robe. Et on fonce dans la chambre.

– Je te préviens, je suis une vraie fontaine.

– Comme ma femme! Je vais me régaler!

Ah, il en a eu pour son pognon, le mari abandonné. Au bout d’une heure et demie, je me rhabille en hâte.

– Je vais me faire engueuler!

– Par ton mari?

– Oh! non! Lui, c’est un gentil. Mais ma patronne et son mari attendent les commissions. Ils vont sûrement me fouetter.

Je redescends les escaliers quatre à quatre. Puis remonte à l’appart. J’ai oublié le pain chez Jean, mon client. Quand je m’en aperçois, il est trop tard. Mes juges sont au salon, bras croisés, l’air fumasse. Desmonia attaque:

– Alors? je présume que tu as une explication.

Je baisse la tête.

– Oui, maîtresse. Un client imprévu.

Je sors la liasse de billets. Desmonia sourit.

– Si c’est pour le travail, c’est différent. On va commander des sushis... avec ton argent, bien sûr.

Caliban a préparé les contrats pour le « petit mari », et pour moi. Sur celui que devra signer P., il est stipulé que la mise à disposition est sans restriction d'usage ni de temps et que le droit de visite sera accordé ou non à la seule discrétion de mes propriétaires. En cas de lassitude de leur part, P. s'engage à me reprendre en l'état, sans recours possible contre eux. Sur mon contrat, les différentes obligations de mon statut sont décrites minutieusement : ménage, toilette intime, mise à disposition de mon corps, particulièrement de mes orifices, pour l'usage de mes propriétaires et de toute personne à qui ils me prêteront ou me loueront. Le contrat est aux deux noms, ce qui me semble conforme à la situation réelle, Caliban ayant autant de droits sur moi que ma Maîtresse adorée. J'inscris toutefois manuellement un codicille, spécifiant que j'appartiens en premier à Desmonia et, secondairement, à Caliban. Desmonia m'embrasse, visiblement touchée. Rendez-vous est pris, le soir même, avec P. pour la signature.

### *Vendredi 13 septembre*

Caliban est très content de la soirée d'hier. P., mon mari, était accompagné de Julia, comme témoin. Ils sont arrivés vers 19 heures et la discussion a repris là où les deux hommes l'avaient laissée, un mois plus tôt. Ils abordent des notions complexes, dont l'indécidabilité.

– Par son théorème d'incomplétude, Gödel a définitivement ruiné le formalisme de Hilbert. Ce qui est troublant, c'est le prolongement mystique de l'affaire, qui redonnait du poil de la bête aux intuitionnistes.

Décidément, ce Caliban est une véritable encyclopédie sur pattes (et sur bite). P. renchérit :

– La tentation de Dieu... Jamais loin. Du «*silence éternel des espaces infinis*» de Pascal à «*Dieu a fait les nombres entiers, tout le reste est l'œuvre de l'homme*» de Kronecker. Je suis un rationaliste militant, mon modèle serait plutôt Laplace, à qui Napoléon demandait pourquoi il ne parlait pas de Dieu dans son *Exposition du Système du monde*: «Citoyen Premier Consul, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse.» ... Même si l'anecdote n'est pas avérée. C'est Georges Lemaître qui ramènera le divin à l'ordre du jour de la cosmologie, avec la singularité du big-bang. Sacré Lemaître, un vrai jésuite celui-là. Einstein pensait qu'il était le seul à pouvoir comprendre toutes les implications de la relativité générale.

– Selon mes récentes lectures... lia, viens t'asseoir à mes pieds s'il te plaît [*je pose les fruits secs et les coupes de champagne sur un guéridon*]. Merci. Donc, en cosmologie, on est en train d'évacuer la singularité. Plus besoin d'un coup de baguette magique initial: une série de contractions expansions de la matière! Lemaître doit se retourner dans sa tombe, le malheureux...

– Oh! il doit être au paradis des matheux, à l'hôtel Hilbert...

Tiens, il ne connaît pas, le Caliban. Mon petit mari chéri va lui damer le pion! Il explique:

– C'est une illustration très parlante de la notion d'ensemble infini: l'hôtel Hilbert n'est jamais complet, on ne refuse personne. Quand l'hôtel est réputé «complet», le réceptionniste demande à tous les clients de se décaler d'une chambre (la trois pour celui qui occupe la deux, etc.) La chambre un est toujours disponible. Comme il y a une infinité de chambres, on peut y accueillir une infinité de clients...

– Comme les trous de lia, en somme, qui peuvent accueillir une infinité de bites.

Je suis un peu fâchée d'être considérée comme une simple chambre d'hôtel pour bites. Mais c'est dit sans méchanceté, juste pour appuyer une démonstration de logique. J'imagine une infinité de chambres, dans un hôtel de passe, «l'hôtel de lia», chaque chambre occupée par une pute. Il y a donc une infinité de putes et une infinité de bites pour les remplir, alors que la population humaine mâle en âge d'éjaculer est en nombre fini.

– lia, le service! proteste Desmonia, en pleine discussion avec Julia.

Je me relève pour faire tourner le plateau. Ma Maîtresse adorée me fait asseoir à ses pieds, qu'elle a déchaussés et qu'elle pose sur mon sexe, appuyant du talon contre mon anneau. Je m'agite.

– Mais qu'est-ce qu'elle a, ce soir! Arrête de sursauter comme ça. P.! Vous voyez le résultat: au bout d'une semaine, il faut tout recommencer; votre femme est une petite rebelle – adorable, mais insupportable. Si nous la fouettions?

P. ne dit rien. Qui ne dit mot con sent. Caliban va chercher une canne anglaise et me ploie sur un guéridon (il est sur roulettes, on peut facilement le déplacer). Il me bande les yeux et fouette l'air pour vérifier la souplesse de la canne.

– Mon cher P., peut-être voulez-vous porter les premiers coups? C'est encore votre femme, jusqu'à la signature du contrat vous pouvez en disposer à votre guise.

... Ou un hôtel Desmonia, avec des fouets dans chaque chambre... Schlak! Ouille! ça fait mal, mon petit mari chéri, tu y vas trop fort. Je me mords les lèvres.

– Allez-y plus doucement, si je puis me permettre. Les cinglures sont violentes avec le jonc.

Caliban veille au grain. Il ne veut pas estropier la marchandise... Donc, un fouet et une Desmonia dans chaque

chambre. Quand la soumise arrive, plus de place. Pas de problème, on déplace la Desmonia de 1 en 2... Schlak schlak!

– C'est mieux! Alternez les petits coups, presque des caresses, et les coups plus appuyés. Excellent pour la circulation sanguine.

... Problème: faut-il démonter les croix de Saint-André, les cages, les crochets de suspension? Ou l'équipement est-il identique d'une chambre à l'autre... Schlak! ... Schlak! ... Schlak! ... Schlak! ... Schlak! ... Schlak! ... Schlak!... Hum... il prend bien le rythme, le petit mari gödélien. Et je devine que son incomplétude se redresse. Caliban:

– Puis-je?

Ça devient sérieux. ... Schlak! Une belle série. Je gémis. Caliban porte une main à mon con:

– Elle mouille, la chienne! un guéridon que je viens d'encaustiquer, elle va me l'abîmer!

... Schlak! Tu parles, l'encaustiqueuse, pour l'instant, elle fait briller la cire avec son ventre.

– Cette notion d'infini est une vraie tentation téléologique... et eschatologique. Un dessein initial et des fins dernières inconnaissables...

... Schlak! ... Schlak! ... Schlak! ... Schlak! ... Schlak! ... Schlak! ... Schlak!

– Imaginons une torture infinie pour lia: serait-ce de la fouetter sans fin ou de la priver sans fin de son tourment préféré? L'enfer est une belle métaphore de nos démons intimes... N'est-ce pas ma chérie?

La main de Caliban revient au con.

– Ça y est! elle a tout trempé. Desmonia, vous n'avez pas un bouchon pour ce panier percé?

– La bite de Julia, peut-être? suggère ma maîtresse adorée.

Julia, accommodante, vient derrière moi et m'enfile le cul.

– Voilà une situation vraiment intéressante, mon cher P., ne trouvez-vous pas? Votre femme, que je viens de fouetter, se fait enculer par votre amant, devant ses futurs propriétaires. Une vraie singularité qui troublerait les curetons Lemaître et Cantor.

La bite de Julia est divine. Elle va et vient dans mon petit fourreau comme chez elle; j'en oublie la douleur cuisante sur mes fesses et la plante de mes pieds. Ah! ils sont forts, mes Maîtres chéris! Au Moyen Age, le couple infernal aurait obtenu des résultats épatants dans les tribunaux ecclésiastiques. «Oui, monsieur, votre femme est une sorcière; elle a toujours un manche à balai dans le cul et ça la fait voler.» Les étoiles clignotent dans mon petit ciel cérébral; je ne vais pas tarder à gicler pour de bon sur le guéridon. Julia éjacule: un jet puissant qui me remplit le cul.

On me remet sur pied. Desmonia me fait laper mon jus – et accessoirement celui de Julia qui a coulé – pour redonner au guéridon «forme humaine», comme elle dit plaisamment. Puis vient l'heure de la signature des contrats. P. et J. signent celui de ma mise à disposition, sans restriction ni remarque; moi, le mien. Desmonia en sort un troisième d'un tiroir:

– N'oublie pas celui-ci, c'est ton contrat de travail à la banque; tu commences lundi!

– Ouuuuuuu!

Je lui saute au cou et lui dis dans le creux de l'oreille: «Ma Maîtresse adorée, je serai toujours à vous. À la folie.» Elle me regarde d'un drôle d'air, du genre: «Mais je le sais bien petite sotté», puis me sourit, visiblement touchée.

### *Jeudi 19 septembre*

Vers Nantes. En prospection, dixit Mme la Banquière, qui prend son rôle de future directrice de la caisse «Ouest» très au sérieux. Quand à C., sa charmante assistante, assise à ses côtés dans le TGV, *first class*, sa tenue un peu olé olé met, par contraste, en valeur l'élégance de G. Tout cela ne doit rien au hasard et a été décidé, après discussion, par Desmonia et Caliban. Sous la jupe plutôt courte, pas de culotte – c'est réglementaire. Mais le rosebud dans le cul l'est un peu moins («Comme ça, tu penseras à moi, ma chérie», a dit Caliban en me l'y fourrant) et ça me fait me dandiner sur mon siège – ce que remarque notre vis-à-vis, genre séducteur à la lisière du troisième âge, qui a décidé de profiter des occasions qui se présentent. Il engage la conversation avec G. (moi, je suis gourde et muette, c'est la consigne du jour). Et vas-y que je te donne du «Et cher Monsieur, que faites-vous dans la vie? Communicant, quel métier fascinant!» «Chère Madame, banquière? Comme ça doit être passionnant», etc. Je décrypte sans peine: «Bel homme, je me le tape ou je lui refile la pute, s'il est prêt à cracher?» «Deux salopes avec des gros nichons, si j'arrive à me les faire, je mets un cierge à saint Pantalon, le patron des couillus. Mais pourquoi la plus jeune ne dit rien? Elle est muette? J'espère qu'elle sait pomper, au moins!»

C'est traduit en langage vulgaire, comme on dit, mais je ne dois pas être loin de la vérité. Rendez-vous, ce soir, pour la suite de ce palpitant feuilleton: le bel Armand, qui nous invite au resto, baisera-t-il la chienne lia ou sa belle Maîtresse chérie, Desmonia? Ou les deux? Ou aucune? Les paris sont ouverts. *In petto*, je me verse une prime de cent euros s'il m'encule: le

rosebud commence à me démanger sérieusement le trou, et il n'y a qu'une bite pour le calmer.

Resto rococo puis boîte à musique cool. Au moment de sortir, Desmonia, qui a dévoilé en partie son jeu, enlève le foulard qui cache mon collier et y accroche une laisse, qu'elle tend à Armand, l'heureux gagnant d'une Petite Salope Prête à Tout (PSPT). Puis elle hèle un taxi et disparaît dans la nuit. Nous restons sur le trottoir, moi version soumise avec laisse (ça va, je n'ai pas trop à me forcer), Armand en homme du monde dépassé par les événements mais bien décidé à profiter de l'aubaine.

– Taxi!

Nous nous engouffrons sur la banquette arrière. Armand veut retirer la laisse. J'arrête sa main. Il n'y a que Desmonia qui peut délier ce qu'elle a lié. Il aura une chienne à sa disposition, mais il devra la tirer par sa laisse. Heureusement, Desmonia a levé mon vœu de silence en me remettant à Armand.

– Vous pouvez faire de moi ce dont vous avez envie. Du moment que ma Maîtresse vous y a autorisé sans restriction, je suis pleinement à vous. Je dois toutefois vous prévenir de deux petits bémols: je viens de me faire piercer le clito, donc c'est sensible; si vous me faites jouir, je gicle et ça mouille partout.

J'ai parlé à haute et intelligible voix. Le chauffeur de taxi se marre. Armand est paralysé: il a beau être un bonimenteur de première, là je le sèche!

– Vous préférez qu'on aille directement à votre hôtel ou dans un lieu chaud?

Comme il ne répond pas, le chauffeur propose:

– Je peux vous conduire à l'Orchis. Le jeudi soir, c'est spécial pluralité. Si ça vous tente. Je resterais bien avec vous, mais je suis de service, dommage!

Va pour l'Orchis, apparemment un club libertin assez sélect dans le centre-ville. Armand n'a pas pipé mot. Il va falloir que je prenne la soirée en main.

– Alors, Armand, ça vous convient, la proposition du Monsieur?

– Euh... Je ne sais pas...

Je mets la main sur son pantalon. Il bande dur, l'animal.

– Mais, Armand! Votre bite le sait, elle pointe vers la pluralité.

Le taximan, tradition aussi provinciale que parisienne, oriente son rétroviseur vers mes cuisses. Je lui fais un clin d'œil et remonte ma jupe. Armand essaie de la redescendre.

– Enfin, Armand, ce brave homme a droit à une petite compensation, tout de même, pour le service?

Il bouderait presque! Je me colle à lui, tourne sa tête et l'embrasse à pleine langue. Infaillible! Arrivés à l'Orchis, mon Armand me mangerait dans la main (ou ailleurs).

– Vous êtes déjà venu dans un endroit comme celui-ci? Je lui demande.

– Jamais... Ça m'a toujours tenté, mais je ne voyais pas demander cela à Bérénice, ma femme. Elle est plus NAP que Cap.

– Si c'est une première, c'est un peu comme un dépuçage! C'est vous qui régalez! Encore, vous y gagnez, je suis bonus pour toute la soirée.

– C'est vrai ce qu'a dit G.? Vous êtes escorts, toutes les deux?

– Eh bien oui! Mais à mi-temps seulement. Et la troisième mi-temps, je suis son esclave perso.

Nous entrons dans le club, petit, mais ambiance chaleureuse. Une fois la porte franchie, Armand retrouve son air de séducteur-prédateur. J'aime mieux ça. Nous prenons place sur

des poufs bordant une piste de danse avec barre pour gogo danseuses. Je repère quatre couples; pour l'un, la fille est une escort, ça se voit (trop); deux autres sont des libertins pur jus: la quarantaine vieillissante pour l'un, madame prenant des formes et les mettant généreusement en valeur dans une robe fourreau de maille, monsieur bedonnant gentiment sur jeune calvitie; l'autre, la cinquantaine, mais dans le genre distingué – lui, cheveux grisonnants, visage rieur, elle, jolie tête et corps mince, vêtue d'une délicieuse petite jupe à volants surmontée d'un corsage pas sage du tout. Elle me plaît tout de suite! Le dernier couple est indécis. Mec jeune, genre cadre dans une start-up ou broker (maintenant que je sais ce que c'est); la fille, une pute? sa légitime? belle carrosserie, mais arrogante, en représentation tous les deux. Autour gravitent les Mdf (morts de faim), sauf un mec, petite quarantaine fluide, qui discute avec la patronne et semble se désintéresser de la population environnante. Excellente stratégie! D'ailleurs, il m'a scannée d'un coup d'œil à notre entrée. C'est un mâle alpha, je suis infaillible pour les repérer.

Je décris les présents à Armand, avec la sûreté d'une libertine de naissance, moi qui, il y a à peine deux mois, étais une petite oie blanchissime. Armand est aux anges! Il s'amuse.

– Tu es pas croyable! Et le mec au comptoir, il te tente?

– Avec vous, oui. La double pénétration, c'est comme le covoiturage, gagnant gagnant. Et il restera un trou pour un amateur éclairé. Et puis, la quinqu, c'est du diamant pur; si elle et son mec (ce n'est pas son mari, mais un amant, je pense) sont preneurs, on y va!

En attendant l'heure des braves, je m'accroche à la barre et commence à me contorsionner comme dans les films américains. Je n'ai qu'à suivre la musique, des basses qui fouillent le ventre. La jolie quinqu vient me rejoindre: beau sourire, tout

est à croquer chez elle. Nous nous frottons un peu ; je soulève son caraco et le lance à Armand. Elle enlève mon haut et l'envoie à son mec. Nous nous dépiautons gentiment, tout en tortillant du croupion. Les Mdf se sont approchés, tentent de nous toucher les fesses ou le con, mais nous sommes douées, l'une et l'autre, pour esquiver. Nous sommes nues. Madeleine (elle m'a chuchoté son petit nom) s'accroupit et me lèche le clito («Fais gaffe, je viens d'être piercée»). La coquine appuie de la langue sur l'anneau. Décharge. Il faut que je maîtrise, sinon le rosebud va s'échapper et, qui sait, percuter la tronche d'un Mdf. Ça ferait bien sur les journaux locaux : *«Drame insolite dans un club libertin à Nantes» Une femme a expulsé avec violence un plug qui lui bouchait le trou du cul depuis le matin. Un malheureux, qui passait par là (à cinq centimètres de ses fesses, selon la police qui a procédé à une reconstitution du drame), a reçu l'engin en plein front et est mort sur-le-coup. Il s'agit de Monsieur Albert Duchmol, un honorable commerçant de notre ville. À sa femme, à ses nombreux enfants et à toute sa famille, nous adressons nos plus sincères condoléances.*

Donc, méfiance ! Je serre les fesses tout en ouvrant la fente, de façon à faciliter le travail de langue de Madeleine. Puis nous redescendons, sous les vivats de nos admirateurs. Évidemment, le mâle alpha est resté accoudé au bar, indifférent à nos petits jeux innocents. Il m'énerve celui-là !

Nous nous regroupons, Madeleine, P. (tiens, encore un !), Armand et moi, dans un coin tranquille pour finir nos verres. On papote gentiment. Et vous, vous êtes Nantais ? Ah, non ? de Paris ? Il y a des clubs sympas, à Paris ? Armand reste muet, pour cause. Je parle du Moon, où je suis allée deux fois avec mes propriétaires. Le collier et la laisse, c'est pour le fun ? Ah non, je suis la soumise de Maîtresse Desmonia. Nous sommes à Nantes pour des raisons professionnelles et, comme ce soir

elle est fatiguée, elle m'a confiée à Armand, l'homme providentiel du TGV!

– Allez, on danse!

Nous retournons sur la piste. Madeleine se frotte à Armand, moi j'exécute une sorte de rituel primitif avec P., mais je m'arrange pour m'approcher du mâle insaisissable, qui, l'air de rien, a fait glisser son verre sur le comptoir dans ma direction. Je recule et le bouscule.

– Oh, pardon! Excusez-moi, je ne vous avais pas vu.

Il a du champagne plein la chemise et essaie d'éponger avec de l'essuie-tout.

– Laissez-moi faire.

Je l'entraîne vers les toilettes (tant pis pour P.). À peine enfermés, il se jette sur moi et m'embrasse avec fougue, puis me file une gifle d'anthologie.

– Alors, salope! tu es contente? Si tu crois que je n'ai pas compris ton médiocre petit jeu? Tu fais l'escort pour le vieux beau, c'est ça? Et le collier, la laisse, ça l'excite. Pour moi, tu n'es que de la viande, pas très fraîche en plus. Salut!

Il retourne au bar, le mauvais coucheur. Je sors des toilettes, dépitée. Sur la piste, Armand et P. entourent Madeleine. Elle se frotte contre ses deux danseurs, un devant, l'autre derrière. Sacré Armand, il en profite pour tenter de la tripoter un peu partout, mais la fine mouche esquive avec grâce. Ils me rejoignent sur les poufs. Madeleine, qui a suivi ma petite aventure du coin de l'œil, me chuchote:

– Fais gaffe à Marc, il est spécial.

J'en déduis qu'elle a déjà eu affaire au super-mec. Je mets mes bras autour d'elle et l'embrasse, tout miel à l'intérieur d'elle et tout sirop dans ma bouche. Nous fusionnons cinq bonnes minutes. P. et Armand discutent de la vie, ou de je ne sais quoi, mais sans oublier de glisser une main là où ça fait du bien.

– On se fait un spa ? propose Madeleine.

Serviette, casier. Hop ! tout le monde à l'eau. Et cinq ou six Mdf en prime. Je me colle tout de suite à Madeleine, dont le corps est aussi délicieux dans l'eau que dans l'air. Armand se positionne derrière moi, la queue folâtrant contre ma raie ; et P. sur le côté, comme ça il peut profiter des deux coquines à la fois – un expert !

Deux Mdf se sont approchés, version requins d'eau douce. L'un se place symétriquement à Pierre ; coup d'œil de Madeleine et de moi : un jeune Beur mignon, on le laisse s'arrimer. Un deuxième accoste sur ma droite, la cinquantaine ventripotente et alopécienne. Rejeté. Un beau noir un peu rond tente sa chance. Il me plaît bien, il a l'air rigolo. Accepté.

– Bon, les garçons, soyez gentils, allez barboter plus loin, on est full.

Les malchanceux s'éloignent – pas trop, au cas où il y aurait redistribution. Armand, qui découvre les mœurs de la province catholique, est saisi. Il en oublie de bander ; je dois tortiller le cul pour le rappeler à l'ordre. P. a placé une main sur mon con (je suis toujours embouchée à Madeleine, je n'arrive pas à me déventouser, tellement elle est bonne !) et envoie un doigt explorateur vers mon petit trou. Il bute contre le rosebud.

– C'est quoi ? s'étonne-t-il.

Je lui explique :

– C'est un bouchon à cul, un genre de ceinture de chasteté qu'on met aux filles comme moi. Sauf que ça n'a rien de chaste, ça irrite le petit trou et la seule façon de le calmer c'est de remplacer le bouchon par une bite.

J'ai dit cela sur le ton d'une collégienne qui expliquerait aux amis de ses parents pourquoi elle a du fil de fer sur les dents.

– Et qui aura ce privilège ? demande le Noir malicieux.

– Monsieur Armand, ici présent. Je lui appartiens pour la soirée. Vous mes braves, vous êtes ses assesseurs. Vous devrez faire monter la sauce. Mais, entre Madeleine et moi, il y en aura pour tout le monde. Garanti 100 % éjac. N'est-ce pas, ma chérie ?

Madeleine est aux anges d'avoir trouvé une complice aussi friponne. Nous sortons du spa. Le sauna est blindé de mecs. Dans le hammam, nous retrouvons le couple bling-bling. Côté carrosserie, la nana assure. Elle a pris une pose « Croisette » qui met en valeur ses seins, que tripote un peu maladroitement le golden boy du Bocage. (Son mari ? pas sûr...) La pétasse ne bouge pas et nous nous serrons sur la banquette disponible, chacune avec ses deux chacuns : moi, Armand et Ludo, le Noir rigolo ; Madeleine, avec P. et Farid, le jeune Beur – qui se laisse tripoter par P., sexa bisexuel, pendant qu'il lutine sa compagne. Ce que voyant, la super-canon fait la grimace et, comme si elle avait trouvé un étron dans son caviar, dit à son compagnon : « On se casse, ça pue les vioques, ici ! » « Et toi, la radasse, va étaler tes fesses sur un lit de merde, ça te les raffermira ! » J'ai lancé ça comme une fusée, sans réfléchir. La tigresse est sur moi : « Putain, je vais te faire ravalier ton dentier ! » Et nous roulons au sol, mais je comprends vite que c'est du chiqué ; la fille se frotte au maximum et ne cherche pas à me faire mal. J'ai compris : c'est un petit jeu subtil pour son mec. Nous faisons semblant de nous empoigner ; à un moment, je m'assois sur son ventre, lui tiens les deux bras en arrière et, me penchant brusquement, l'embrasse à pleine bouche. La coquine est vaincue, elle rend les armes, fond sous ma langue, gigote des jambes. Petit volte-face en 69 et c'est du grand ramonage avec hululements et cris déchirants. « Fais gaffe à mon clito, l'anneau est tout neuf ! » Reçu cinq sur cinq, la belle m'y donne de furieux coups de langue et ça

me décharge dans la tête. Heureusement, je serre toujours les fesses sur le rosebud.

Quand nous sortons du hammam, nous sommes les meilleures amies du monde, Estelle et moi. En revanche, son compagnon boude un peu, je ne sais pas pourquoi. J'ai remis mon collier, mais confié la laisse au bar. Direction l'étage et un grand lit rond façon léopard. Côté pluralité, on assure: Benjamin (le mec boudeur) et Estelle; Madeleine et P.; moi et Armand; nos deux assesseurs. Trois filles et cinq mecs, le rapport est optimal. Tout de suite, c'est la mêlée. Autour, les Mdf se masturbent. «EDF énergies nouvelles» devrait se pencher sur ce gisement de kilowatts inexploité: en considérant qu'un mec qui se branle effectue une bonne centaine de va-et-vient, si l'on branchait un alternateur, ça devrait pouvoir fournir en électricité l'équivalent de la consommation annuelle d'une ville moyenne. Il faudra que j'en parle à Ahmed, mon amant taximan et businessman en mal d'affaires.

Armand est coincé entre Estelle et moi, tranche de jambon entre deux demi-baguettes délurées. Il bande comme un scout, l'animal. Nous nous glissons vers sa queue et lui prodiguons une pipe d'anthologie, deux langues sur la hampe plus double bouche sur le gland et, au retour, coups de langues sur les roubignoles. Je le sens près de décharger; je le retire – un peu brusquement – de la bouche d'Estelle (ça fait un bruit de ventouse) et lui propose le trio gagnant: moi sur elle et Armand dans mon cul.

– À moins que ça te gêne. Et, je te préviens, je fontaine.

– Super! j'adore!

Elle me retire le rosebud, le présente à l'assistance, qui s'émerveille: comment j'ai pu garder un truc aussi gros dans le cul toute la journée? Elle le suce et se le fourre dans le cul! Sacrée Estelle, et moi qui la prenais pour une mijaurée! Allez,

Armand, du cran : la place est libre ! Il ne se fait pas prier et, après avoir couvert son outil, me l'enfile d'un coup.

– Hum ! Merci Armand ! Ramenez à fond, j'en ai eu envie toute la journée.

Je lèche Estelle, qui a le sexe rasé, of course, mais surmonté d'un ticket de métro extra-large et très fourni. Je passe ma langue sur la topiaire – j'aimerais un jour m'enfouir dans un buisson sauvage sentant bon la mouille. Estelle est très réceptive et, comme elle a compris rapidement comment activer mon petit robinet (tout en passant sa langue sur les couilles qui battent mon trou du cul), je gicle.

– Wahooo ! Super jet, ma chérie ! Benjamin, tu veux goûter ?

Bonne fille, elle laisse la place à son chéri et va conter fleurette à nos assesseurs dont l'un, le jeune Farid, est engagé dans Madeleine, en duo avec P.

Le Benjamin se glisse sous moi, mais de façon à mettre son anguille dans ma grotte. Et me voilà écartelée entre les deux messieurs, qui entament un va-et-vient coordonné. C'est très bon ! J'embrasse à pleine bouche le jeune Nantais chic. Échange de salive, au moins un demi-litre. Puis je sens les deux membres se raidir et lâcher leur purée synchronisée. Bravo, les hommes !

De son côté, Madeleine a épongé ses cavaliers. Nous nous reposons. Je pose ma tête sur la cuisse de Ludo, le quadra tout noir et tout moelleux, près de sa queue, qui enfle. Je donne un petit coup de langue amical. La bête bondit et s'engouffre. Je la recrache. Explique :

– Il faut que je demande la permission à Armand.

Lequel, entre Madeleine et Estelle, agite une main d'assentiment. Je reprends donc mon service. Ludo a une belle queue, et deux couilles d'anthologie que je masse avec délices. Il prend un de mes doigts et le pose sur son trou du cul. Ah !

le coquin! Il veut un petit massage de prostate pendant que je le suce. J'enduis mon index de salive et l'enfonce dans le trou bien serré de mon partenaire. Qui se contracte de plaisir. J'écarte quelques encombrants et parviens à la petite glande, que je masse doucement. Ça ne tarde pas à faire de l'effet: le lion rugit et me remplit la bouche. Je poursuis mon petit va-et-vient sentimental dans son rectum le temps qu'il finisse d'éjaculer. Mon doigt ressort accompagné d'une belle petite olive que je me fourre dans la bouche. Puis je m'approche d'Estelle, et l'embrasse. La cochonne n'est pas dupe et nous suçotons la friandise en la faisant passer d'une bouche à l'autre. Décidément, les bcbg nantaises, quand elles se lâchent, se conduisent comme de vraies putains... D'ailleurs, je veux en avoir le cœur net! Je lui pose la question dans le creux de l'oreille. Elle se marre:

– Je suis infirmière à l'hôpital de Nantes, et Benjamin est anesthésiste. Et toi?

– Rentière à mi-temps, banquière à mi-temps, pute à mi-temps, esclave sexuelle à mi-temps.

– Ça fait presque deux pleins temps, ça! s'exclame-t-elle, admirative. Alors, Armand, c'est ton client?

Tout le monde nous écoute. Armand fait un peu la tronche: c'est moins glorieux d'afficher une escort qu'une maîtresse.

– Ah, non, Armand, c'est mon garde du corps. Ma propriétaire, qui s'appelle Desmonia, m'a confiée à lui pour la soirée. Il se paie sur la bête, c'est normal.

Tout le monde rigole. Madeleine et Estelle me posent des questions, elles sont intéressées. Comme beaucoup de libertines, elles sont titillées par l'envie de prostitution. C'est logique: gagner des sous à faire ce qu'on aime, ça n'a rien de déshonorant. Je le leur dis. Mais je ne précise pas ma jeunesse dans le métier.

– Si vous voulez, les filles, on va monter une équipe nantaise quand je serai installée.

Armand est bouche bée. Dans son monde, celui des Bérénice «NAP», les femmes ne parlent pas aussi librement de leur sexualité. Dans celui de Farid non plus, visiblement. Il essaie de s'éclipser.

– Dis donc, mon bonhomme, il me semble que tu me dois au moins un coup de bite.

Le jeune Beur est gêné par mon langage. Je lui souris.

– Tu sais, les femmes ont le droit d'utiliser des mots crus pour parler des hommes qui leur plaisent. Ça ne veut pas dire que ce sont des «salopes», au sens où les machos utilisent ce mot, qui est dégradant dans leur bouche. Dans ton monde, les Farida ou les Myriam sont brimées depuis des siècles; ici, tu découvres des reines, qui choisissent leurs princes charmants.

– Tu as une fiancée? demande Estelle, en caressant le sexe du garçon.

– Oui, madame. Une fille de Malakoff, comme moi.

– Il faut venir avec elle! Je suis sûre qu'elle adorerait...

Farid a un beau sourire triste.

– J'aimerais bien, mais je n'ose pas lui demander. Et si ses frères l'apprennent, je vais en prendre pour mon grade.

Pour consoler le beau jeune homme, nous lui prodiguons caresses, suçoteries et trous à volonté. Farid est infatigable, il nous perfore avec minutie (nous apprendrons qu'il est ajusteur, ah! le beau métier). Armand, requinqué, s'allonge sur le dos. Je me mets sur lui, il m'enconne et Farid m'encule. Et c'est reparti pour un double galop. Mais que sens-je? un troisième larron qui frappe à la petite porte? C'est P., dont la bite, pilotée d'une main sûre par Madeleine, a trouvé un chemin entre les deux déjà en place. Soyons généreuse: mon anus, dilaté, accueille la troisième bite, que Madeleine dirige,

tout en donnant des petits coups de langue sur mes fronces, pour les attendrir. Ah! la bonne copine que voilà, attentive au bien-être des enculées! Et Estelle, pour participer, met son abricot sur la bouche d'Armand, me donnant son petit trou à lécher. Je retire le rosebud, et je langote les fronces avec douceur; comme ça lui plaît, j'enfonce ma langue. La coquine me pousse dessus et je dois batailler pour rester dans le trou. Armand reçoit une giclée en pleine bouche – surpris, mais pas mécontent. Tout ce petit monde s'active avec des oh! des han! des putain, qu'elle est bonne! (voix masculine ou féminine, au choix) des vas-y! vas-y! bien à fond (là c'est Estelle qui parle à ma langue). Bourre-la bien, la salope! (Là, c'est Madeleine qui encourage son compagnon; elle-même est prise en levrette par Ludo, qui a repris du service discrètement.) Et tout explose en un feu d'artifice orgasmique géant. On se défait, on rigole, on se câline gentiment. Puis direction les douches et un dernier verre. Marc, le mâle alpha, a disparu. Il ne perd rien pour attendre, celui-là (je ressens comme un creux au ventre, le salaud!).

Échange de téléphones avec Madeleine et Estelle, qui seraient ravies de me revoir et de se revoir. Estelle s'aperçoit que Benjamin, l'anesthésiste, s'est éclipié. Elle hausse les épaules:

– Tant pis pour lui! Il me bassinait avec ça depuis un an au moins. Apparemment, il n'a pas vraiment apprécié. Il a dû rentrer chez sa femme.

Retour dans la voiture de P, qui nous dépose devant l'hôtel d'Armand. Estelle et Madeleine ont repris de l'activité à l'arrière: la nuit sera encore longue pour le trio.

J'ai reclipé la laisse, qu'Armand avait défaite. Il veut la retirer.

– Je suis connu à cet hôtel, plaide-t-il.

– Soit vous faites entrer lia la chienne, soit C. rejoint son hôtel et sa patronne.

L'argument porte. Il entre, traînant une lia, vraie petite chienne à quatre pattes. Heureusement pour lui, le hall de l'hôtel est désert et nous arrivons dans sa chambre sans encombre. Il me sert un verre de champagne et s'en verse un. Nous trinquons.

– Merci, lia, pour cette soirée exceptionnelle.

– Ce n'est pas moi que vous devez remercier, mais Desmonia. Je lui appartiens et je n'ai fait que lui obéir... Même si ce ne fut pas désagréable, loin s'en faut.

Nous partons dans un fou rire complice. [*Caliban, le vieux grincheux, prétend que le fou rire ne sied pas à une soumise. « Occupe-toi plutôt de mon cul que de mes écrits », pensé-je un peu agacée.*] Je demande à Armand s'il veut que je dorme sur la descente de lit, qui est ma place habituelle, ou avec lui. Grand seigneur, il m'accueille dans le lit.

Nous nous réveillerons tardivement. Lui a raté un rendez-vous à l'Agglo nantaise, moi un avec un cabinet d'architecture intérieure pour la future agence bancaire haut de gamme. G. va être furieuse, ce sera ma fête!

### *Lundi 23 septembre*

Eh bien, pas un reproche de ma chère Maîtresse adorée. Quand je suis rentrée à l'hôtel, un petit mot m'attendait sur le lit: « J'espère que tu t'es bien amusée hier soir. Je suis allée seule au rendez-vous. On se retrouve à la gare, pour le train de 15 heures. »

Nous sommes rentrées à Paris comme deux vieilles copines. Je lui ai raconté ma petite soirée, sans en rien omettre. Dans le

compartiment, un couple et un homme seul étaient tous très absorbés par leur lecture ou leur ordi, même si nous savions l'une et l'autre qu'ils ne perdaient pas une miette de mon petit exposé licencieux. À Paris, sur le quai, l'homme me chuchota à l'oreille: « Salope! »

– Oui Monsieur, et j'en suis fière, lui répondis-je à voix haute.

Il s'éloigna en courant, craignant sans doute que je ne le contamine verbalement.

À l'appartement, Desmonia m'entraîna sur le lit et me fit goûter à tous les délices de son corps adoré. Je crois que je lui ai donné beaucoup de plaisir, autant je l'espère qu'elle m'a comblée. Nous avons ensuite pris une douche ensemble, enlacées comme deux pensionnaires découvrant l'amour.

– Ah! ce soir, tu as un rendez-vous.

Desmonia m'a dit cela d'un ton détaché, comme si je devais aller chez le coiffeur ou le vétérinaire. J'ai essayé d'en savoir plus sur l'homme, ses goûts... Rien à faire. À découvrir sur place, au Mercure, porte de Pantin. Seules consignes: habits bcbg, chambre 215.

Je frappe à la porte de la chambre 215. Surprise! C'est Marc, le mâle alpha de l'Orchis. Il rigole:

– Tiens tiens, la petite pute nantaise... Entre.

Je suis sans voix.

– Alors, on a perdu sa langue dans les trous des jolies dames? Hein? lia? ou plutôt C.? J'en sais beaucoup sur toi. Qui tu es, où tu habites, que ton mari, P., est une bosse des maths à lui tout seul et qu'il semble te préférer, en ce moment, une certaine Julia, ni tout à fait femme ni complètement mec.

Je me reprends, très femme du monde:

– Que me voulez-vous?

– Te baiser, bien sûr. Tu es là pour ça, non? C'est ton nouveau métier. Le mien, c'est de débourrer les filles comme toi, les débutantes. Desmonia m'envoie parfois ses protégées...

J'écarquille les yeux.

– Nous sommes en affaires tous les deux. Nous échangeons des informations, des impressions, un peu comme de vieux amis. Allez, assez parlé! viens sur le lit.

Je ne peux qu'obéir; je sens mon ventre se tordre de désir pour ce parfait salaud. Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce fumier, pour donner une telle envie de sa queue? Qu'il vient de sortir de sa braguette. Belle bête.

– Suce!

Je me mets à genoux et lui fais une fellation d'anthologie. Il jouit, un sperme abondant, délicieux. J'en reveux!

– Eh minute, petite salope. Laisse-moi recharger mes accus!

Il se lève, va au minibar et en sort une bouteille de champagne et deux coupes. Il m'en tend une:

– À notre rencontre!

Je lève ma coupe. Nous buvons une gorgée et nous nous embrassons. Hum... quelle salive pétillante, mon cochon! Il me déshabille lentement, pose un doigt mouillé de champagne sur chacun de mes tétons et les fait durcir à la limite du supportable (j'ai tellement envie qu'il les morde ou les torde).

– Écarte les jambes.

Je me penche sur le lit, cambre et écarte.

– Pas mal pour une vieille...

Merci pour le compliment, monsieur Marc muffle.

– Tu sais, d'habitude, celles que je débourre ont entre dix-huit et vingt-deux ans. J'ai accepté de faire exception pour rendre service à ma vieille copine Desmonia mais, franchement, je pourrais en avoir deux dans mon lit en ce moment et elles auraient tout juste ton âge à elles deux.

Là, il me rend colère. Je balance une gifle, qu'il bloque d'une main, me retournant le bras dans le dos.

– Ah! on a sa fierté. Eh bien, pas de ces petits jeux-là avec moi. Tu n'es qu'un trou, point barre.

Tout en maintenant mon bras dans le dos, il me lèche la nuque, frotte sa bite contre mon cul, m'affole. Et m'enconne. Ah! ce bonheur d'avoir une queue VIP dans le vagin, qui m'envahit complètement, me pilonne. Tous mes récepteurs sont au diapason. Je pousse de véritables hennissements, et pourtant il me fait mal au bras, le salaud! Mais c'est tellement bon plus bas... Il jouit. Je suis remplie de son jus et je voudrais produire dans neuf mois toute une meute de louveteaux alpha.

– Ah, la bonne pute, qui sait essorer un client en moins de dix minutes. Bravo! Tu vas te faire un max de pognon.

Humiliée, je ne réponds pas. Mais il n'a pas tort, je suis en train de devenir une experte de l'essorage de queues.

Re-champagne. Je lui fais part de ma surprise de le retrouver à Paris.

– Je vais régulièrement à Nantes. J'y ai des amis, libertins ou non. Et des contacts pour mes affaires.

Je le mange des yeux. Il est plutôt quelconque, genre petit employé de banque, silhouette fluide comme j'ai écrit plus haut, avec du muscle quand même – il doit fréquenter les salles de muscu. Et un tatouage, très élégant, à la cuisse droite. Le genre de type, dans la rue, totalement incolore. Et là, il me demanderait de sauter par la fenêtre, je le ferais! Incroyable, les filles, non? Je suis raide dingue de ce mec que je ne connais que depuis deux jours. Il sourit, comme s'il suivait mes pensées.

– Tu te demandes pourquoi tu as envie d'un homme comme moi? Parce que je suis *irrésistible*. Je n'y peux rien.

C'est comme ça. J'ai lu récemment un polar qui s'appelle, justement, «l'Irrésistible»: le personnage, poursuivi par toutes les femmes de la ville, est obligé de disparaître pour survivre! Moi, j'en ai fait mon métier. Je baise des filles qui tombent amoureuses de moi et elles me donnent une part de leurs revenus. Le plus beau, c'est que je n'ai rien à exiger. Des fois, je fais semblant de refuser, et je trouve un billet sous l'oreiller.

À mon tour d'être vache:

– OK. Mais là, tu as quoi, quarante – quarante-deux ans. Dans vingt ans, faudra prendre ta retraite et, dans la nomenclature Sécu, «Irrésistible» ça ne figure pas... Tu vas vieillir pauvre et seul.

– Touché, beauté! Quand on te sert une vacherie, tu sais la retourner.

Sourire, mais un peu crispé. Suis-je allée trop loin? Vais-je me prendre une torgnole?

– Je cotise à une caisse de retraite très spéciale, du côté des îles Vierges, dont s'occupe ma conseillère vieillesse préférée. J'ai cru comprendre que nous avions la même.

Et toc! Prends ça. Nous rions de conserve et, la glace étant brisée, il me penche sur le lit et m'enfoncé sa queue toute vibrante dans le cul. C'est la Voie lactée dans ma petite cervelle orgasmique. Avec supernovas et trous noirs. Dix minutes, et il éjacule.

– Ah ma salope! Jamais défoncé un cul comme le tien. Une reine.

Je suis d'autant plus sensible au compliment qu'il paraît sincère. Il y retourne, l'animal, sans avoir débandé. Son jus me dégouline sur les cuisses pendant qu'il me perfore. Et c'est à nouveau un scintillement majeur. Je râle, j'explose, je mouille par terre. Il jouit.

– Ah! une fontaine! j'aurais dû m'en douter. Les pimbêches

dans ton genre, bcbg le jour, fontaine la nuit. C'est connu, il y a des études là-dessus.

Je rigole. Lui aussi. On copine?

Il me prend par les cheveux, me fourre le visage dans ma pisse.

– Lèche, salope!

Je lèche.

– Tu aimes ça, hein!

J'aime.

– Tu veux du supplément?

Je veux. Il me fourre sa bite dans la bouche, je la nettoie consciencieusement. Il rebande. Et pisse. J'avale. Tout. Pas une goutte par terre. Je me délecte. Je l'essore au maximum.

– Eh! mais elle veut me vider. Incroyable! Jamais vu une pute pareille.

Compliment. Sidération?

– Tu demandes combien?

– Cent quatre-vingts pour une heure.

– Pas assez! Surtout avec ma petite commission: tu passes à 240!

Je passe à 240. Et je lui verserai sa petite commission.

Il se douche, se rhabille.

– Dépêche-toi. Je t'emmène quelque part.

Dans le hall:

– N'oublie pas de régler le champagne. La chambre, c'est pour Desmonia, elle me doit bien cela!

Dans la rue, un taxi nous attend. Ahmed, évidemment. Il me lance un baiser de la main.

– Ah! les amoureux! Ahmed et lia, les Roméo et Juliette du XXI<sup>e</sup> siècle... Au Sheitana, Ahmed, s'il te plaît.

Le Sheitana est un club récent, près de Pigalle. Endroit chic, en sous-sol. Une dizaine de couples autour du bar et

de la piste de danse. Plus quelques hommes, très élégants. La clientèle se recrute plus dans le XVI<sup>e</sup> que dans le 9+3. Marc est comme chez lui ici (je vais découvrir assez rapidement qu'il *est* chez lui). Il fait venir une fille et me la présente.

– Li-Anne t'expliquera le boulot.

Il se dirige vers un couple qui vient d'entrer, sans plus s'occuper de moi que si j'étais un emballage à jeter. Quel muffle!

– Bonjour! Tu t'appelles comment?

La fille, une métis asiatique, est magnifique, souriante, chaleureuse. Ça fait du bien!

– lia.

– C'est toi la petite chienne de Desmonia!

Elle a dit cela sans méchanceté, plutôt admirative je crois.

– Tu as entendu parler de moi?

– Évidemment! Tu sais, dans le monde libertin les nouvelles circulent vite. Christian... semble nourrir de beaux projets à ton égard...

– Christian? Mais, je ne le connais pas!

Grand sourire. Li-Anne me prend la main.

– Tu ne le connais pas sous ce nom, mais sûrement sous un autre... Il en a tant! C'est l'éminence grise de Desmonia... À moins que ce ne soit Desmonia sa créature, on ne peut pas savoir avec ces deux-là!

– Ah! tu veux parler de Caliban. L'homme qui aime philosopher quand il encule et déculer quand il philosophe.

Li-Anne pouffe.

– Joli portrait! C'est bien lui. Allez, viens, je te fais le tour du propriétaire. Marc n'est pas un mauvais bougre, mais il a de mauvaises fréquentations... Et je ne parle ni de Christian ni de Desmonia! Il faut donc être vigilantes à bien faire notre job...

– Qui consiste?

– Il ne t'a rien dit? Nous sommes les «masseuses» de l'établissement. Pour un supplément au prix d'entrée, les clients (hommes, femmes ou couples) ont droit à un massage sensuel. Autrement dit, à tirer un coup ou à se faire reluire le clitoris. Ça te choque?

– Oh non! C'est le tarif qui m'intéresse.

– On touche 50 % des prestations de base (massage, masturbation) et 80 % des extras (baise).

– Ça me va... Côté massages, je ne suis pas une experte; j'ai fait un stage il y a deux ans: «massage zen et herbes sauvages» dans les Cévennes, mais les quéquettes et les clitos ne figuraient pas sur l'herbier...

On pouffe toutes les deux. Li-Anne est adorable. Je me sens en confiance. Tout en discutant, Marc lui fait signe d'accélérer la formation de la nouvelle recrue. L'établissement est assez petit mais bien agencé. Des cabines. Un spa octogonal et un mini-hammam, plus un sauna. Un coin SM, avec équipement de base. Nous retournons au bar. Marc agrippe Li-Anne:

– Un couple. Service maxi. Des vicieux.

Il nous colle dans les bras un homme et une femme, la soixantaine chic. Elle est sapée version domina cuir, lui porte un pantalon noir et une chemise blanche. Li-Anne les emmène au vestiaire. Puis nous prenons une douche à quatre. La femme attaque sauvagement Li-Anne, lui triture le sexe et l'embrasse à pleine bouche. L'homme regarde, se masturbe. Li-Anne rend coup pour coup, maniant en experte le vieux con flétri, orné d'un anneau clitoridien. La femme jouit intensément. De la pisse se mêle à l'eau de la douche. L'homme me tend sa bite, je m'accroupis, la prend en bouche. Elle est molle et ses bourses flasques (j'espère que son porte-monnaie est mieux garni). Je caresse son ventre proéminent et poilu, puis ses fesses. J'introduis un doigt dans son anus; miracle! il

bande! J'en mets deux, trois puis toute la main: l'endroit est habitué à des visites extra-larges. L'homme ferme les yeux de bonheur, et se retient à sa compagne; Li-Anne se frotte contre le dos de la femme et lui triture je ne sais quoi vers le bas. Ça la fait jouir à jets continus. J'ai de la pisse plein les cheveux et la main engluée dans le rectum conjugal. Quel joli groupe nous formons! Des mecs tentent de se joindre à nous. La femme leur fait signe de s'éloigner, sauf à l'un d'eux, un métis boule à zéro, avec joli sourire et queue avantageuse, qu'elle attire à elle.

– Vous me baiserez pendant que ces deux putes s'occuperont de mon mari.

C'est dit sur le ton de qui sait se faire obéir. Nous sortons, moi du rectum conjugal et nous de la douche. Je me rince au passage abondamment l'avant-bras, assez embrené.

Li-Anne prévient:

– La prestation massage est payante. Si vous êtes trois...

– Je paierai le supplément, tranche la domina troisième âge.

Elle m'attrape le visage, me regarde trois secondes intensément au fond des yeux – j'ai l'impression d'être une petite mouche sur le point d'être avalée par une vilaine araignée.

– Ouvre la bouche.

J'ouvre. Elle crache dedans.

– Avale!

J'avale.

– C'est bien.

Le métis est interloqué. Il ne doit guère connaître ces pratiques déviantes de la bourgeoisie parisienne pétée de thunes, qui considère le vaste monde comme un petit terrain d'aventures privé et ses habitants comme des esclaves heureux de la servir ou de mourir pour elle.

– Jules, à toi!

J'ouvre. Il crache. J'avale.

– Tu fais la pisse, aussi? Et le kaviar?

Je fais. Je suis une pute toutes options, avec garniture peau véritable, clitoris haut de gamme, bouche orientable et omnivore. Trous en parfait état. À prendre et à jeter. Ou à reprendre, sans supplément.

Li-Anne nous fait entrer dans une cabine dont elle referme la porte. Des moucharabiehs permettent aux voyeurs de profiter du spectacle.

Nos trois clients s'allongent sur des serviettes. Nous leur enduison le dos d'huile de massage et commençons à leur étirer la couenne. Je m'occupe du papy. Quand je remonte vers ses épaules, ça fait plisser la peau, un vrai Jura hercynien. Amusant. Et attendrissant. Je m'applique. Pépé se met à ronronner de plaisir; une de ses mains s'é gare sur les fesses du métis, qui laisse faire (peut-être imagine-t-il que c'est la mienne, de main?). Je descends sur les fesses fripées, titille le trou du cul. Ah! c'est ça qu'il aime, le cochon! Je renfourne la main droite jusqu'au poignet, d'un coup. Il gémit, mais pas de douleur. Et je touille.

– Lèche-moi!

Je sors la main et y fourre la langue. C'est un peu grand, on s'y perdrait. Pépère pervers se redresse, s'accroupit sur ma bouche et gonfle son trou, le vieux cochon. Je lèche. J'avale. Bonne petite travailleuse scrupuleuse. D'une main, je vérifie qu'il bande. Je le masse puis prends sa queue en bouche. Ça part. J'en ai plein la bouche. Surprise de l'abondance, je manque m'étouffer, mais, en professionnelle, j'avale sans un cri.

Pendant ce temps, Li-Anne s'active sur madame. Qui change d'avis et me demande de me placer en 69 pendant que le métis l'enculera. On s'organise. Li-Anne prend en charge

pépère, à demi assoupi par sa performance; elle le met sur le dos et lui prodigue massage des tempes, des maxillaires, du cou, de la poitrine et du ventre. Moi, je me glisse sous la matrone; je frotte son anneau clitoridien avec mon nez, la coquine fait de même avec le mien. Décharge réciproque. Elle me siphonne le jus, j'avale le sien. Belle symétrie. La queue du métis s'approche de son objectif. Madame le retient.

– Attends avant d'entrer, il faut que la petite chienne me prépare l'orifice.

Elle pose son trou du cul sur ma bouche. Elle le gonfle et je fourre ma langue, qui rencontre une grosse olive prête à partir sur orbite. Je laisse venir et avale. Madame est satisfaite. Elle m'embrasse pour vérifier. On partage. Monsieur veut sa part, également. L'enculeur ne semble rien comprendre à ces simagrées. Il commence à trouver le temps long et s'apprête à quitter l'endroit, mais Li-Anne le retient et ils ronronnent tous les deux. Donc, nouvelle configuration: moi sous Madame, en 69, Monsieur dans sa Madame (finalement, il a rechargé les accus grâce à la petite friandise aphrodisiaque). Le terrain étant bien préparé, il entre facilement. Je lèche le trou voisin et je sens la langue de ma cliente explorer mes trous, s'attardant au petit, que je gonfle. Elle aime. Je pousse. Elle en veut plus. J'explose. Elle jouit en me labourant les fesses à coups de griffes et en me dévorant l'anus, littéralement. À nouveau la Voie lactée, les scintillements. Je rugis à mon tour. Monsieur décharge et décule, je le prends en bouche. Ah! le joli tableau! Qui se désunit. Pépère retombe dans sa léthargie post-éjaculatoire.

Li-Anne se fait enconner gentiment par le métis. La matrone ne l'entend pas de la sorte. Elle sort l'engin du con mercenaire, se le fourre dans la bouche puis, se retournant avec une souplesse de tigresse affamée, se le plante dans le cul.

Et c'est reparti. Il me faut lécher, sucer, titiller. Avec abondance de rejets de toute sorte. Nouvelle explosion collective. Le métis se retire du cul sexagénaire et quitte précipitamment la cabine.

– Allonge-toi sur le dos.

Je m'allonge. La femme s'accroupit au-dessus de ma bouche.

– Lèche et avale!

J'obéis. Le couple sort à son tour. Li-Anne me regarde, un peu estomaquée:

– Eh bien toi, tu te donnes à fond!

– Je n'ai jamais su mentir. Et j'aime mon travail.

– Et ça ne te dégoûte pas, ce qu'ils font?

– Non. Du moment que je suis payée, les clients peuvent tout faire. C'est contractuel.

Nous rigolons. Nouvelle douche. Nouveaux clients. Deux hommes. C'est l'anniversaire de l'un, un grand pas très à l'aise, qui visiblement n'a pas l'habitude de ce genre d'endroits. Ils veulent un vrai massage. Li-Anne s'occupe du copain, moi de l'heureux élu. Nu, il est presque maigre, mais doté d'une bite de compétition. Je la joue cool, l'embrasse avec tendresse.

– Je croyais que les putes n'embrassaient pas? s'étonne-t-il avec taçt.

– Moi, je suis une pute qui embrasse, qui aime ça et qui ne boude ni son plaisir ni celui de ses partenaires. Laisse-toi faire, tu ne vas pas le regretter!

Au final, nous avons traité trois couples et six mecs seuls. J'empoché cinq cents euros nets. Marc me raccompagne en taxi chez Desmonia.

– Tu ne rentres plus chez toi? s'étonne-t-il.

– Mais c'est ici, chez moi: j'ai mon paillason à mon nom au pied du lit de ma Maîtresse chérie.

### *Mercredi 25 septembre*

Hier, nouveau rendez-vous avec Alban, le banquier. Sylvia, assise aux pieds de son maître.

– La conjoncture devient mauvaise, attaque Alban, préoccupé. Les produits structurés vont souffrir. Bien sûr, il faut continuer à en vendre un maximum aux clients, en leur assurant que c'est le meilleur placement du marché. Et se dégager fissa. Je suis en train de larguer mes « Sopranos » à tire-larigot.

Ça le fait rigoler!

– *Andante* ou *allegretto* les Sopranos? demandé-je. Parce que G. ici présente m'a fourgué un beau contrat à 300 000 euros, ainsi qu'à mon mari. Je veux bien faire la pute, mais pas pour renflouer les banques.

Alban sourit, fait le tour de son bureau et se tient au-dessus de moi.

– Du caractère! J'aime ça!

Il sort sa bite, me la fourre dans la bouche et se met tranquillement à pisser.

– Pas une goutte sur la moquette, sinon c'est Sylvia qui trinque!

J'avale consciencieusement. Ça n'en finit pas. Il a bu dix litres d'eau au moins, ce salopard! Il se rajuste, après que je l'ai bien essoré.

– Il paraît que ça éclaircit la voix. Les chanteuses allemandes se faisaient pisser dans la bouche autrefois. Rien de tel pour une... Soprano.

G. fait la tronche. Je ne sais pas si c'est à cause de ma repartie ou de la situation. Elle demande:

– Et l'agence de Nantes?

– Pour l'instant, on continue. Des diverses implantations

possibles, les bureaux du boulevard Guist'hau me semblent les mieux placés : quartier cossu, d'autres établissements bancaires ont des succursales discrètes non loin. Bref, vous pouvez engager la manœuvre. L'idéal serait d'ouvrir dans trois mois maxi. Et préparez la com' qui va avec.

– Justement, pour la com', j'ai ce qu'il faut. Armand, un garçon compétent et entreprenant, qui vendrait des miroirs à des alouettes.

– Parfait. Essayez de faire baisser ses prix. Ces gens-là demandent toujours trop cher : ils nous prennent pour des vaches à lait.

(Et savent nous traire, ai-je envie d'ajouter, tout au souvenir de la nuit à l'Orchis en compagnie du bel Armand.)

Dans la rue, je demande à G. comment nous débarrasser des « Sopranos » sans trop perdre.

– Ne vends surtout pas ! Alban se fait vieux, il a perdu son flair légendaire. C'est pas une petite crise qui va flanquer par terre des établissements qui se sont goinfrés des profits pendant trente ans ! Et une baisse de 40 % sur un indice boursier, ça ne s'est jamais vu. *[Pour les non-initiés, je précise que Soprano, « produit structuré », est indexé sur l'Euro Stoxx 50 : si cet indice perd 40 % ou plus de sa valeur pendant la vie du contrat, on ne récupère que... ce qui reste, et adieu les beaux intérêts à 9 % qui ne seront versés que si l'indice reste en forme.]*

– Si vous le dites !

Je suis un peu rassérénée, mais tout de même je préfère en parler à P.

– Maîtresse, suivant la convention signée, m'autorisez-vous à aller chez mon mari ?

– Bien sûr ! Le petit mari doit attendre avec impatience le retour de sa femme adorée. À la niche, vilain petit caniche.

Et elle me chasse avec une tape sur les fesses. Bien sûr, je garde mon collier. Et elle, le foulard en soie griffé qu'elle utilise parfois pour le masquer.

### *Lundi 30 septembre*

Dur week-end! Ma Maîtresse ne laisse rien passer à sa soumise préférée; mon retard au rendez-vous nantais était noté dans le carnet de punitions. Elle n'a pas tort! Je ne suis qu'une petite gourde, juste bonne à se faire trouser.

Ça a commencé par un cours, par le professeur Caliban.

– Il y a deux grands penseurs de l'économie, les deux «Karl», Marx et Polanyi. Le premier est plus connu que le second, mais sa pensée souvent déformée ou trahie. Grâce à lui, on sait que, dans le système capitaliste, la valeur d'échange d'une marchandise est prépondérante sur sa valeur d'usage. Polanyi, lui, a découvert que le commerce n'est pas le seul moyen d'échanges de biens; il existe aussi des modes désintéressés: mutualisation ou dons. Ceux-ci souvent très codifiés, notamment dans les sociétés dites primitives...

Nous sommes en voiture, de nuit. J'ai les yeux bandés. Pas Caliban, car il conduit. Je me demande où il veut en venir (et me mener).

– Je t'assomme, avec mes remarques?

– Pas du tout, Monsieur Caliban. Je suis sous le charme...

– Impertinente! Je me crève le cul pour te rendre un peu moins gourde, et voilà comment tu me remercies.

J'adore chez Caliban ces ruptures de langage. Bien sûr, sa colère est feinte.

– Je prends un exemple: lia. Sa valeur d'échange nous est connue: 240 euros l'heure. C'est un bon prix, conforme au

marché qui, selon Marx, ne produit pas de valeur mais permet ce tour de passe-passe, qui fonctionne depuis plus de deux cents ans : transformer la valeur d'échange en valeur monétaire, en fric. Tu suis ?

– Oui, Monsieur.

– Donc, si le marché ne produit pas de valeur et que la valeur financière d'une marchandise – ou d'un secteur économique – est gonflée artificiellement, les crises se chargent de ramener la valeur financière à son équivalent valeur d'échange. Simple, non ?

– Lumineux, Monsieur.

– Continue comme ça, et je t'abandonne attachée, nue, sur une aire d'autoroute.

– Oh non, Monsieur, vous n'oseriez pas. Que dirait Desmonia ?

– Je reprends. Imagine qu'un petit malin de la finance, bac + 25, décide que le produit « lia » vaut 360, parce que la marchandise est attractive et que la demande augmente... Il s'arrange pour coter « lia » en bourse (je n'ai pas dit : en bourses) et fait grimper le titre à 450, 800, 1000. Pendant ce temps-là, la pauvre lia se trouve le cul à 240 (d'où il faut retrancher la commission de Marc, 60 ; et celle de Desmonia, 60). Donc le cours de « lia » ne reflète pas sa valeur d'échange, et le petit malin s'arrangera pour revendre ses actions « lia » avant que le soufflé ne retombe.

– Vous pouvez vous arrêter, j'ai envie de pisser ?

J'imagine Caliban lever les yeux au ciel, ce qui n'est pas recommandé. Il s'engage sur une aire de services... ou un sous-bois, car j'ignore si nous sommes sur une autoroute, vu que j'ai les mirettes désactivées...

– Je t'emmène.

Il ouvre ma portière et accroche la laisse à mon collier. Nous

entrons dans un édicule qui sent la pisser. Donc, aire d'auto-route. Caliban me lâche le bras, détache la laisse.

– Va te soulager. Mais interdit d'enlever le bandeau.

À tâtons, j'ouvre une porte.

– Ah! de la visite.

Une voix d'homme, genre camionneur. Salaud de Caliban, il m'a envoyée chez les mecs. Mais j'ai trop envie.

– Excusez une pauvre aveugle qui a un besoin pressant.

– Pas de problème, ma jolie. Viens ici, je vais te guider.

L'homme me positionne sur un chiotte à la turque. Je relève ma minijupe en cuir et m'accroupis.

– Merci, Monsieur. Pouvez-vous me laisser, maintenant?

– Ah! ma pauvre dame, vous n'y pensez pas! Vous risqueriez de tomber dans le trou. Tenez bon la rampe.

Il me met la main sur sa bite, bien raide et chaude. Je m'accroche et commence à pisser. Une main se glisse sur mon con et vient jouer avec le jet. Puis titille mon anneau clitoridien. Je soupire.

– Ça vous fait mal, peut-être, à c't'endroit?

– C'est sensible...

– J'ai un remède miracle. Si vous voulez, je prépare de la pommade...

– Hum... Je ne voudrais pas abuser de votre temps et je suis attendue dans la voiture par mon... mari. Mais une bonne action mérite toujours récompense.

L'homme me retourne. J'ai les mains sur les marches d'email, la tête au-dessus du trou. Il me fourre la bite dans le con.

– Ça va bien vous éponger, petite dame.

– Merci, Monsieur.

Sa bite a la bonne dimension pour un après-passage. Elle me ramone les parois; je commence à gémir.

– Oh! pardon, la petite dame a sans doute mal à cet endroit. Et l'animal déconne pour m'enculer, sans préavis.

– Là, c'est mieux?

– Oui, Monsieur. Merci de prendre soin d'une pauvre idiote, qui ne sait pas faire la différence entre les toilettes pour hommes et celles pour chiennes.

Il me pistonne sévère. Je m'aplatis sur le chiotte, pour qu'il soit plus à l'aise. Il prend appui sur ma tête et j'ai le visage dans le trou pas bien propre. J'active mes muscles secrets et mon camionneur gicle. Je râle. Drôle d'écho dans le tuyau d'évacuation.

– Ah! la bonne petite pute! Je te dois combien?

– Rien, Monsieur. Aujourd'hui, c'est Polanyi. Hier, journée Marx, vous auriez payé 240 euros.

Le type se demande sûrement à quelle cinglée il a affaire. Avant de remballer son engin, il me le fourre dans la bouche pour un nettoyage à sec.

– Merci, p'tite dame, et j'espère que l'opération Polamachin se renouvellera. Vous faites souvent l'aire?

– De quoi j'ai l'aire?

Il sort, sans me tenir la porte. Les mecs, une fois qu'ils ont craché, c'est pas la galanterie qui les étouffe. Mais bon, on ne peut pas tout avoir. Le bandeau toujours en place, à tâtons j'essaie de trouver la sortie, mais bute contre quelqu'un. Qui empoigne mes seins. D'autres mains fourragent sous ma jupette. Un guet-apens. Je crie.

– Caliban!

– Mais je suis là, me chuchote mon érudit préféré à l'oreille. Détends-toi.

Je me détends. Et on m'étend. Sur le carrelage, nue. J'ai la tête contre de la faïence. Je reçois un jet en pleine figure. Un deuxième. Puis une vraie douche.

– Allez, ma grande, ouvre la bouche!

J'ouvre. Je suffoque.

– Tu vois, les échanges ne sont pas toujours marchands. Tu reçois un don gratuit. Que vas-tu donner à ces messieurs comme gratification?

Je n'ai pas besoin de répondre. Je suis retournée comme une crêpe et hop. Bite au cul. Direct. Mon nez flotte dans la pisse. Les jets continuent à m'arroser, les cheveux et le dos. Mon enculeur se retire; quelqu'un en profite pour viser mon petit trou. Ils trouvent ça marrant; deux doigts écartent le sphincter au maximum pour que le jet aille bien au fond. On me relève et on me fait asseoir sur une bouche, qui aspire mes deux trous. Ah! le cochon!

La douche continue, sur mon visage, mes seins, mon ventre, mon sexe. Sous moi, l'homme lape frénétiquement. Sa langue commence à me titiller les intérieurs et je me frotte sur son visage. Décharge. Puis, c'est l'heure du bukkake. J'apprends le sens du mot en même temps que je reçois sur la figure un litre de sperme. Il paraît que c'est plein de vitamines et que c'est excellent pour le teint.

Caliban ne veut pas que je m'assois sur le siège passager de son beau 4x4. Pour pas salir. On peut souiller sa chienne, pas son cuir. Il a replié la banquette arrière, mis une bâche et me fait allonger dessus. Je suis toujours nue, à essorer.

– Tu es une vraie souillon, me reproche l'esthète des pissotières. Tu aurais pu faire attention, tout de même. Ces garçons étaient sympathiques, mais un peu brouillons.

À nouveau l'autoroute, vers une destination inconnue. Caliban reprend le fil de son discours.

– Marx et Polanyi ont montré le caractère transitoire de la marchandise. Mais pour le premier, seule une révolution peut

changer l'ordre des choses; pour le second, il est possible de jouer sur les leviers en place, un peu à la manière de Keynes.

– Et pour Caliban ?

– Je ne suis pas un philosophe, mais un butineur de paradoxes. Une sorte de vampire intellectuel, qui se nourrit des pensées des autres pour les appliquer aux basses besognes de l'esprit.

– C'est-à-dire ?

– Par exemple, manipuler une jeune femme, naguère commune et devenue libertine, pute et libre... de son esprit sinon de son corps.

Nous arrivons tardivement dans ce lieu secret où je vais passer le week-end. D'après Caliban, il s'agit d'un château poitevin niché dans un parc aux chênes multisentennaires. J'espère seulement que les habitants sont un peu plus jeunes que les arbres ! Caliban descend de son 4x4. On est venu l'accueillir, j'entends des voix, dont celle de ma Maîtresse adorée. On s'approche du coffre, dont le hayon a été relevé.

– Qu'est-ce que c'est que cette horreur ! s'exclame une femme. Une serpillière ?

– C'est notre petite chienne, explique Caliban. Elle est tombée dans un égout et je n'ai pas eu le temps de la nettoyer.

– À la cave ! dit une voix d'homme (le maître des lieux ?). Dans la cage numéro 2, avec les toilettes.

On me tire par la laisse. Un escalier qui descend, vers les sous-sols du château ? On me fait entrer dans une cage posée au sol. Une odeur de fauves. Vais-je me trouver nez à nez avec un lion ? un singe ? un humain ? On me palpe – des mains. On me hume.

– Nettoyez-la.

La même voix autoritaire, qui donne de petits frissons dans la nuque. Par terre, de la paille. On m'allonge. Des langues s'activent sur mon corps, des pieds à la tête. Pas désagréable comme traitement, même si j'aimerais bien voir qui sont ses langues qui me siphonnent. On me retourne sur le ventre. Léchage du verso. Sans oublier le petit trou. Le voyage m'a fatiguée; je m'endors.

Je me réveille quelques instants (ou plusieurs heures?) plus tard. Un gros corps mou s'appesantit sur moi, une femme. La cage est étroite et apparemment surpeuplée. La fille pose sa tête sur mon épaule et m'embrasse dans le cou. Elle est agitée de petits mouvements d'avant en arrière. J'en déduis qu'elle se fait besogner. Je passe mes bras autour et lui caresse le dos. Je sens de l'humidité sur mon sexe. Elle a joui. Et s'endort. Sur moi. J'essaie de me dégager, mais ce gros tas de viande me bloque. J'arrive tout de même en me tortillant à me hisser sur ma codétenue. Et me rendors. À nouveau, je suis réveillée, mais cette fois par une bite qui me ramone le sexe. Depuis quand, je l'ignore. Mais le dénouement ne tarde pas. Une autre prend la place encore chaude. J'imagine que la cage est aménagée de sorte à faciliter les visites des propriétaires de chiens. Je suis bien installée sur mon matelas charnel. On me fourgonne, il fait chaud. Je m'endors. Je me réveillerai encore une fois. Une bite au cul, pour changer. Et quelque chose de tiède qui tombe sur mon dos.

– Ma chérie, ça vous a fait du bien ?

– Ces latrines à l'ancienne ne sont guère pratiques, mais à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas, Édouard ? Et votre cul, il est comment ?

– Parfait : souple, lisse, convenablement lubrifié. Si vous voulez vous nettoyer, je vous conseille le jeune homme de la cage 3. Il a une langue très effilée.

Et l'homme décharge bien à fond. Tandis que la merde de sa compagne s'étale sur mon dos et sur mon matelas. Je m'endors.

– Ah! ma petite chienne!

C'est Desmonia, ma Maîtresse chérie. Venue inspecter son cheptel.

– Dans quel état! Tu es vraiment dégoûtante. Sors de là, tu vas recevoir le fouet.

On ouvre la cage. J'aimerais prendre une douche, mais ce n'est pas au programme. On me fait monter des escaliers. Une salle. De nombreuses voix.

– Je suis navrée de vous présenter lia dans cet état. Elle s'est roulée dans les immondices du chemin, et le chenil n'a rien arrangé. En voulez-vous quand même?

De nombreuses voix pour dire « oui ».

– Elle doit être punie pour un rendez-vous manqué.

– C'est intolérable! s'écrie un homme.

– Le fouet! le fouet! le fouet!

– *Vox populi*... chuchote Desmonia à mon oreille.

Je suis menée par la laisse contre un mur et attachée, le ventre contre la pierre froide. Les premières cinglures me font sursauter. Mais les coups sont portés avec retenue. Et, incroyable, je m'endors. On me gifle.

– Quel manque d'éducation! S'endormir quand on reçoit le fouet. Excusez-la, cher Maître.

Desmonia est furieuse contre moi. On me pince durement un téton. Quelqu'un propose:

– Les aiguilles.

Et tous de reprendre:

– Les aiguilles, les aiguilles!

Là, je commence à angoisser. C'est quoi ce truc? on va m'enfoncer des aiguilles dans le corps? J'ai envie de donner

mon *safe word*, mais, si je le fais, ce sera fini pour « lia ». Retour à la case C. Donc, je reste coite. Je ressens une vive douleur sur le mamelon droit, que l'on vient de transpercer à la base. Puis le gauche. En même temps, on triture les extrémités, ce qui mêle à la souffrance des décharges de plaisir. Je gémiss tout en me tortillant dans les liens. Quelqu'un tripote mon anneau clitoridien. On pend à mes tétons des poids, sans doute aux aiguilles qui les transpercent. La douleur est forte, j'ai peur que ça se déchire. En même temps, je ressens une vraie jouissance. Je gicle. Une bouche se colle à mon sexe. Nouvelle gicle.

– Cette fille est incroyable. Enfoncez-lui des aiguilles dans les lèvres, on verra si elle continue à jouir.

Ça fait mal, les lèvres (celles du bas, bien sûr). Mais celles du haut restent closes sur le cri de douleur. Et mon (ou ma?) bourreau sait manier le plaisir et la souffrance par des titillements du clitoris. Quelques gémissements m'échappent – je ne sais pas si c'est de douleur ou de plaisir. La frontière est floue. On ajuste un *gag-ball*. Comme cela, lia sera muette. Ou morte. Je m'en fiche. Ils peuvent me faire ce qu'ils veulent, du moment que mon dernier soupir sera pour ma Maîtresse adorée. Je m'endors.

Je me réveille dans la cage à la grosse molle. Elle s'appelle Bertha, évidemment. C'est son propriétaire, un Allemand, qui l'a baptisée. Bertha est sympa. Et câline. Après les vilénies qu'on m'a faites, sa bouche est un baume et son ventre un refuge. Je m'y love, empoignant ses grosses mamelles maternelles. Elle adore. Une troisième fille nous rejoint. Muette. Est-elle jolie? Au toucher, elle a un corps de reine. Bertha, qui la connaît, l'appelle Marie. Toute conversation est bien entendu interdite entre esclaves, mais en chuchotant très près des oreilles, on arrive à communiquer. Marie est sans réac-

tion. Nous l'étendons entre nous, ou sur nous ; son corps est glacé ; nous le réchauffons. Ses lèvres, collées à mon oreille, murmurent : « Merci, lia. » Elle sait qui je suis. Mais qui est-elle ?

Le lendemain matin, j'ai toujours très mal aux tétons. Quelqu'un vient palper mes seins :

– Ça va, pas de rougeur. Le percement est sain. Vous pourrez lui poser des *nipple shields* dans trois semaines. D'ici là, maintenez les épingles en place pour que ça ne se referme pas.

– Autant lui suspendre des clochettes. Cela égaiera nos soirées.

La voix de ma Maîtresse adorée, bien sûr. Ainsi, j'ai été percée aux seins. Tant mieux. J'aimerais avoir des trous partout, un vrai confetti.

La grosse n'est plus dans la cage. Marie se love contre moi. M'entoure de ses bras. Je ne peux la voir, mais je sens, au travers de son corps, à quel point nous sommes proches : même taille, même corpulence, mêmes piercings. Elle me chevauche, m'embrasse avec fougue. Je lui rends son baiser. Elle me lèche les tétons, avec douceur. Cela apaise ma douleur. Sa langue descend, vers le ventre. Puis s'insinue dans ma fente, titille mon clito. Un grand bonheur. Douceur. Tendresse. Curieusement, je ne gicle pas. Juste l'envie que cela ne cesse pas. Douceur/douleur, mélange raffiné. Mes fesses me cuisent, les coups de fouet. Marie me retourne, s'allonge sur mon dos, embrasse ma nuque. Descend, picore mes fesses. Les écarte. Enfonce sa langue. D'un doigt, elle manipule mon anneau clitoridien. À mon tour. Je l'allonge. Embrasse ses lèvres, descends vers les tétons, qu'elle a ombiliqués. C'est drôle, ils durcissent à l'intérieur, petits bourgeons encapsulés. Le ventre,

doux et tiède. La motte glabre, la fente détrempée, dont je cueille la rosée à petits coups de langue. Je lui remonte les jambes vers la poitrine, dégage le petit trou, y fourre la langue. Je peux l'enfoncer jusqu'à la garde sans effort. Elle a le cul accueillant. Je m'y sens chez moi ; j'y resterais une éternité, à pomper ses sucs. Un grand mouvement d'amour me porte vers cette étrange créature muette. Je sais qu'elle a du plaisir, mais aucun son ne sort de sa bouche, aussi scellée qu'une jarre de pinard romaine.

– Eh bien ! regardez-moi ces deux chiennes.

La voix du maître des lieux. On ouvre la cage. Je suis tirée sans ménagement, redressée, maintenue les bras dans le dos.

– Alors, on se console entre filles ?

– Il le faut bien. Les vrais hommes ont l'air absents de ce lieu.

Le maître a un rire bref.

– Insolente ! J'aime ça. Sais-tu jouer aux échecs ?

– Je me défends. Classée 1800 ELO.

– Bien. Et à l'aveugle ?

– Contre vous ?

– Bien sûr ?

– Quel enjeu ?

– Ta liberté... contre celle de Marie.

– Je ne comprends pas.

– Si tu perds, tu es libre. Si tu gagnes, elle est libre. C'est un jeu à somme nulle. Une gagnante au tirage, une autre au grattage.

Et il me gratte le pubis.

– Quoique, de ce côté, j'imagine que tu gagnes à tous les coups.

Les yeux bandés, toujours. On me conduit par des escaliers, des couloirs, des corridors, des antichambres, des sas, jusqu'à une chaise. Face à moi, le maître. Comme je ne peux déplacer les pièces sur l'échiquier, un assistant s'en chargera. On m'informe que j'ai les blancs. J'attaque :

- Pion de la reine en D4.
- Cheval du roi en F6.
- Pion du fou en C4.
- Pion du roi en E6.
- Cheval roi en F3.
- Pion reine en D5.

On me triture la motte, un doigt s'aventure dans la fente, pas trop adroit. Je fais celle qui n'a rien senti :

- Cheval reine en C3.
- Fou roi en E7.
- Fou noir en G5.
- Pion tour en H6.
- Fou noir en F6, prise du cheval noir.
- Fou noir en F6, prise du fou blanc.

Une main me tripote les seins, titille les pointes. Douleur/douceur. On veut me déconcentrer. Déloyal.

- Si ça continue, j'arrête de jouer. Autant me fourrer une bite dans la bouche !

Le maître ordonne :

- Ne t'occupe pas des autres. C'est à toi.
- Pion roi en E3.
- Petit roque tour roi.
- Fou blanc en D3.
- Cheval de B8 en C7.

On écarte mes jambes. Une langue me vrille la fente.

- Petit roque tour roi... hum...
- Pion E6/E5.

– Pion H2/H3.

On me relève les jambes. La langue s'insinue dans mon cul. Chaque téton est trituré. Des éclairs de douleur/plaisir. Le maître annonce, imperturbable :

– Pion E5/D4, prise du pion adverse.

– Pion E3/D4, prise du pion.

– Cheval de D7 en B6.

On me relève, me renverse sur la chaise. «Cambre-toi.» «Puis-je l'enculer, Maître Dimitri?» On m'encule.

– Fou de C4 en B3... Ouille...

La bite est grosse et son porteur ne me ménage guère.

– Fou de C8 en F5. Tiens-toi tranquille, tu me déconcentres!

Il ne manque pas d'air, ce «maître» à la noix. La bite a trouvé son rythme de croisière. Je peux à nouveau me concentrer sur le jeu.

– Tour de F1 en E1.

– Pion de A7 en A5.

– Pion de A2 en A3.

– Tour de F8 en E8.

– Tour de E1 en E8, prise de la tour adverse.

– Reine de D8 en E8, je bouffe ta tour!

On se glisse sous moi. Une langue me lichepote la fente tandis que le mandrin continue à me pilonner. J'ahane :

– Reine de D1 à D2.

– Ah! on sort l'artillerie lourde. Cheval B6 en D7.

Le mandrin continue à me pilonner. On se croirait à Dresde en 45. Je gémis :

– C'est plutôt le monsieur qui m'encule qui a l'artillerie... lourde. Fou de B3 en A2... Hum... ça commence à faire son effet! Je vais gicler, attention là-dessous.

La langue active son lapage. Ça part. Le maître :

– La cochonne! Elle va salir mes tapis.

Mon enculeur éjacule en me poussant en avant. Je m'effondre... sur le jeu d'échecs!

– La maladroite. Et mauvaise joueuse avec ça! Emmenez-la à la géhenne.

– Oui, Maître Dimitri.

Qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice? Et ce maître exigeant serait le fameux Dimitri? que même Desmonia et Caliban craignent... On me ligote et me pousse en avant. Toujours nue, bien sûr. Sauf le bandeau sur les yeux. Couloir, escalier, escalier, couloir. Pièce froide. Je suis attachée sur un truc dur.

– Le supplice de la roue, tu en as entendu parler?

– Je suis assez rouée pour cela, rétorqué-je, trop fière pour admettre que je pétoche à mort. La fameuse affaire Calas...

– Oh! Madame a des références: l'opéra...

L'ironie facile, ce Dimitri. Il m'énerve et ne m'impressionne guère, si ce n'est sa voix: aucun timbre particulier, mais des inflexions maîtrisées. Les hommes qui ne peuvent se mettre en colère sont les plus dangereux.

– Le traitement que je te réserve sera plus doux... et moins définitif que celui subi par ce pauvre Jean Calas. La roue sur laquelle tu es attachée peut s'incliner dans tous les sens à volonté. Ainsi, ton corps est accessible, que tu sois tête en haut, en bas, à l'horizontale ou en diagonale. J'ai décidé que tu subirais le supplice des pinces... pour commencer.

La salle a dû se remplir pendant le petit laïus du maître. La voix de Desmonia:

– Maître Dimitri, m'autorisez-vous à placer la première pince?

– Chère amie, c'est votre chienne. À vous l'honneur!

Desmonia colle sa bouche à mon oreille:

– Chérie, détends-toi. Je t'aime.

Pour ces quelques mots chuchotés, je suis prête à affronter les lions, les Blandine, les grils et les Laurent de la terre entière. À moi, petites morsures de la vie! Ouille. Celle-ci vient me rappeler que mon téton droit est percé; est-ce bien loyal d'en pincer le bout? Aïe! le gauche maintenant. On en profite pour m'embrasser goulûment. Une femme, je crois. Quelqu'un me presse le ventre (bon, d'accord, mon petit bedon est adorable, mais ce n'est pas une raison!) et maintient le pli avec trois ou quatre pinces. On en profite pour me triturer le clito. Éclair douleur/plaisir. On m'étire la grande lèvre de droite et la coince avec une pince. Ouache! Un coup de langue sur la fente et crac! une autre à gauche. Et on y suspend des poids: mes deux lèvres tirées vers le sol par la loi de Newton. À moins que ce ne soit Kepler...

– Ses grandes lèvres pendent remarquablement, on pourrait écrire dessus un petit poème, commente un esthète.

– Pourquoi pas? (Dimitri.) Je peux vous procurer un matériel de pyrogravure très précis.

– Attendez, j'ai envie d'y goûter.

Une bouche se colle à mon sexe, on mâchouille mes lèvres en prenant garde de ne pas détacher les pinces. Douleur/plaisir.

– Puis-je la prendre?

– Je vous en prie.

On me fait pivoter pour être à bonne hauteur de bite. Celle-ci est étonnamment petite et je ne la sens guère. Un vague chatouillis. Sauf quand elle heurte une des pinces plombées. Ouille.

– Elle n'est guère réceptive, se plaint le porteur du macaroni.

– Essayez sa bouche?

On me fait pivoter, tête en bas. Le porteur de la petite nouille me la fourre *in ore*. Avec la langue, j'en fais le tour aisément. Il semble apprécier. Je lui sers le grand jeu : pression des lèvres sur la hampe, guiliguili sur le gland. En moins de deux, il décharge. Quelle purée ! J'en ai la bouche qui déborde. Moralité : ne pas se fier à la longueur du tuyau pour juger l'arroseur. Lequel se retire. Une bouche se colle aussitôt à la mienne où je déverse la purée.

La roue tourne, mais je reste immobile, disponible pour les caprices des maîtres. On amène une fille. Elle est attachée sur moi. C'est Marie ; sa bouche se blottit contre la mienne. On la fouette. Les cinglures la font vibrer. Je les sens comme si c'était moi qu'on lacérait. Marie, mon tendre miroir.

À nouveau la cage. Sans Marie, mais avec un garçon, Illy. On nous apporte une bouillie d'avoine dans une seule écuelle, et une autre, avec de l'eau. Je susurre à l'oreille de mon codétenu :

- Le menu est quatre étoiles, ça vaut la chambre.
- Chut... Si on parle, on est punis.
- Bof ! Après ce que je viens de subir... C'est quoi, ta spécialité ?
- Je lèche. Tout ce que l'on me présente.
- Intéressant... Tu ne pourrais pas me donner des petits coups de langue sur le trou du cul, il me démange.

Bon garçon, il s'exécute. Sa langue est experte. Juste la quantité de salive nécessaire pour apaiser mon prurit. Un petit tapotis sur les fronces pour les déstresser, un va-et-vient dans la raie et un ventousage anal final. J'ai l'impression d'avoir mis une pièce dans un Lavomatic, avec l'option lustrage.

- Merci ! Ça fait un bien fou.

Que dire du lendemain ? Dimitri vint me chercher, seul. Il m'emmena dans une chambre, retira mon bandeau. Je cligne des yeux. Difficile d'affronter la lumière du jour après des heures d'obscurité.

– Prends ton temps...

J'essaie de fixer mon attention sur Dimitri. Je devine un homme plutôt replet. Les mains qui s'approchent, énormes. Veut-il m'étrangler ? Non, il me caresse. Douceur. Me ploie sur le ventre. Le lit est moelleux, je ferme les yeux. Dormir. Mais il m'encule. Avec art, je dois l'admettre. Sa queue est experte en massages internes. Mon cul entre en résonance. Il jouit. Je jouis. Nous restons de longues minutes, lui dans moi, moi le nez dans la plume de l'oreiller. Puis Marie entre. Elle est très belle. Se hisse sur le lit. M'embrasse, embrasse Dimitri. Écarte mes fesses, y fourre sa langue ; je pousse, elle avale le sperme de son maître. Se retire.

– Son petit déjeuner, commente Dimitri. Tu sais, Marie est une femme bizarre. Rien ne lui interdit de parler. C'est elle qui a décidé d'être muette... Enfin, c'est plus compliqué. Au départ, il s'agissait d'un jeu de contrainte pour une soirée, mais elle a décidé qu'elle ne dirait plus un mot tant qu'elle sera à mon service. Je ne peux l'obliger à parler, donc j'utilise sa bouche pour d'autres fonctions. Une petite partie d'échecs ?

Nous sommes à peu près du même niveau. Mais je perds deux parties. Marie ne sera pas libérée. Quant à moi, c'est à Desmonia que j'appartiens. Dimitri a peut-être eu une exclu pour aujourd'hui, mais ce soir, je rentre à Paris avec ma Maîtresse chérie.

– On baise ?

– Si vous voulez, vous êtes le maître.

Il rit.

– C'est une façon de dire oui...

C'est vrai. J'en ai envie. Dimitri retire les deux pinces, toujours en place. Il s'allonge sur le lit, me met en bougie. Sa queue me branle le col de l'utérus, c'est délicieux.

– Hum... Je vais gicler.

– Ne te retiens pas, j'ai du personnel d'entretien.

Je ne me retiens pas. Nous jouissons ensemble. Dimitri agite une clochette. Entre Illy, qui nettoie consciencieusement le champ de bataille.

– Précieux, ce garçon. Dans le civil, il est linguiste. Une maîtrise des langues très étendue, comme tu peux le constater... Encore une partie?

Nous réinstallons l'échiquier. Je gagne. Puis je perds. Puis je perds.

– Dommage pour Marie... Elle va retourner dans sa cage de verre.

– Vous la maintenez en détention pour quel motif? m'insurgé-je.

Dimitri sourit. Son regard devient vague.

– Détention n'est pas le mot exact. Marie est royalement payée pour vivre dans sa cage. Une sorte d'appât, même si je ne sais pas exactement quelle proie attirer. Peut-être ton mari, le mathématicien?

Je suis soudain une lame de fer froide.

– Que vient faire mon mari là-dedans?

Dimitri met ses mains en avant, comme pour se protéger.

– Il m'intéresse. Je suis une de ses variables, il est l'un de mes théorèmes. On baise!

En bouche, cette fois. Je savoure et oublie peu à peu mon inquiétude. Une si bonne queue ne peut penser à mal... Toujours experte, résultat en moins de cinq minutes. Je déguste.

– Accepterais-tu de remplacer Marie dans sa cage?  
– J’ai de nombreux projets professionnels, une réclusion ne serait guère compatible avec. Mais j’aimerais bien partager la vie de Marie de temps à autre.

– Tiens... Une variable intéressante. Marie + lia + Vera...  
(Qui est cette Vera?)

Je n’en saurai pas plus. Au retour, Caliban et Desmonia m’ont fourrée dans le coffre. Je les comprends : j’ai besoin d’une bonne douche.

Desmonia :

– Cette petite pute nous a encore fait honte.  
– N’exagère pas. Elle est amoureuse, mais rebelle. Imprévisible. C’est aussi ce qui fait son charme. Et Dimitri s’est montré gentleman, pour une fois. Je crois que l’échange avec Marie l’a satisfait...

– Cette manie de se rouler dans les immondices!

Caliban :

– lia, j’en ai appris une bonne. C’est Bill Gates qui meurt. Il arrive devant saint Pierre, qui lui dit : « Monsieur Gates, nous sommes très ennuyés avec vous ; d’un côté, vous êtes un affreux capitaliste et méritez mille fois l’Enfer ; d’un autre, vous avez rendu de grands services à l’humanité avec vos logiciels – que nous utilisons même ici pour gérer les entrées. Il a donc été décidé, en haut lieu, de vous donner le choix. Je vais vous faire visiter le Paradis. » Saint Pierre sort une clef (gling gling) de sa poche et fait monter Bill Gates dans un ascenseur tout rose et les voilà qui arrivent dans un pays de petits nuages roses, sur lesquels les heureux élus jouent au badminton avec des anges – tout cela avec des sourires et des soupirs charmants... Mais Bill se dit qu’il va s’ennuyer ferme si ça dure une éternité. Saint Pierre le ramène à l’ascenseur. « L’Enfer, maintenant. » Ils prennent un ascenseur rouge et descendent

pendant au moins deux ans, puis saint Pierre ouvre une porte avec une autre clef (bling bling): Bill Gates découvre une plage paradisiaque, avec cocotiers à perte de vue et, surtout, superbes bimbos derrière chaque parasol. Bill n'en croit pas ses yeux! «Waouuh! L'Enfer! Je veux! tout de suite!» «Vous avez bien réfléchi, Monsieur Gates?» «Pas d'hésitation, je signe des deux mains.» Saint Pierre sort le contrat de la poche de son grand manteau blanc – on entend les clefs qui font ding ding. Signature. Au revoir. Quelques éternités plus tard, saint Pierre fait son inspection bi-éternelle des Enfers. Il arrive à l'étage de Bill Gates. Le malheureux est sur un gril, avec un feu permanent qui lui rôtit les jambes et le dos, et un diable bien vicieux pique tout son corps avec un trident. «Alors, Monsieur Gates, tout va comme vous le voulez?» demande saint Pierre, avec son bon sourire de portier céleste. Entre deux grimaces, Gates parvient à crier: «Mais non! Pas du tout! Ça ne correspond pas à ce que vous m'avez montré!» «Ah! la plage? c'était la démo!»

Caliban et Desmonia hurlent de rire. Moi, je me suis endormie. *[Caliban a écrit l'histoire sur mon cahier.]* Au fond, c'est un peu ma vie. J'ai signé pour l'Enfer ou pour le Paradis? Je ne sais pas. Mon matheux de mari dirait que c'est une proposition indécidable.

### **Lundi 7 octobre**

Jeudi dernier, nous sommes partis en voiture, dans le gros 4x4 de Caliban: direction Nantes, avec un stop à Angers pour déposer mon mari et sa chérie – et visiter leur future maison construite par notre archi préféré, J.-S. Caliban et Desmonia

avaient très envie de découvrir la création de J.-S. J'étais heureuse, entourée de ceux que j'aime, surtout P. et Desmonia. Une petite crise lors de la visite, quand j'ai demandé où était ma chambre; Desmonia a cru que je voulais la quitter. Ma Maîtresse adorée tient donc beaucoup à moi! Je me suis précipitée dans ses bras pour la rassurer. Le soir, nous avons dîné dans un très bon resto argentin, dans le centre-ville d'Angers. Desmonia a raconté une étrange histoire de chasse à la femme, dans le parc d'un château délabré – hum... j'aurais aimé en être, courant nue dans les halliers pour être surprise et prise par des chasseurs en rut. Mais la conclusion de son histoire, la mort d'une des jeunes femmes et la possible implication d'un Maître sans nom, m'a glacé le sang. Le jeu peut-il conduire à de telles extrémités? Et Julia de soupçonner Dimitri d'être ce Maître sans nom; je ne puis le croire. Mais si c'était vrai, cet homme serait réellement terrifiant... Après le dîner, je n'étais guère empressée d'aller à Nantes; en fait, j'avais terriblement envie de faire l'amour avec mon mari. *[Et Julia, sois honnête, petite lia, commente Caliban, toujours à lire dans mon dos.]* Desmonia, qui déchiffre mes pensées les plus secrètes, a souri.

– Pourquoi ne pas terminer la soirée à l'Aster?

Il s'agit d'un club, le plus beau de l'Ouest selon Desmonia et Caliban, à une quarantaine de kilomètres d'Angers, en direction de Nantes.

– Les propriétaires, que nous connaissons bien, sont très sympas. Le jeudi, il y a peu de monde et nous serons tranquilles pour nous amuser.

Un couple et quatre hommes seuls, autour du bar; personne sur la piste de danse. Guy et Josyane nous accueillent avec chaleur; visiblement, de vieux complices de mes chers Maîtres. Josyane m'embrasse sur la bouche, avec un rire dans le regard. Desmonia propose une visite de l'établisse-

ment. Derrière la piste de danse, une alcôve avec un grand lit à baldaquin et un tigre en peluche attend les minous en chaleur; à droite et à gauche, deux chambres avec portes – celle de droite est agrémentée d'un petit réduit sombre, avec trous à toutes les hauteurs. Mais c'est derrière le bar que le club offre le plus de surprises: après un couloir donnant sur des vestiaires, un espace balnéo avec une immense piscine à remous, un très beau hammam et un sauna, plus les douches de rigueur. Et un labyrinthe d'amour, avec matériel (croix de Saint-André, table gynéco), des alcôves avec ou sans vitres, un espace vidéo. De quoi recevoir au moins cent cinquante personnes. Dans la piscine, un couple et trois hommes se relaxent, enfin on ne voit pas très bien ce qu'ils font – très emmêlés, et la vapeur ne permet guère de discerner les limites des corps.

– Hum! Ça donne envie de se baigner, m'exclamé-je.

– Mais cette petite chienne est insatiable! s'amuse Desmonia.

Nous nous déshabillons, puis douche, puis plongeons dans la piscine. Ce nouvel arrivage de chair fraîche attire les danseurs et piliers de bar. Nous barbotons bientôt à dix ou douze dans les bouillons. Dans un angle, une jolie nymphe en céramique verse de l'eau dans la piscine. L'endroit est très apaisant. Je me mets dos à la paroi, P. et Julia m'entourent. Je ferme les yeux, tout au bonheur de sentir leurs corps contre le mien, leurs mains me parcourir – nos bouches se joindre en un long et tendre baiser. P. se dégage et une femme vient se blottir contre moi – j'ouvre les yeux, lui souris. La cinquantaine, un visage marqué de jolies rides de bonheur, comme disait je ne sais plus qui. On nous colle l'une à l'autre; nous nous embrassons. Sa langue est très agile, elle explore ma bouche, y dépose beaucoup de salive, comme j'aime – je lui

rends son baiser avec fougue. Une de ses cuisses appuie contre mon sexe, provoquant des décharges. Du coin de l'œil, je vois Desmonia, hissée sur le rebord de la piscine et qui ouvre largement ses cuisses au butinage d'un beau garçon. Caliban, P. et Julia sont occupés, de l'autre côté, à calmer les ardeurs de trois ou quatre Mdf. J'ai envie de passer un moment seule à seule avec ma nouvelle amie; je le lui chuchote dans le creux de l'oreille. Elle m'entraîne dans une alcôve, munie d'une glace sans tain. Comme cela, les polissons pourront se régaler les yeux. Babette a un corps potelé mais bien proportionné, un petit ventre adorable surmonté de deux beaux seins lourds. Je joue avec et y enfouis mon visage.

– Fais attention aux miens, ils viennent d'être percés.

Elle me suçote les tétons avec douceur, puis elle enfouit sa tête entre mes jambes.

– Euh, il faut que je te prévienne: quand je jouis, je suis une vraie fontaine.

Elle rigole:

– Moi aussi! Ça promet! Josyane va être obligée de changer la literie.

Les présentations étant faites, nous ne boudons pas notre plaisir, sachant que tous les coups donnés seront reçus avec satisfaction réciproque. Les décharges se succèdent. Nous rugissons et braillons comme deux sauvageonnes. Hum... Tout est délicieux dans cette Babette, dont j'explore les grottes, les collines, les sources. Je me régale. Elle aussi. Nous décidons d'une pause. Finalement, la literie est intacte: nous n'avons rien perdu de nos échanges!

Retour à la balnéo. La piscine est déserte, mais le hammam est pris d'assaut. Je reconnais P. et Julia avec le beau gosse qui était Desmonia. Tiens tiens, mon petit mari serait-il devenu bi au contact de sa charmeuse/charmeur? Desmonia, sur

l'autre banquette, papote avec deux messieurs, l'un étant déjà fort engagé dans la conversation. Babette et moi trouvons une petite place entre les deux groupes. Babette est fascinée par Julia, qui se laisse volontiers entreprendre par l'ardente quinqu. Et je retrouve mon mari chéri et son compagnon de jeu. Après quelles léchouilleries, nous quittons le hammam pour une des chambres, celle avec apprentis pour voyeurs. Au passage, un bisou à Caliban en discussion avec Guy, qui fait office de DJ.

Nous étalons nos serviettes sur le lit. Gino, le beau mâle, s'étend sur le dos et m'attire à lui. Nous nous embrassons. P. joue avec la queue de Gino; il me caresse la fente avec le gland, puis enfonce l'engin à petits coups. La queue est dans la place, je la travaille de mes muscles. Gino soupire. P. écarte mes fesses et vient glisser sa langue dans mon petit trou. Rien de tel qu'une bite en con et une langue en cul. C'est divin. Je décharge. La langue de mon mari est très appliquée à sa besogne; au contact de Julia, il a appris des figures géométriques nouvelles; je suis sûre qu'il en tirera un théorème révolutionnaire. P. se relève; son gland pousse sur mes fronces. Deuxième délice: bite en con et bite en cul. Essayez, mesdames. C'est incomparable! Nouvelle jouissance. J'inonde Gino, surpris de cette abondance de liquide.

– Ne t'inquiète pas, c'est ma nature qui s'exprime.

Et je l'embrasse à pleine bouche. Je suis comblée, calée, roulée comme un galet entre deux courants de chair douce. Je ferme les yeux, pour mieux sentir le mouvement des marées dans mes trous. Puis tout accélère, les deux queues vont l'amble et déchargent en même temps. Je suis heureuse. Merci Gino de cette complicité à notre couple.

Nous retrouvons Caliban au bar. En discussion avec Josyane, cette fois.

– Je disais à nos amis que nous emménageons prochainement dans l'Ouest. Nous aurons donc souvent l'occasion de venir au club.

J'assure Josyane que c'est le plus bel endroit et le plus sympa.

– Il faudra venir lors d'une soirée à thème, un samedi. Là, on s'amuse! Il y a parfois plus de cent personnes...

Hélas! c'est bientôt la fermeture. Gino veut absolument qu'on se revoie. Il est beau comme un dieu grec, mais je ne vais quand même pas tomber amoureuse à chaque fois que je croise un beau mâle. Je lui donne mon téléphone et nous nous embrassons à pleine bouche. Puis je pars à la recherche de Desmonia, de P. et de Julia. Desmonia est en train d'administrer une «puniton» à la femme de l'autre couple, la petite trentaine sportive. Elle est attachée à la croix de Saint-André (en fait, elle tient les deux chaînes, qui ne ferment pas). Son mec est en retrait, les yeux écarquillés, se tripotant sporadiquement. Desmonia travaille la fille à la cravache, cinglant les cuisses, le ventre, les jambes. Ensuite, elle lui griffe les seins, égratignant consciencieusement les tétons. Puis elle se colle à elle, l'embrasse tout en lui triturant le sexe. Le mari bande, le malheureux. Je ne peux le laisser dans un tel état. Je m'empare de sa queue et la suce.

– Tiens, voilà ma petite chienne. Quand elle sent l'odeur du fouet, c'est plus fort qu'elle, elle rapplique.

La jeune femme me sourit, puis Desmonia la retourne, pour lui massacrer les fesses. Le mari, lui, a décidé de s'occuper des miennes. Tandis que Desmonia applique de larges claques au fessier musclé de la fille, le mari me met à quatre pattes et fourre sa bite dans le petit trou.

– Oh! Monsieur! Avez-vous demandé à ma Maîtresse l'autorisation de m'enculer?

Le pauvre est sur le point de s'excuser. Je suis obligée de prendre ses couilles à pleines mains pour maintenir son gros bâton dans mon intérieur tout confort. La femme a tourné la tête pour nous regarder.

– Madame, votre chienne se fait enculer par mon mari, s'exclame l'épouse fessée (et lésée?). Cela ne mérite-t-il pas une punition?

– Bien sûr, ma jolie. Tu as tout à fait raison! Le martinet!

Desmonia décroche le martinet et cingle le fessier de la belle, qui se met à rugir. Puis ma Maîtresse chérie se colle à elle et triture son sexe.

– Elle mouille, la salope. Monsieur, votre femme est aussi chienne que ma petite esclave. Je vous proposerais bien de me la confier quelques jours. Je crois qu'un peu de dressage lui ferait le plus grand bien.

– Volontiers, halète le mari, qui jouit.

Et voilà pourquoi, tandis que le mari reconduit P. et Julia à Angers, je me retrouve à l'arrière du 4x4 avec Jeanne, la nouvelle recrue de ma Maîtresse chérie, bien saucissonnées l'une contre l'autre.

L'histoire de Jeanne et d'Éric est classique, paraît-il, dans le milieu échangiste. Lors d'un dîner, un collègue de travail de son mari a raconté une expérience vécue dans un club. Jeanne jure que l'idée de fréquenter de tels endroits ne les avait jamais effleurés. Puis Éric a commencé à en parler. Elle était réticente (deux enfants jeunes, ça ne facilite pas la libido), puis elle a fini par céder, «pour voir» dit-elle. Ils sont venus à l'Aster à une soirée «bi» féminine. Sur le parking, Jeanne voulait rentrer chez elle. Éric a insisté: «On a payé, c'est idiot! On peut au moins boire un coup.» Est-ce pour rentabiliser ses 35 euros, ou par curiosité, finalement le petit couple, se tenant fort

par la main, pousse la porte d'entrée, accueilli par les basses d'une techno musclée. Josyane, qui a repéré les débutants, les met tout de suite à l'aise. Une habituée, Béa, leur propose de visiter l'établissement. «Vous savez, rien n'est obligatoire.» Après la visite (les *backrooms* sont vides car la soirée vient juste de commencer), ils reviennent vers le bar, commandent deux cocktails. Puis Béa propose à Jeanne d'aller danser, «entre filles». Jeanne a regardé Éric, du genre: «Au secours! je me noie!», mais elle a suivi sa partenaire sur la piste, plutôt encombrée. Des couples les frôlent, parfois accidentellement, souvent intentionnellement. Une espèce de chenille se met en place, ondulant au rythme des basses. D'autorité, Béa colle Jeanne contre le dernier de la chenille, «un beau mec, heureusement!» rigole-t-elle en me le racontant, et se ventouse à elle. Et là, d'un coup, Jeanne a ressenti comme un flash; toutes ses appréhensions sont tombées, ses inhibitions aussi. La chenille se déshabille à chaque tour de piste. Jeanne se laisse enlever son bustier par Béa, et se serre contre le dos nu de son prédécesseur – les seins de Béa frottent contre le sien. Elle se sent bien, en sécurité. Au bout de quelques tours, la chenille est totalement dénudée et les mains commencent à courir. Jeanne, qui n'a jamais trompé son mari, m'affirme-t-elle, s'empare de la queue de son prédécesseur avec une gourmandise hâtive. Ce premier contact avec une bite étrangère constitue pour elle une sorte de révélation mystique. Au bar, Éric n'en perd pas une miette, mais il ne vient pas se fondre à la chenille, comprenant que l'expérience doit être vécue par Jeanne comme une véritable initiation. «Je lui en ai toujours été reconnaissante. Depuis, nous venons deux fois par mois à l'Aster. Nous sommes aussi allés dans d'autres clubs, plus près de chez nous (nous habitons en Touraine), mais je n'y ai pas retrouvé cette ambiance... quasi familiale! Et je peux te dire que je suis la plus acharnée

des deux!» C'est la première fois qu'elle joue à la «soumise». Elle en avait très envie, mais jusqu'ici elle n'a rencontré personne en qui avoir suffisamment confiance pour s'abandonner. C'est Josyane qui l'a incitée à se donner à Desmonia.

– Ça tombe bien: je ne travaille pas demain. Je vais pouvoir profiter de vous tout le week-end.

– Tu sais, nous ne serons peut-être pas aussi disponibles que toi, mais je te promets de consacrer tout mon temps libre à ton éducation. Et puis, tu pourras te faire consoler par ma petite esclave. Elle est très gentille, un peu niaise mais efficace à éponger les trous.

Merci, ô ma Maîtresse chérie, pour le «un peu niaise». Une fille qui joue à l'aveugle des parties d'échecs et est capable de tenir tête à ses Maîtres adorés ne peut être complètement idiote, tout de même!

Comme nous sommes très serrées l'une contre l'autre, j'en profite pour coller mes lèvres à celles, pulpeuses, de Jeanne, qui a une manière très personnelle de butiner ses partenaires. Elle travaille autant avec ses dents qu'avec la langue. La sensation est étrange, et excitante. Le voyage ne dure pas très longtemps – nous passons la nuit dans la maison de famille de Caliban à Oudon. Une demeure XIX<sup>e</sup> assez massive, mais «avec caves aménagées». Jeanne ne comprend pas l'allusion. Je lui chuchote: «Ce sera notre chambre, je crois.» Elle écarquille les yeux. Caliban nous fait descendre une volée de marches, jusqu'à une splendide cave voûtée, effectivement aménagée en chenil: cages, paille, et tout le tintouin désormais familier. «À eux la soie, à nous la paille. Mais ne t'inquiète pas, c'est assez confortable. Et pour les petits besoins, entre filles ce n'est pas la peine de se gêner.» Desmonia descend un peu plus tard et dépose deux écuelles, l'une avec le brouet d'orge, l'autre avec l'eau. Je chuchote: «Si le menu manque d'imagination,

il convient parfaitement à notre condition.» Je laisse Jeanne laper la première, puis je termine l'écuelle d'orge.

– Ah! voilà deux petites chiennes bien éduquées. Il ne faut jamais laisser de la nourriture dans son assiette! Bonne nuit, mes chéries. Faites de beaux rêves.

La cage est étroite, bien sûr. Il ne fait pas très chaud et Jeanne tremble. Je la réchauffe par des caresses énergiques. Je l'étends sur la paille et monte sur elle, en guise de couverture. Blotties l'une contre l'autre, nous essayons de dormir. Sans succès.

– Ça fait mal d'être percée? me demande-t-elle. J'en ai très envie, mais je n'ose pas. Ni être tatouée (elle a remarqué le «D» qui orne le haut de mon pubis).

– Oui, ça fait mal. Mais c'est un geste de gratitude envers celle (ou celui) qu'on aime, une façon de lui dire qu'on lui appartient – et qu'il (ou elle) nous appartient encore plus! Mon piercing au clitoris est presque cicatrisé. Ça donne des sensations incroyables: des décharges très fortes avec des lumières dans les yeux, rien qu'en appuyant l'anneau sur le capuchon. Vas-y!

Dans le noir, la main de Jeanne tripote l'anneau et je sens de petites pressions.

– Arrête! Sans cela je vais mouiller la paille, dis-je en rigolant. Pour les seins, ça date de la semaine dernière. Là, on m'a eue par surprise. J'étais attachée et les yeux bandés. Mais je ne regrette pas, même si ça fait encore mal, parfois.

– Je crois que je pourrais y arriver. J'ai bien réussi à me raser les poils de la chatte. Ce n'était pas évident pour moi, mais quand j'ai compris que c'était la norme dans l'échangisme, j'ai sacrifié ma toison, qui était pourtant fournie!

– Ah! quel dommage! Fourrer le nez dans une toison odorante, à l'ancienne. Introuvable de nos jours! J'espère que



– Eh bien! toi alors! Je n'avais encore jamais fait ça!

– Tu sais, il y a à peine deux mois, j'étais une épouse modèle et très convenue dans ses pratiques érotiques... On apprend vite! Et Desmonia est une excellente pédagogue. Il faudra bien que tu t'y mettes.

– Ah! non, je ne pourrai pas.

– Ne sois pas sottte! Si ça se trouve, tu as déjà reçu des giclées quand tu as léché des femmes – surtout après la quarantaine, c'est très fréquent.

– Ah... je ne savais pas... Effectivement, Babette, parfois elle...

– Elle te pisse dans la bouche. C'est une fontaine. C'est le muscle qui contrôle la vessie qui perd les pédales dans le plaisir. Tu vois, tu l'as déjà fait. Et ça t'a dégoûtée?

– Non... Je croyais que c'était de la mouille... Et cette cochonne n'en est pas avare!

– Effectivement, j'ai pu le vérifier ce soir. Elle ne boude pas non plus une bonne rasade. D'en parler, ça m'a donné envie aussi. Qu'est-ce que tu décides: la paille ou la bouche? Je te conseille la bouche – de toute façon, avec Desmonia tu y passeras.

– Allons-y! Mais doucement, hein!

À mon tour, je me juche sur le visage de la polissonne (en étendant le bras, je vérifie que son berlingot est trempé – de mouille). Je lâche un jet d'alerte amical. J'entends un petit raclement de gorge, je me soulève:

– Alors?

– Ce n'est pas très bon... Excuse-moi de te le dire.

– Je continue ou pas?

– Vas-y!

Sa langue me vaille la fente et son nez frappe des petits coups sur mon clito. La coquine sait y faire et connaît le

résultat de sa manœuvre! Alors, lâchons tout! Elle boit à larges goulées. Je lui frotte le clitoris pour l'aider dans son travail. Puis je me retourne et colle ma bouche à la sienne. Plus une goutte! La gourmande a tout avalé!

– Eh bien, dis donc! tu t'y mets vite! Bravo!

– Oh... finalement, ce n'était pas si mauvais... C'était juste au début, un peu amer... Et puis, j'étais très excitée aussi de *faire* avec toi.

Adorable Jeanne!

– Et... pour le reste?

– Eh bien, c'est pareil!

Nous finissons par nous endormir, dans les bras l'une de l'autre. Très bonne soirée, vraiment. Merci, ma Maîtresse adorée.

Nous sommes restées encagées jusqu'au samedi soir. Enfin, avec des périodes de sortie nocturne, dans le lit de nos Maîtres. En alternance. Jeanne a signé son contrat provisoire – il faudra qu'Éric remplisse celui de mise à disposition. Une clause précise que je suis «assistante» de Maîtresse Desmonia. Je suis fière de prendre du galon – et j'avoue qu'étriller les belles fesses de ma compagne de galère ne me déplairait pas.

Le samedi, c'est fête au donjon. Des amis du couple rappellent à l'annonce de la mise à disposition de deux jolies biches prêtes au sacrifice. C'est surtout Jeanne, attachée à la croix, qui est le centre des débats, et je n'en ressens aucun dépit. Au milieu de la soirée, Desmonia me confie le martinet et m'enseigne à frapper à la bonne hauteur (pas trop haut) et à varier la force du poignet. J'alterne quelques coups, qui font se tortiller la belle suppliciée dans ses liens, puis caresse ses fesses

et les lèche. Bien sûr, elle mouille. J'enfonce un doigt dans son trou du cul ; elle gémit. Je lance à la cantonade :

– L'esclave est prête à l'enculade ? Qui veut ?

Alban, que je n'avais pas remarqué, s'avance :

– À moi l'honneur !

Desmonia précise :

– Je te préviens, elle n'est pas vierge du cul. Tu n'auras pas son pucelage, comme tu as eu celui de lia.

– Tant pis, elle a des fesses sublimes qui appellent la bite aussi sûrement que le bénitier la grenouille.

Curieuse métaphore, mais passons. Alban a baissé son pantalon, sorti son engin – que je m'empresse de mouiller pour favoriser l'intromission (il me flatte la tête d'une petite caresse distraite, qui me comble).

– Aide-moi à rentrer là-dedans, me demande-t-il.

Jeanne est magnifique. Attachée ventre contre le bois, elle cambre, frémissante d'attente. Je crache sur sa pastille, fais entrer un peu de salive dans le trou, puis présente le vit d'Alban, en majesté. À son habitude, il l'enfonce d'un coup dans la place. Jeanne a un petit sursaut, puis se met à remuer le cul pour faciliter les mouvements de son épingleur. Ah ! la belle chienne que voilà ! Et je suis heureuse de participer à la cérémonie. Alban jouit. Il se retire, me fait nettoyer sa bite à coups de langue et me colle la bouche au petit trou encore gonflé.

– Avale ! ordonne-t-il.

Jeanne pousse bien fort et je reçois le sperme en bouche. Je me relève et vais partager l'offrande avec la suppliciée.

– Regardez bien, messieurs dames, comment circulent les fluides vitaux : de bas en haut, du cul à la bouche, c'est essentiel pour régénérer les corps – avec un médium, si possible.

Alban serait-il saint-simonien ? Possible, un banquier...

La suite est classique. Tous les hommes veulent enculer la novice – c’est curieux comme la transgression, quand elle devient la règle, perd de sa puissance d’excitation. [*J’en parle à Caliban. Ses réflexions vont dans le même sens. Il connaît un libertin qui, en club, ne fait l’amour qu’à sa femme – un hyper-pervers, donc, qui renverse la norme de la perversité.*] Cela dit, un bon enculage vaut deux arrosages, comme disent les jardiniers soucieux d’entretenir leurs potagers secrets. Je me munis d’un double godemiché – un bout dans mon con, l’autre, bien long et bien épais, je le plante dans le cul de Jeanne... Délicieuse sensation d’être à la fois femme et homme dans cette pénétration réciproque... Je lèche la nuque de la suppliciée volontaire, en sueur. Elle a de vrais soubresauts de chèvre. Je murmure: «Ça va, ma chérie? – Hum... Vas-y! cogne! cogne! Je suis ta chienne, lia, ne me ménage pas!» Alors, je cogne son trou, bien à fond. Puis je retire le godemiché, je le détache et lui donne à lécher – un homme prend la suite. Elle absorbe avec gourmandise l’outil; je le retire de sa bouche et l’embrasse. Sa salive est amère. Je suce sa langue. Je dévore sa bouche. Ah! douce Jeanne! Fille perdue, femme trouvée.

### *Jeudi 10 octobre*

Armand, le séillant communicant, nous a rejoints à Nantes avant-hier, mardi, avec un plan com’ aux petits oignons pour la nouvelle agence bancaire. Il était accompagné de Sonia, une virtuose de la déco express, qui nous garantit une ouverture avant les fêtes. Une superbe plante, cette Sonia, qui me regarde avec appétit, du genre «Toi, ma belle, je te

ferais bien un costume sur mesure». Je porte pourtant mon foulard Wolff par-dessus mon collier de chienne griffé «D». Armand l'a-t-il mise au courant de mes activités secondaires? Ou bien a-t-elle flairé la chienne sous l'assistante BCBG? Nous allons déjeuner dans une crêperie à proximité du célèbre passage Pommeraye; nous sommes un peu à l'étroit. Sonia s'installe à ma droite, Desmonia et Armand face à nous. À peine les menus commandés, Sonia m'attaque sous la table d'une jambe très appuyée; je pose une main sur sa cuisse pour engager la conversation. Elle se trémousse, ça fait remonter sa jupe; je glisse ma main plus loin. Tiens, la coquine ne porte pas de culotte... Je pose un doigt sur la fente, très gluante, le retire et le suce ostensiblement. Nos vis-à-vis ne sont pas dupes de notre petit jeu. D'ailleurs, ils ne se gênent guère: la main de Desmonia s'active sur la braguette d'Armand. Quand les assiettes arrivent, les mains reprennent place sur la table et miam miam...

Le soir. Armand et Sonia nous invitent à dîner, une péniche sur l'Erdre transformée en restaurant bobo. Sonia me bouffe littéralement des yeux.

– Maîtresse, dis-je à Desmonia, cette fille a envie de baiser avec moi, et moi j'ai envie de baiser avec elle.

Desmonia hausse un sourcil, tandis que Sonia plonge le nez dans son potage.

– Gratuitement?

– Je ne sais pas... Demandez-lui...

Sonia devient écrevisse. Armand se marre.

– Je pourrais lui faire le tarif «découverte»?

Clin d'œil complice de Desmonia.

– Bonne idée.

Sonia balbutie:

– C'est combien?

– Cent euros pour une heure, réglables à la commande. Pas de remboursement. Mais pas de restriction à l’usage.

– Ça me va! crâne la jolie designeuse. J’habite à deux pas: on fait ça chez moi.

Nous abandonnons Armand et Desmonia au dessert. Arrivées chez Sonia, ma cliente me tend un billet de cent euros [*Anacolithe ou syllepse, monsieur Caliban?*]. Puis m’embrasse à pleine bouche. Ventousées du museau, nous nous déshabillons avec fébrilité. Pas le temps de prendre une douche. La coquine me jette sur le lit et me fourre son con sur le visage. J’ai le nez dans une belle toison brune, fournie, odorante – enfin! Je croche ses cuisses et lui ramone la fente à grands coups de langue. Elle se ploie vers mon sexe et m’applique le même traitement.

– Attention! Je te préviens, je fontaine.

– C’est quoi?

– Quand je jouis, je pisse.

C’est direct, mais clair.

– Et alors?

– Ben, tu risques d’en prendre plein la bouche.

– M’en fiche.

– Et puis fais gaffe à mes seins, ils viennent juste d’être percés.

– Et l’anneau, au-dessus du clitoris, c’est pour t’attacher?

– C’est une marque d’appartenance, comme le «D» du tatouage. Je suis la soumise de G., alias Desmonia. Si tu appuies sur l’anneau, je gicle.

Je n’entends pas la réponse, sa langue me titille le clito, puis retourne se vriller au con. Décharge, gicle. Elle me ventouse sévère. De mon côté, je ne chôme pas: sa fente suinte abondamment, mais de la vraie mouille, délicieuse. Je fais une courte incursion vers son petit trou. Ça lui plaît. Elle s’assoit

sur ma figure, écarte ses belles fesses nantaises. Je lèche les fronces, puis force. C'est très souple (soit elle se fait enculer régulièrement, soit elle y fourre des trucs). Ma langue s'enfonce par à-coups. Sonia gémit, gonfle son trou. Je l'encourage :

– Vas-y! pousse, ma chérie!

Je ne sais pas si elle a entendu, mais le résultat est là : une belle crotte bien moulée en direct. Et ce n'est pas fini : elle vide son porte-monnaie ; je suis envahie. J'étouffe! Je la bascule sur le côté pour reprendre haleine. Sonia découvre l'étendue des dégâts. Elle est confuse :

– Oh, pardon...

– Pas de problème. Mais je vais aller déposer ton offrande dans les toilettes.

J'en garde un peu en bouche et lui propose de partager. Elle m'embrasse et nous jouons avec la petite olive.

– À toi, j'aimerais essayer... Mais vas-y doucement.

Elle me donne de bons coups de langue, Je pousse. Elle reçoit. Nous partageons. Puis douche, câlins et papotage.

– Je ne l'avais jamais fait avec une fille.

– Eh bien... Pour une première, tu n'y es pas allée par quatre chemins. Et avec des garçons?

– Oui. J'ai trois amants réguliers. Il y en a deux qui aiment ça. À leur contact, j'y ai pris goût. C'est dégueu, non?

– Bof. Moi, du moment que je suis payée, j'aime tout.

– Alors, c'est vrai? Tu es une vraie pute?

– Oui, ça te gêne?

– Non... Mais je ne voulais pas croire Armand. Il m'a montré ta fiche, sur Niamodel.com. J'ai pensé que c'était du bidon.

– Maintenant que tu as eu ton heure de plaisirs tarifés, qu'est-ce que ça te fait?

Elle me sourit.

– J’adore! Et j’aimerais aussi le faire... Ça m’excite, j’y pense souvent...

Elle a murmuré ces derniers mots, gênée.

– Je monte une association nantaise d’escorting. Nous sommes trois, si tu veux te joindre à nous...

Elle m’embrasse avec effusion.

– Chic!

Je la renseigne sur les tarifs, les prestations... Nous convenons d’un rendez-vous à quatre la semaine suivante.

### **Mercredi 16 octobre**

Retour à Paris. Mes clients me harcèlent.

– Christophe, le courtier en assurances. Nous en sommes déjà à huit rendez-vous. [*Je n’ai pas tout écrit dans ce journal, il me faudrait dix cahiers supplémentaires!*] J’aime bien sa bedaine, ses envies brusques, sa tendresse... Cette fois, il veut me louer pour une nuit entière. Je lui parle d’*Escort Drive*, la nouvelle société créée avec Ahmed, le taximan. Il trouve l’idée excellente et tient à être notre premier client. Il choisit la version VIP, pour 1000 euros: entrées libres en club et pute (au singulier) à volonté.

– Jean, le client de la boulangerie. Je lui expédie un SMS chaque fois que je descends acheter du pain. Généralement, il rapplique (il travaille chez lui) et nous faisons l’amour à la sauvette – je lui ai vendu un carnet «baise urbaine» de dix coupons, pour 1000 euros, sans limite de validité. Le gourmand en est à huit. «Et ta femme, elle ne se doute de rien?» «J’ai l’impression que si, mais je me demande si ça l’ennuie ou si ça l’excite...» «Dis-lui que je fais les couples. À prix d’ami,

pour un coupon.» Sa femme est d'accord. Ce sera vendredi soir ; elle offre le dîner, j'offre le pousse-café.

– Pépé Marcel, un septuagénaire, veuf. Petite retraite, mais bon niveau social. Écrit des poèmes érotiques. Nous avons un contrat : baise à l'œil contre des poèmes dont je donne les contraintes de rime, du genre : « *cull/recul ; lèvres/lièvres ; anus/janus ; crotte/botte ; pisse/lisse ; poil/gasoil ; bite/ermite* ». Hier, il m'a donné son sonnet, écrit à la plume Sergent Major sur un vélin d'Arches :

*Quand je pense à ton adorable joli cul  
J'aimerais le prendre avec un puissant recul  
Avant d'y ventouser mes ardentes lèvres  
Plus vaillantes et plus agiles que mille lièvres.*

*Au centre, petit trou adoré, bel anus,  
Plus tourmenté et plus versatile qu'un janus,  
Grondant et pétant libère ta petite crotte  
Que je chérirai en léchant tes belles bottes.*

*Et j'aime aussi le merveilleux jet de ta pisse  
ruisselant et mouillant ta montueuse motte lisse  
Las ! dévastée où ne repousse plus un poil.*

*Ce n'est pas sous elle qu'on trouvera du gasoil  
Même en forant mille ans avec ma dure bite  
Ou en vidant dedans le jus de mille ermites.*

« Un peu juste, Marcel ! Redondance de sens “adorable-joli” au premier alexandrin ; des licences plus que discutables avec les syllabes muettes ; et des répétitions : belle/beau/adorable. Sinon, c'est bien troussé. Allez, je te fais la pipe à l'œil. »

### *Mercredi 30 octobre*

Il paraît que la finance mondiale a une overdose de «subprimes». Tout le monde fait semblant de découvrir cette horreur américaine, même ma banquière préférée.

Réunion de crise chez Alban le Magnifique. Comme il y a le grand staff au complet, pas de Sylvia sous la table, et lia la Pute, alias C. l'assistante de G., a son foulard Wolff pour dissimuler le collier de chienne. Tous ces messieurs costard-cravate débattent des milliards de leurs clients avec un air grave de révérends anglo-saxons pesant les âmes de leurs ouailles. J'en reconnais au moins deux (en plus d'Alban), dont celui qui m'encula tandis que sa femme me chait dessus. G. me chuchote que c'est le big boss. Belle mentalité : je ne confierais pas mes économies d'enculée à cet hypocrite. C'est décidé, je récupère mes Sopranos, quitte à y perdre.

Après le lunch (ça ouvre l'appétit de déprécier quelques milliards d'euros dans un bilan), Alban me demande de rester, ainsi que G. Le big boss est aussi de la partie. Alban et lui ont un conciliabule chuchoté, puis Alban :

– lia, Maître Oreste souhaite que tu l'accompagnes dans ce difficile moment professionnel. Si Desmonia est d'accord, bien sûr.

Desmonia ne peut que s'incliner devant ces puissants gredins. Je suis Maître Oreste dans son bureau, puis dans un studio attendant où, me précise-t-il, il lui arrive de dormir après les conseils d'administration toujours tardifs.

– lia, inutile de faire les présentations. J'aimerais te racheter à Desmonia, au moins temporairement. Ma femme me parle de toi sans arrêt. Elle est lasse de la Souillon que nous avons à notre service depuis deux ans. Acceptes-tu ?

– Monsieur, je ne suis malheureusement pas disponible pour un service à plein temps. Vous pouvez me louer à l'heure, à la nuit, voire pour une semaine entière, mais je ne puis ni ne veux rompre le contrat qui me lie à Maîtresse Desmonia.

– C'est regrettable... Mais je comprends tes arguments. Va pour une location temporaire, disons deux nuits.

Nous discutons âprement le tarif, et nous mettons d'accord pour 1 200 euros. Ces banquiers, pas moyen de leur ratisser leur pognon, alors qu'ils s'en mettent plein les poches avec la misère du monde! Oreste va au coffre et en sort deux billets de 500 et deux de cent. C'est la première fois que je palpe les grosses coupures. Ça me donne une petite décharge au clito. Oreste a un rire carnassier :

– C'est la banque qui paie, de toute façon. Faux frais. Ne perdons pas de temps, j'ai envie de pisser et Desmonia prétend que tu es une femme-toilette efficace.

– Oui Monsieur. Je peux vous essorer la queue sans en perdre une goutte.

Le goujat m'enfile son engin dans le gosier et ouvre son robinet. Comme il a bu pas mal de champagne pour fêter la déconfiture des produits financiers, ça coule abondant. Soucieuse de ma réputation de pissotière agréée, j'avale consciencieusement. En prime, je le fais éjaculer. Il apprécie.

– Rentrons à la maison.

Quand nous sortons, il fait déjà nuit. La « maison » est un hôtel particulier, dans une rue tranquille du XVI<sup>e</sup>. Une domestique mal fagotée, et à la tenue plutôt négligée, nous ouvre la porte – la soumise dont Madame s'est lassée? Elle a un air chiffonné et me regarde d'un sale œil. Tandis que Monsieur se débarrasse de sa veste, je lui chuchote: «T'inquiète, je ne vais pas te les piquer, tes vioques.» Et je lui fais un clin d'œil. Elle me sourit, complice. À la regarder de près, je la reconnais: une

des occupantes des cages dans le château de Dimitri. Madame se montre en haut de l'escalier, impériale.

– Ah! vous avez ramené la petite pute. Et votre réunion de crise?

– Très bien. En refourguant nos produits structurés à temps, on devrait passer la période orageuse sans trop de casse. Vous avez acheté l'or, comme je vous l'ai demandé?

– Oui, les ordres de vente ont été passés à 15 heures.

Oreste se frotte les mains. La femme me fait signe de monter.

– lia, viens ici!

– Oui Madame.

C'est une femme dure, la soixantaine sportive. Cheveux courts, à la garçonne. Un corps charnu, un visage dont on a tiré la couenne, mais ça lui va bien. Des yeux bleu glacier, qui vous épinglent le cœur et le coquelicot. J'en mouille déjà. Elle me prend le bras et me tient à quelques centimètres d'elle. Son parfum, discret, masque une légère odeur de charogne: comme si elle pourrissait de l'intérieur...

– Tu te souviens de moi?

– Vous me chiâtes dessus, chez Maître Dimitri.

Elle rit.

– Bravo pour l'emploi de l'aoriste. C'est exact; j'imagine que Desmonia t'a renseignée?

– Ma Maîtresse adorée prend soin de moi.

C'est un avertissement. Cruella le note, mentalement. Elle me tient le menton, fourre un doigt dans ma bouche, touille, le retire, le flaire, le suce.

– Un peu fade à mon goût. Nous pimenterons cela.

– Oui, Madame.

Elle me fait signe de la suivre. Ses appartements privés comprennent une grande chambre, avec lit rond au centre,

une salle de bains avec baignoire à remous, douche à l'italienne et chiotte à la turque; plus un bureau dans une sorte d'extension à bow-window. Entre la chambre et le bureau, un petit tapis.

– Ton lit. Quand je n'aurai pas besoin de toi.

Elle se met nue, s'assoit dans un fauteuil moche, genre Louis XVI. Belle femme. Magnétique. J'ai très envie d'elle.

– Lèche.

Elle me tend son pied droit. Joliment contourné malgré l'âge, mais des ongles à la corne griffue. Je suçote chaque orteil, grignotant les petites peaux mortes, les salissures.

– Le gauche.

Surprise: une sorte de pied-bot. Malformation ou accident? Je le prends doucement entre mes mains, le masse, tout en suçotant les orteils. Cruella est enchantée. Soupire. Je passe cinq bonnes minutes à traiter son arpion mal foutu. Petits baisers, léchage de la plante, du talon, massage à nouveau avec la salive qui a lubrifié.

Madame entre dans son bain. Je me mets nue. Je la frictionne, la savonne. Elle a la motte glabre, les lèvres pendantes ornées d'une dizaine d'anneaux, plus celui du capuchon. Je rince et je suçote. L'initiative lui plaît. Ma langue fouille le con, joue avec l'anneau du capuchon. Elle pisse, une pisse jaunâtre, forte, écœurante. J'en laisse couler dans l'eau du bain.

– Maladroite!

– Excusez-moi, Madame.

Elle sort de la baignoire, me tire par les cheveux, m'allonge par terre, la tête sur le trou des chiottes. lia la toilette, au boulot!

– Je vais chier.

– Je le sais, Madame.

Elle s'accroupit sur les deux marches d'émail, pose son trou-fignon sur ma bouche. Il est très large, assez boursoufflé et sa merde coule sans effort. J'en ai la bouche pleine. Je recrache. Furieuse, elle se relève et fourre son pied-bot dans ma bouche pour m'empêcher de rejeter son offrande. Elle le retire et l'esuie sur ma figure. Le renfonce. Puis me piétine les seins. Le ventre.

– Nettoie, petite truie.

Je lèche son pied, avec douceur. Maître Oreste arrive en poussant devant lui la bonniche, nue.

– Tenez, ma chère. Voici de l'aide.

Les vicieux nous frottent l'une contre l'autre, nous forcent à nous embrasser. La langue de la fille, habituée au service de Madame, me nettoie la figure. Je verse dans sa bouche le trop-plein de merde. Elle avale sans broncher, me langote les lèvres, me suce la langue. Je lui rends son baiser.

– Eh! c'est qu'elles y prennent goût. Est-ce assez pimenté, maintenant? demande Madame, qui crache dans nos bouches jointes.

Maître Oreste tire sa captive en arrière avec la laisse.

– Assez! À la niche, la Souillon.

Je suis seule avec Madame. Qui est prête à se coucher, une fois que j'ai bien pourlécher son trou, propre comme un sou neuf.

– Ce soir, tu auras le privilège de partager mon lit.

– Oh! Madame ne devrait pas. Je suis embrenée.

– Petite sotte, va prendre un bain!

Une fois récurée, je monte sur le lit rond. Cruella, qui s'appelle Monique, peut se révéler tendre compagne. Comme elle aime se faire masser le pied-bot, je passe une partie de la nuit à m'en occuper.

Le lendemain, combat de catch lia/la Souillon. Ça s'est déroulé le soir, au sous-sol, dans une sorte de ring grillagé, dont le tapis en plastique est couvert d'huile. Un public nombreux, qui parie.

- Cent euros sur la grosse truie (c'est moi!).
- Deux cents sur la maigre (la Souillon).

Tous les coups sont permis. Nous sommes nues et, à la première empoignade, nos corps glissent l'un sur l'autre. La garce me griffe un sein. Je lui mords la fesse, puis parviens à m'asseoir sur son dos, en lui retournant un bras. Elle gigote mais je maintiens la position. D'un grand coup de reins, elle me désarçonne. Je glisse sur le tapis gras. La Souillon se jette sur moi. Roulé-boulé, avec mes pieds je l'envoie valser dans les grillages. Elle se cogne contre un angle. Elle est groggy. Ça saigne. Je la tire par les cheveux, qu'elle a longs, jusqu'au centre de l'arène. Pose un pied sur sa poitrine, en vainqueur. Erreur! Elle me fait tomber par une prise sournoise à la jambe, me lance un coup de poing en pleine figure. Je chancelle. Tombe à la renverse. La Souillon est déchaînée. Le public hurle :

- Tue! Tue!

Elle essaie de m'étrangler mais, à cause de l'huile, ses mains glissent sur mon cou. Elle pisse le sang. Moi aussi. Elle a dû me casser le nez, ou une dent. La salope! Je me cabre, la désarçonne, lui bourre le corps de coups de pied, mais, déséquilibrée, je m'affale. Nous commençons à nous fatiguer. La Souillon, haletante, rampe vers moi. J'esquive et me mets à califourchon sur sa poitrine. Je pisse un bon coup, ça soulage! Et lui maintiens les bras en arrière. Mes seins sont sur sa bouche. Elle mord. Douleur affreuse. Je lâche. On se désunit, deux bêtes blessées; chacune dans son coin. On nous hue.

- Allez la grosse, mords! tue tue!

– Allez la Souillon, détruis-la! (Cruella.)

Sympa, le public. Mais on est leurs championnes et ni la Souillon ni moi ne voulons perdre la partie. À mort! Par un fulgurant sauté-boulé, je la cogne de tout mon corps. Elle est sonnée, évanouie, morte peut-être! Je l'étends sur le dos. J'ai gagné. Je lui pisse dessus, lui tords les seins, la bourre de coups de pieds. Une vraie chienne. La Souillon est sans réaction. On m'ovationne. Je sors de la cage.

Quelques heures plus tard, les bobos – sans gravité – sont pansés et nous sommes redevenues copines. J'ai une dent un peu branlante, mais le dentiste de Cruella est un artiste, paraît-il. D'ailleurs, il a gagné une forte somme grâce à moi.

Je rentre à l'appartement du boulevard de Clichy avec mes billets bien au chaud entre mes seins. Des euros durement gagnés!

### *Vendredi 1<sup>er</sup> novembre*

Ma copine Priscilla, la quadra bronzée des Lavomatics, a repris contact. Elle a été contactée pour tourner dans un nanar porno-vampiresque; il reste des personnages à pourvoir, et elle a pensé à moi pour jouer Lucy, l'amie vaguement gouine de Mina Harker, et qui devient vampire après avoir été mordue par Dracula (dans la version de Bram Stoker). Elle m'envoie le scénario [*je le glisse dans le cahier*]: pas trop long à lire.



# Gode Dracula !

Synopsis: *Une épidémie de vampirisme s'abat sur Londres à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le professeur Van Goding, chasseur de vampires, a trouvé la parade: plutôt que d'enfoncer un pieu dans le cœur de la créature pas tout à fait morte, technique qui a perdu son efficacité, il faut lui planter un godemiché dans le cul.*

## Réalisation

*Pierre*

## Production

*Pierre/Oreste*

*[Ajouté à la main, voir plus loin]*

## Distribution des rôles

Le comte Encula, maître vampire :

*Oreste, mari de Cruella\**

Enculetta, sœur incestueuse du comte :

*[Cruella, rôle ajouté]\**

Firmin, serviteur bossu d'Encula :

*à pourvoir*

---

\* Ces rôles ont été attribués suite à la rencontre entre Maître Oreste, Cruella et Pierre, et la décision prise de tourner dans leur hôtel particulier (voir plus bas).

Vampicula, créature traitée par Van Goding :

à *pourvoir*

Van Goding, professeur, chasseur de vampires :

*Patrick (acteur fétiche de Pierre)*

Renfield, notaire dévoyé et fou, âme damnée d'Encula :

*Pierre*

Jonathan Hardeur, commis de Renfield :

*Claude (hardeur gay)*

Lord Godandplug, fiancé de Lucy :

*Hubert (hardeur bi)*

Coincé Maurice, Texan, ami de lord Godandplug :

*Gilbert (hardeur bi)*

Docteur Jack Seward, psychiatre :

*Pierre (deuxième rôle)*

Mina Murène, fiancée de Jonathan Hardeur :

*Priscilla*

Geronova, étudiante de Van Goding :

à *pourvoir*

Gerda, secrétaire de Van Goding :

à *pourvoir*

Lucy Restenrade, amie de Mina, fiancée de Lord Godandplug :

*lia*

*La Souillon*, dans son propre rôle [ajouté]\*

*Plus jardiniers, servantes, etc. Les hardeurs et actrices pourront jouer plusieurs rôles en fonction de leur disponibilité.*

Moyen métrage, format TV : 52 mn.

### Première séquence (intérieur nuit)

Scène muette. Mina entre dans la chambre de Lucy, car son minou la démange [*Mina se frotte le clito explicitement. Plusieurs flashbacks: 1. Lucy poursuivant Mina dans un pré en fleurs, les deux jeunes filles tombent l'une sur l'autre en riant, gros plan sur poitrines généreuses à peine cachées par un décolleté agressif – baiser furtif, puis elles se relèvent; 2. dans le dortoir, au pensionnat, Mina se glissant dans le lit de Lucy, qui a eu un cauchemar (prémonitoire) – un horrible monstre venu lui sucer le sang – elles se blottissent l'une contre l'autre, se caressent maladroitement; 3. pendant le repas du soir (le jour même), Mina dévore des yeux Lucy, qui lui sourit, tout en se montrant aimable avec son fiancé, lord Godandplug.*] Lucy, qui est nue, se redresse, cherche à se lever pour ouvrir la fenêtre, contre laquelle cogne une chauve-souris. Mina entre dans le lit pour calmer son amie, la prend dans ses bras – premiers échanges explicitement lesbiens.

### Séquence deux (intérieur nuit)

Dans le château du comte Encula, le jeune Jonathan Hardeur, commis du notaire Renfield, venu en Transylvanie pour acter la vente d'une maison à Londres, essaie d'échapper au comte, qui le poursuit dans les escaliers. Firmin, le serviteur bossu du comte, parvient à coincer le jeune commis. Encula s'approche de Jonathan, tout sourire.

– Pourquoi me fuir, mon jeune ami, je ne veux que votre bien. Si vous vous donnez à moi, vous aurez toutes mes richesses, et mon pouvoir.

Le comte tâte la braguette du jeune homme – qui bande.

– Ah! Je vois que vous n’êtes pas insensible à mon charme magyar *[Il réfléchit.]* ou slave... *[Il réfléchit.]* ou valaque... Peu importe! Firmin, tenez-le bien.

– Oui, mon Maître *[voix caverneuse, façon Dark Vador].*

– Pitié, comte Encula, je suis fiancé à Mina Murène, une jeune fille vierge, que je veux bien sacrifier à votre Grandeur, si vous n’attendez point à mon honneur.

Encula se retient, réfléchit.

– Une jeune vierge, dis-tu?

– Nous devons nous marier dès mon retour.

– Du sang de vierge... *[se tournant vers Firmin:]* Depuis combien de temps n’avons-nous pas goûté à une vierge?

– Oh... Je dirais bien trois ou quatre siècles. Et encore, la dernière ne l’était que du cul!

*[S’adressant à Jonathan:]* Et la vôtre, vierge de con et de cul?

– Je vous la garantis. Élevée au couvent.

Encula a un geste d’agacement.

– Le couvent... Je n’aime pas trop ces endroits-là, trop de croix et d’eau bénite. Bon, je laisse votre petit cul intact, mais gare à vous si vous m’avez menti. Viens, Firmin, je vais me soulager dans ton rectum poussiéreux.

Firmin pousse un soupir résigné.

– Et voilà, c’est encore moi qui trinque.

### Séquence trois (extérieur jour)

Mina se promène dans le parc avec Lord Godandplug, pendant que Lucy se repose. Mina s’appuie contre le lord, un peu trop selon les convenances.

– Cher Arthur, notre Lucy m’inquiète; elle a encore eu ce cauchemar qui la tourmente depuis son adolescence: une

chauve-souris veut entrer dans sa chambre et elle doit se lever pour ouvrir la fenêtre. Hier soir, je suis arrivée à temps pour la recoucher... Et il y avait **réellement** une chauve-souris dehors.

Arthur regarde intensément Mina [*et son décolleté, qui ne cache pas grand-chose*]. Il l'entraîne vers une charmille discrète et lui tient les deux mains :

– Chère Mina, permettez que je vous confie un secret.

Mina incline sa jolie tête en signe d'assentiment.

– J'aime Coincé, mon ami texan, et nous avons une liaison depuis dix ans, mais notre amour ne peut se vivre au grand jour à cause des convenances, et cela nous ronge. De plus, nos familles nous ont fiancés, Lucy et moi, sans que j'aie pu faire mon *coming out*. Mais quand j'ai vu Lucy pour la première fois, j'ai été frappé par sa beauté et je crois que je l'aime autant que Coincé. Pensez-vous que l'on puisse aimer deux personnes en même temps ?

Le beau lord a les larmes aux yeux. Mina sort un petit mouchoir de batiste blanche et lui éponge les mirettes. Leurs bouches sont proches l'une de l'autre. Lord Godandplug pose ses lèvres sur celles de Mina, qui se laisse embrasser.

– Oh ! Arthur...

Ils chavirent dans les fleurs. Arthur se débraquette et sort un magnifique braquemart. Mina enlève sa robe (elle est nue dessous) et se met sur le dos, jambes écartées.

– Mina, je préférerais à quatre pattes, cela me fera penser à Coincé.

– Oh, j'ignorais que l'on pût faire cela autrement que de la manière de notre aumônier...

Arthur, qui s'astique, est surpris :

– Votre aumônier ?

– Oui, ce saint homme nous a expliqué que, pour gagner le Paradis, nous devons ouvrir notre âme et nos jambes à la gloire de Dieu.

– Hum... Il serait peut-être sage d'oublier Dieu dans l'affaire, mais vous pouvez aussi serrer les jambes et ouvrir les fesses.

Arthur positionne Mina à sa convenance. Zoom sur le trou du cul de la belle. La caméra prend du champ, de façon à capter la bite qui s'approche et le trou qui va la recevoir.

– Mais, Arthur, que faites-vous? Vous vous trompez de trou!

– Oh non, ma chère Mina. Je ne peux hélas! jouir qu'en cul. La vue d'un con me fait débander. Souffrez que je m'immisce dans votre fondement. Je ne vous ferai pas mal, je vous le promets.

– Eh bien, dans ce cas, pouvez-vous me langoter le trou avant d'y fourrer votre bâton? C'est ce que faisait le jardinier du couvent: il me tartinait d'un bon crachat avant de me pistonner – il disait que l'engrais faisait fleurir les filles.

– Ah! un jardinier poète! Que j'eusse aimé le sucer.

Lord Godandplug se penche sur le cul cambré de Mina et lui fait pétale de rose.

[Mina.] – Hum, que c'est bon! Aussi bon que Lucy, hier soir.

Arthur relève la tête, interloqué.

– Quoi? Vous vous gougnâtes avec Lucy?

Mina tourne sa tête ravissante et papillonne des yeux:

– Qu'y a-t-il de mal à cela? La pauvre était toute tremblante, il fallait bien occuper son esprit pour en chasser l'affreux cauchemar.

– Certes! Vous n'aviez pas tort!

Et il reprend son léchage. Puis se redresse. Introduit un doigt plein de salive pour lubrifier le rectum, et enfonce son engin d'un coup.

– Oh! le jardinier!

– Je vois, chère Mina, que mon intromission vous rappelle d'heureux moments au couvent.

– Non, Arthur, c'est le jardinier **d'ici** qui nous regarde!

– Ah! en effet! Le garnement a sorti un bel outil, qui profiterait sûrement à une terre toute prête à le recevoir.

Tout en besognant Mina, Arthur fait signe au jardinier de se placer derrière lui. Ainsi, il sera enculé pendant qu'il enculera. La caméra va et vient avec alternance de plans larges et de plans rapprochés.

### **Séquence quatre (intérieur nuit)**

Jonathan Hardeur est parvenu à fuir le château du comte Encula. [*Flashbacks* : 1. Jonathan pendu à des draps noués, le long de la muraille du château ; 2. Jonathan, boitillant, courant dans les bois tandis que Firmin le poursuit avec des chiens ; 3. Jonathan frappant à une porte...] Il est recueilli, fiévreux, dans un couvent de nonnes transylvaniennes. En fait, ce sont des hommes moustachus et poilus, de la secte des Bogomiles, qui se cachent sous le déguisement de nonnes. Jonathan, que la fièvre commence à quitter, voit – trouble – une bonne tête d'assassin transylvanien se pencher sur lui.

– Ciel! Où suis-je.

Une main (énorme) lui caresse délicatement la joue.

– N'ayez crainte, mon jeune ami, vous êtes dans la maison de Dieu.

Rassuré, Jonathan se rendort. Pendant son sommeil, un groupe de quatre ou cinq Bogomiles entrent dans la chambre, sans faire de bruit. Ils soulèvent le drap, sous lequel le jeune Anglais est nu.

– Belle bête! soupire l'un.

– J'y goûterais bien! murmure un deuxième.

– Mes frères, nous ne pouvons rompre nos vœux, qui exigent

la plus stricte abstinence avec les étrangers. Regardez tant que vous voulez, mais copulez entre vous, uniquement.

Ce doit être le prier ou quelque autorité théologique de cet étrange couvent. Le groupe sort. Le prier vérifie que les autres moines sont loin puis, avant de rabattre les draps, effectue une fellation au jeune Hardeur – dont le visage s'illumine; sans doute imagine-t-il la délicieuse Mina Murène à la place de l'horrible trogne du prier.

### Séquence cinq (intérieur jour)

Une salle de conférences. Sur l'estrade, le professeur Van Goding, une table et un objet cubique volumineux masqué par un drap.

– La vampirite est une affection dont l'agent pathogène est encore mal connu. Il y a sans doute un facteur héréditaire important. La maladie frappe toutes les classes sociales, et particulièrement les classes noble et bourgeoise – avec une prédilection pour les femmes ravissantes [*soupir*], hélas! Mon propos n'est pas aujourd'hui de m'attacher aux causes, mais bien aux remèdes. Jusqu'ici, nous pensions qu'avec un pieu de chêne, de préférence consacré, nous obtenions les meilleurs résultats. J'ai découvert récemment que les vampires endurcis développaient une résistance... au pieu? à l'eau bénite? au chêne? Il est trop tôt pour se prononcer. En tout cas, le pieu enfoncé dans le cœur reste sans effet sur ces clients-là. Heureusement, j'ai trouvé la parade! Démonstration.

Van Goding, d'un geste théâtral, soulève le drap. L'assistance découvre une cage en fer grillagé d'un mètre sur un mètre sur un mètre, où se tient une créature féminine nue, ravissante,

mais aux crocs proéminents caractéristiques de son espèce.

– Mesdames et Messieurs, je vous présente Vampicula, notre sujet d'études. Vampicula, veux-tu saluer le public ?

La créature grogne, se jette sur les barreaux de la cage et montre les crocs.

– Nous avons affaire à un sujet très avancé dans le stade vampirique. J'ai pu dater au carbone 14 cette charmante jeune femme, qui a entre quatre et cinq siècles. Vous constaterez que les injures du temps, qui hélas ! ne nous épargnent guère, nous autres humains, restent sans effet sur cette pluri-centenaire appétissante... *[Il fait mine de passer une main à travers les barreaux ; les mâchoires claquent à deux centimètres de ses doigts]* mais mordante ! Croyez-moi, nous allons lui faire passer le goût du sang. Je vais demander à une personne de l'assistance de me rejoindre sur l'estrade. *[Une étudiante bien roulée, qui veut se faire bien voir du professeur – ou sa maîtresse ? –, monte à l'estrade et salue le public.]* Merci Mademoiselle Geronova, votre concours me sera des plus précieux. Je vais immobiliser la créature sans âge et, à l'aide de ce maillet, vous enfoncerez dans sa jolie poitrine, côté gauche, le pieu bien aiguisé que voici.

Van Goding tend à la charmante étudiante les instruments du supplice. Vampicula s'agite dans sa cage, montre les crocs, tortille du cul, pète. Elle est visiblement en proie à la plus affreuse angoisse. Van Goding fixe deux électrodes sur la cage ; un éclair bleu, intense ; la créature s'affaisse au sol, groggy. D'un geste théâtral, le professeur défait un nœud ; les parois de la cage tombent au sol, le couvercle s'élève au plafond. Le professeur allonge la vampirette sur le dos, lui palpe les seins sous des prétextes médicaux, lui maintient les bras en arrière, ce qui met en valeur les rondeurs mammaires et le ventre plat.

– Mademoiselle Geronova, pouvez-vous pincer le clitoris de cette créature pour vérifier qu'elle ne simule pas l'évanouisse-

ment? *[Au public.]* C'est le seul moyen avéré; si des personnes sensibles veulent quitter la salle, c'est le moment.

Geronova ne se contente pas de pincer le clito de la vampirette, elle lui fourre la main dans le con et la ramone sévèrement. Puis elle mord le petit bouton de chair.

– Geronova... je crois que ce sera suffisant: la créature est inconsciente... Sinon, elle aurait rendu à sa charmante manipulatrice le traitement reçu... ou l'aurait mordue pour la remercier: les vampires sont d'une lubricité que l'on ne peut concevoir chez les humains. Hum... Geronova, ça suffit, je vous assure, lâchez cette chose. Bien!

Le professeur Van Goding demande à Geronova de tenir le pieu bien vertical, juste sous le sein gauche de la vampirette dans les vapes. Avec le maillet, il donne un bon coup. Un flot de sang asperge la jeune assistante, le professeur et même les premiers rangs des étudiants. Geronova pousse un hurlement et s'évanouit. Le professeur s'éponge le visage avec un mouchoir.

– Hum... Vampicula, comme vous le voyez, n'avait pas fini sa digestion. Et vous constatez aussi que, bien que son cœur soit perforé d'un trou bien rond, la chose respire encore. Et ne va pas tarder à se réveiller.

Par quel prodige la vampirette se redresse-t-elle soudain? Elle se jette sur Geronova, lui arrache les vêtements et se frotte lubriquement contre elle, la souillant d'un sang impur. Van Goding, très maître de lui, sort un énorme godemiché de sa poche et, se plaçant derrière Vampicula qui est à quatre pattes au-dessus de Geronova toujours inconsciente, l'enfonce dans le cul multi-centenaire au moment où la non-morte va planter ses crocs dans le cou virginal et absolument sans défense de la jeune étudiante. Un bruit épouvantable, une fumée nauséabonde, un cri affreux. La lumière électrique vacille. Puis tout redevient normal... Sauf que le monstre s'est évaporé et que le professeur, c'est très

gênant, est surpris en conversation intime avec Geronova. Les étudiants sortent en débandade. La caméra prend du champ.

Dans le bureau du professeur Van Goding, Geronova se refait une beauté dans le cabinet de toilette attenant.

– J’ai cru que cette saloperie allait me mordre; si tu n’étais pas intervenu à temps, je serais devenue vampire, moi aussi ?

– Mais non, ma Gero, je t’avais administré un antidote... Tu ne craignais rien. Viens faire sisième sur ton bon papa Van Goding, qui va te consoler.

Geronova vient se faire câliner; elle joue avec le godemiché salvateur. On frappe à la porte. Les amants prennent une attitude convenable; Geronova balance négligemment le godemiché. La secrétaire, une belle plante, remet son courrier au professeur.

– Gerda, pouvez-vous rester quelques minutes? Geronova a eu des émotions très fortes tout à l’heure, et je vous serais reconnaissant de lui prodiguer un petit massage apaisant, comme vous savez si bien faire depuis votre capture par les barbaresques [*Court flashback : Gerda emmenée en esclavage et achetée par un Levantin libidineux, puis effectuant la danse du ventre, puis un massage – censuré.*]

Bien, Monsieur le Professeur.

Les deux jeunes femmes s’éloignent vers le canapé. Dans le champ de la caméra, en premier plan Van Goding, qui ouvre son courrier; en arrière-plan les deux jeunes femmes, très enchevêtrées et de plus en plus nues. Van Goding s’exclame soudain :

Voilà qui est intéressant! Mon ami le docteur Jack Seward me fait part de son inquiétude concernant une jeune fille de son voisinage, en proie à des hallucinations, à des cauchemars (elle voit un monstre chauve-souris se pencher sur elle.... Tiens tiens). Elle est en léthargie depuis deux jours et son état de santé l’inquiète. Il me demande de venir à son aide. Mesdemoiselles, nous partons pour Londres sur l’heure!

Les filles, un peu boudeuses, se désunissent et se rhabillent.

### **Séquence six (extérieur nuit)**

Un bateau entre au port de Londres, glissant silencieusement sur l'eau. Les autorités portuaires découvrent à bord quelques marins, morts exsangues, et le capitaine, lié au gouvernail, mort également mais d'épuisement. Des milliers de rats s'échappent. À la lecture du journal de bord, on découvre qu'une mystérieuse maladie a frappé les marins dès leur départ de Constanta, un port roumain sur la mer Noire. Une nuit, le capitaine, de quart, a aperçu une créature monstrueuse qui s'emparait de son second, le mordait au cou et s'enfuyait. Il se précipita : le second avait la gorge déchirée ; il gisait dans son sang, sans vie. Le lendemain, le capitaine et le seul marin encore vivant descendirent examiner la cargaison dans les cales : des caisses remplies de terre, sauf une, qui contenait le monstre, apparemment mort. Ils jetèrent toutes les caisses à la mer mais, tandis qu'il faisait basculer la boîte contenant le monstre, le marin survivant fut agrippé par la créature et disparut dans les flots. Cela se passait la veille, alors que le brick longeait les côtes de Cornouailles. Le capitaine, très affaibli (il avait été mordu par la créature), s'attacha au gouvernail, espérant arriver à Londres avant qu'il ne soit trop tard pour donner l'alerte.

Tous les ports de la côte sud de l'Angleterre sont informés de la tragédie, et de la curieuse cargaison qui risque de s'échouer sur la côte.

Plan extérieur/intérieur nuit. Sur une plage, le comte Encula tire sur le sable son cercueil. Plusieurs caisses échouées. On le voit louer un chariot. Il se fait transporter à Londres. Il s'installe

dans la vieille bâtisse qu'il a achetée par l'entremise de Renfield, le notaire.

Plan intérieur nuit. Renfield, interné dans la clinique du docteur Seward, s'agite. On prévient le médecin. Qui entre dans la cellule.

– Le maître arrive! Le maître arrive!

Renfield bouscule le médecin, parvient à s'échapper, bondit sur un mur, saute et disparaît dans la nuit.

### **Séquence sept (intérieur nuit)**

Van Goding et ses deux assistantes, au chevet de Lucy, très agitée dans son lit. Sa chemise de nuit laisse entrevoir des rondeurs appétissantes. Van Goding y glisse la main, palpe les seins.

– Son cœur bat vite, mais rien d'inquiétant.

Gerda et Geronova se regardent, un petit sourire en coin, du genre: « Le vieux cochon, il en profite! » Elles se frottent l'une contre l'autre. Van Goding écarte le col de dentelle de Lucy: on voit deux petits trous ronds au cou.

– C'est ce que je craignais. Mesdemoiselles, il faut sécuriser le périmètre.

Les trois personnages s'activent autour d'une lourde malle, qu'on vient de déposer au centre de la chambre. La caméra prend du champ, se dirige vers la fenêtre. Une tempête commence à faire ployer les arbres du parc. Quand la caméra revient sur la chambre, on découvre un curieux spectacle: des godemichés ont été accrochés aux murs, au chevet du lit, à la porte. Gerda en cloute un dernier à la fenêtre, le caressant rêveusement.

– Quel dommage, professeur, de gâcher de la si belle marchandise.

Van Goding agite un doigt réprobateur.

– Ma chère Gerda, ce n'est pas « gâcher », mais préparer la zone d'action. Outre leur vertu protectrice avérée, ces instruments pourront être utilisés, en cas de survenue du vampire, pour le neutraliser... J'espère qu'ils seront efficaces !

Les deux assistantes se regardent, assez excitées par ce qu'elles viennent de faire.

– Nous pourrions nous installer dans le lit, suggère Gerda. Comme cela, vous seriez averti s'il se passe quelque chose.

Van Goding hésite, puis accepte. Il sort.

Plan salle à manger. Autour de la table : Mina, Arthur, Coincé, Seward, Van Goding. On discute.

– J'ai reçu un courrier étrange de Jonathan, dit Mina. Il est en convalescence dans un monastère transylvanien. Il s'interroge sur... sa vocation. Il serait prêt à prononcer ses vœux !

Mina prend son visage entre ses mains et se met à sangloter. Lord Godandplug se précipite pour la consoler.

– Chère Mina, dès que Lucy ira mieux, nous partirons chercher Jonathan. Cette région est pleine de Bogomiles, et ces gens-là ne respectent ni la vertu ni les convenances.

Coincé, qui joue avec son grand couteau texan, lève la tête :

– Cela est intéressant ! Je veux être du voyage, cher Arthur.

– Moi aussi, dit Van Goding. Les mœurs des Bogomiles me passionnent et j'y vois la possible origine du vampirisme. Mais il nous faut d'abord sauver Lucy. Son état m'inquiète ; heureusement, mes deux assistantes la veillent de près.

Retour à la chambre. Effectivement, les deux coquines se sont couchées, nues, de part et d'autre de Lucy – qu'elles ont

déshabillée. Elles se livrent sur elle à des attouchements que la morale réproouve, mais que la belle endormie reçoit avec de petits soupirs d'aise. Scène saphique avec léchage, intromission de doigts, de godemichés (apparemment, la malle en recèle des quantités)...

Retour à la salle à manger. Le repas est fini. Van Goding essuie ses lèvres. Remercie Mina pour son accueil. Regarde sa montre (gros plan de la caméra : il est minuit moins deux).

– Il est temps d'aller voir Lucy.

Tous les convives se rendent à la chambre de la jeune malade. Van Goding ouvre la porte. La referme précipitamment (plan rapide sur les coquines en pleine action).

– Hum... laissons un peu de temps à mes assistantes pour préparer la jeune Lucy.

Il frappe. Attend une minute, puis entre. À ce moment, un grand coup de vent ouvre la fenêtre et fait choir le godemiché protecteur. Une ombre survole la pièce. Les flambeaux vacillent puis s'éteignent. Un grand cri. Coincé, qui est parti en courant à l'office, revient avec une lampe électrique, qu'il braque sur le lit. Les deux assistantes gisent, égorgées. Lucy a été enlevée!

– Damned! s'exclame Van Goding. Mes deux plus fidèles compagnes. Je me vengerai.

Un rire sardonique parvient de l'extérieur par la fenêtre, qui claque au vent.

### **Séquence huit (intérieur nuit)**

Dans la maison d'Encula, près de la clinique de Seward. Le comte arrive en planant, portant Lucy dans ses bras. Les portes s'ouvrent toutes seules, grâce à sa puissance mentale. Encula

dépose Lucy inanimée sur un lit rond, couvert d'un drap de soie noire. Des flambeaux noirs l'encadrent. Encula contemple la jeune fille, toujours nue. Ses mains la caressent. Il titille la pointe des seins. La jeune fille soupire. La main, aux ongles démesurés, descend vers le pubis [*Nota : ce serait bien de trouver une actrice avec une toison fournie*], grattouille le clitoris. Nouveaux soupirs, plus prononcés. Un doigt glisse dans le con, commence à aller et à venir. La jeune victime se cambre, en proie au délire érotique. Encula se relève, fait voler théâtralement sa cape noire doublée de velours rouge et, d'un bond, se vautre sur la jeune fille. Il la baise. La caméra alterne plans larges et plans serrés sur le sexe de l'actrice. Les soupirs se font de plus en plus rapprochés. Encula éjacule. [*Plan métaphorique : un envol de chauves-souris.*]

Plus tard. Encula vomit. Firmin (qui est arrivé par la liaison ferroviaire Timisoara – Vienne – Paris – Londres) soutient son maître.

– Le jeune homme m'avait promis une vraie vierge. Cette fille a le sang pourri. Jette-la.

Le public comprend qu'il s'est trompé de cliente: il a confondu Lucy et Mina [*Nous savons que Mina n'est pas vierge; et nous découvrons en même temps que le comte que Lucy ne l'est plus. Flashback explicatif: on voit l'aumônier du couvent, où ont été élevées les deux jeunes filles, et le jardinier baiser l'un en con l'autre en cul les deux pensionnaires, à tour de rôle ou ensemble. Belle scène, avec nonnes lubriques fouettant les pensionnaires récalcitrantes.*]

– Je me vengerai ! éructe Encula.

– Oui mon maître !

Firmin s'éloigne, portant sur l'épaule le corps inanimé de Lucy. Avant de la jeter dans un buisson, il s'autorise d'affreuses

privautés sur la pauvre jeune fille. Gros plan sur son instrument énorme allant et venant dans le petit trou de Lucy, qui ne réagit pas. La caméra remonte vers le cou, et se fixe sur deux trous sanglants.

### **Séquence neuf (extérieur jour)**

Dans un cimetière. Mina, Arthur, Coincé, Seward, Van Goding, autour de trois cercueils. Mina sanglote, soutenue par Arthur et Coincé. Van Goding, grave comme un pasteur anglican :

– Lucy, Gerda et toi, mon irremplaçable Geronova, nous vous vengerons.

– Vengeance ! reprennent les autres assistants, brandissant à bout de bras des godemichés.

Cachés dans un buisson, Renfield et Firmin n'ont rien perdu de la scène. Tandis que les autres s'éloignent, ils s'approchent des cercueils et les volent (Firmin, très costaud, en porte deux, un sous chaque bras).

– Notre maître sera content ! grince l'affreux serviteur.

– Notre maître ! notre maître ! répète en bavant le fou Renfield.

### **Séquence dix (intérieur nuit)**

Dans la maison d'Encula. Quatre cercueils dans la pièce principale – en plus du lit rond couvert de soie noire. Les couvercles s'ouvrent en grinçant. Encula sort le premier, en frac, très chic. Puis Lucy, Gerda et Geronova, toutes les trois nues. Elles avancent mécaniquement vers Encula, qui les attire de son regard magnétique et avec des gestes grandiloquents des

bras. Elles se collent à lui, se frottent lascivement. Le groupe se dirige vers le lit rond. Encula se couche au centre. La caméra s'élève. La scène sera prise à la verticale du lit. Scène de baise à quatre, avec permutations, fille-fille, mec-fille, trio, quatuor, etc. Au montage, insérer des gros plans de sexes, mais aussi de crocs quand les créatures ouvrent la bouche. Bande-son: gémississements, halètements.

Derrière une tenture, Renfield et Firmin n'en perdent pas une miette et s'astiquent mutuellement. Puis Firmin, décidément très costaud, ceinture le notaire fou et l'encule. L'autre essaie d'abord de se débattre, puis c'est la révélation. Il jouit tandis que Firmin éjacule dans son rectum.

### **Séquence onze et dernière (nuit)**

Intérieur. Chez Mina, dans la salle à manger. Les conjurés se préparent à chasser le vampire. Chacun se munit d'un énorme godemiché.

Extérieur. Ils sortent de la maison. Grâce à un instrument de l'invention de Van Goding (une sorte de godemiché magnétique que le professeur tient comme une baguette de sourcier), la petite troupe se dirige vers la maison d'Encula. Quand ils y parviennent, on entend de la musique funèbre. Le groupe s'approche d'une fenêtre. Encula joue de l'orgue, tandis que ses trois fiancées sont langoureusement étendues sur le lit rond, et se caressent. Gros plan sur les crocs jaunis d'Encula, qui ricane, tout en frappant les touches de son instrument comme un forcené.

La petite troupe brise la fenêtre. Encula appelle Firmin et Renfield à la rescousse. Mais il ignore que ceux-ci se sont échappés pour aller se marier dès l'ouverture de la mairie.

*[Scène à insérer : le mariage gay de Firmin et Renfield, qui a visiblement retrouvé la raison en se faisant perforer la pastille.]*

Comprenant qu'il se trouve seul face à ses ennemis, Encula leur montre les crocs. Les trois vampirettes se désenlacent et viennent former la garde rapprochée de leur maître.

– Vous ne passerez pas ! gronde Geronova.

Van Goding brandit un godemiché. La jeune fille recule, terrifiée. Encouragés par Van Goding, les autres chasseurs de vampires brandissent leurs instruments, obtenant le même effet sur Lucy et Gerda. Les trois néo-vampirettes se tiennent dans un coin, tremblantes, dans les bras les unes des autres. Encula fait face à ses adversaires.

– Van Goding ! J'aurais dû m'en douter. Ainsi, vous avez réussi à survivre à l'effondrement du couvent bogomile *[flashback 1. un bâtiment s'effondre tandis qu'une chauve-souris s'éloigne et que des moines patibulaires s'enfuient dans toutes les directions]* ; et au pensionnat de Timisoara *[flashback 2. un groupe de jeunes filles nues poursuit Van Goding, chacune avec un godemiché à la main]* ; et à l'affaire du tiroir-caisse *[flashback 3. Van Goding, dans un magasin de godemichés, tente de partir sans payer]*. À croire que vous êtes indestructible ! Ah ! Ah ! Ah !

Van Goding prend un air pincé.

– Peut-être bien, cher Comte. Mais vous, sûrement pas.

S'adressant à ses camarades :

– Tenez-le en respect pendant qu'avec Mina, nous sauvons ces trois égarées. Heureusement pour elles, le temps d'incubation n'est pas achevé.

Tandis que leurs comparses menacent le comte de leurs godemichés brandis, Van Goding et Mina se précipitent vers les jeunes filles et, malgré leurs protestations, leur fourrent des godemichés dans tous les trous, bouche comprise. Lucy, Gerda et Geronova s'effondrent au sol, apaisées. Mais un grand fracas fait

se retourner Van Goding, tandis que Mina se penche pour aider les ex-vampirettes à gagner le lit.

– Damned ! Encula s'échappe !

Arthur, Coïncé et le docteur Seward gisent à terre, dans une mare de sang. Les jeunes filles aident Van Goding à les déshabiller pour leur introduire les godemichés salvateurs.

Tandis qu'un rire sardonique emplit la pièce : ah ! ah ! ah !

## **Fin**

### **Séquence supplémentaire après générique (intérieur nuit)**

Un couvent bogomile. Jonathan, qui a finalement choisi de devenir moine bogomile, s'amuse avec ses nouveaux compagnons. Ah ! on ne s'ennuie pas dans les couvents des Carpathes ! Mais qu'est-ce que ce grand rire lugubre, qui fait se désunir les sacripants ? Et cette ombre de chauve-souris qui se dessine sous la lune derrière la fenêtre ?

J'ai bien ri à cette version potache du roman de Bram Stoker. Je prends rendez-vous avec Priscilla, qui m'explique que Pierre (le cinéaste) s'est fait une spécialité du détournement porno de classiques. Sa version du *Rouge et le Noir* («La Rouge et le Noir»), racontant les tribulations picaresques d'une stalinienne et d'un anar dans la Russie des années vingt, avait fait scandale à sa sortie, en pleine période pro-stalinienne des intellos. Et son «Petit caleçon rouge», hommage à Perrault, était surtout l'occasion de montrer des galipettes sénescents entre un loup âgé, portant culotte rouge, et une grand-mère alerte. Mais de Chaperon, point, pour ne pas attirer les foudres de la censure. Gros succès dans les maisons de retraite.

– Alors, tu acceptes?

– Oui, ça m'amuse. Et si Pierre est aussi marrant que ses scénars, on ne va pas s'ennuyer! J'ai vu que plusieurs rôles féminins sont à pourvoir... Je peux en parler à des copines nantaises?

### *Vendredi 8 novembre*

J'annonce à ma Maîtresse adorée que je vais tourner dans un porno; elle fait un peu la gueule.

– Tu te rends compte, on risque de te reconnaître!

– Et alors? J'assume!

– Imagine un client de la banque qui découvre que sa chargée de clientèle est aussi actrice porno...

– « Chargée de clientèle » ?

– Oui, tu montes en grade ! Justement, il faut que tu tiennes ton rang !

– Ben, si le vieux cochon s'est astiqué en me regardant, et qu'il m'en fait la remarque, je lui répondrai : « Et alors, je fais ce que je veux en dehors de mes heures de travail. Et ça vous a plu ? »

Desmonia a ri. C'est ok. J'ai l'autorisation. Comme nous étions à Nantes en début de semaine, j'en ai profité pour recruter. Madeleine, Estelle et Sonia sont ravies ! Rendez-vous pris le jour même avec Pierre, qui débarque à Nantes. Genre gros nounours poilu, j'adore. On termine la soirée à l'Orchis. Les contrats sont signés entre deux séances de galipettes.

Retour à Paris. Pierre a une ou deux pistes pour le lieu de tournage, mais rien d'arrêté. Je prends sur moi d'aller voir Maître Oreste et Cruella, alias Monique, dans leur hôtel particulier. Assez surpris par ma démarche, ils acceptent – en fait, ils ont toujours rêvé de jouer dans des pornos. Une seule condition : Oreste exige de jouer le comte Encula et Cruella veut aussi un rôle (masqué). Pour rassurer Pierre sur les dons d'acteur de Maître Oreste, je n'aurai qu'à préciser que, en tant que PDG d'un important établissement financier, il fait du théâtre tous les jours soit devant ses collaborateurs, soit devant ses actionnaires.

Pierre est enchanté. Il nous rejoint sur l'heure pour visiter les lieux. Les caves sont superbes, équipées d'un matériel haut de gamme (croix de Saint-André, pilori, cage, estrade, crochets de suspension...) qu'il sera facile d'intégrer au scénario. Pour Cruella, il prévoit d'ajouter une sœur jumelle à Encula : Enculetta. Avec laquelle le comte a, bien sûr, une liaison incestueuse.

Mon statut d'entremetteuse améliore ma position sociale aux yeux du couple. Je ne suis plus l'objet, la chienne, mais « cette chère Lia » (j'entends nettement la majuscule), quand Cruella s'adresse à Pierre, qui sillonne l'hôtel particulier densimètre ou mini-caméra numérique à la main. On pourra dire ce que l'on veut, mais c'est un pro, et il veut des scènes, de cul certes, mais tournées au cordeau.

### *Mardi 12 novembre*

Oreste et Cruella sont tellement contents de participer au tournage qu'ils décident d'investir dans la production : ça tombe bien, Pierre traverse une période de vaches maigres, son dernier film, *Scarlatine au Haras*, une histoire d'amour impossible sur fond de guerre de Sécession et d'épidémie dans un élevage de chevaux, n'a pas vraiment fait recette, malgré l'actrice principale, une torride métis aux formes généreuses, et accessoirement maîtresse de Pierre. Cet apport financier providentiel permet de louer les costumes, d'embaucher le personnel indispensable : cadreur, perchman, script, costumière, maquilleuse... Il en faut du monde pour faire un film !

Pierre a distribué les rôles féminins. Priscilla joue Mina, moi Lucy ; Madeleine, Gerda (la secrétaire de Van Goding) ; Estelle, Geronova ; Sonia, Vampicula (la créature en cage de la séquence cinq). Cruella jouera Enculetta, donc.

Côté hommes, rien de changé. Patrick, très british, sera un sublime Van Goding. Encula, joué par Oreste, gagne en crédibilité (au départ, Pierre devait assumer trois rôles, mais il aurait été autant crédible en Dracula que moi en mère Teresa) ; il n'endossera plus que les personnages de Renfield et Seward.

Gaspard, un ami de Pierre, a très envie de jouer Firmin. Accepté.

Par sécurité, Pierre nous fait faire des bouts d'essai. Oreste est parfait en comte Encula: rien d'étonnant pour un vampire de la finance! Enculetta un peu hésitante dans les répliques; moins elle en dira, mieux ça sera. Cruella a insisté pour que sa Souillon soit utilisée également. Pierre, conciliant, lui trouve un rôle à sa mesure: elle récusera les chiottes du château d'Encula et lui servira de défouloir. Ainsi qu'aux autres acteurs. Elle est ravie.

Le tournage est prévu pour la fin de la semaine, de vendredi à dimanche.

### *Jeudi 14 novembre*

Ma Maîtresse chérie m'informe qu'on a manipulé ses comptes offshore. Intentionnellement. Et c'est signé de mon «petit mari chéri». Il n'a rien pris, au contraire il a versé dix mille euros pour que Desmonia «prenne soin de lia».

– Comment a-t-il pu avoir accès à mon compte... et au tien, les deux sont liés?

– J'ai cru comprendre que Julia, sa chérie, est une sorte de hacker intermittent... P. se débrouille bien, lui aussi. Je vais régler cela avec eux ce soir, si vous m'autorisez à rentrer chez moi.

### *Lundi 18 novembre*

Tout s'accélère. Tout d'abord, ma soirée chez P. et Julia. Délicieuse, bien sûr (autant la soirée que Julia). J'ai trouvé

P. fatigué. Des ennuis, apparemment, avec le chantier de la maison d'Angers. Un emmerdeur, ancien inspecteur des Finances, conteste le permis de construire. P. et Julia avaient trouvé la parade mais le fâcheux persiste et signe. Il va y avoir procès... Mais quand? Cela bloque les travaux. De plus, J.-S., l'archi, devient autoritaire, capricieux. Il s'adresse à P. et Julia en des termes parfois rugueux, et semble les tenir pour responsables de l'arrêt des travaux. Ce qui est injuste, évidemment. J.-S.angoisse, ce que je fais comprendre à P. et Julia. Mais ce n'est pas une raison pour traiter ses clients comme des chiens (autant traiter lia comme une vraie personne!).

Nous avons passé la nuit ensemble, à baiser comme des dieux. Le trio avec Julia, c'est un peu comme l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis qui partousent – métaphore métaphysique approximative. Mais point d'éclaircissements sur les petites incursions bancaires. «Moins tu en sauras, mieux ça vaut... Si Desmonia prend soin de toi, elle n'a rien à craindre de nous. Considère que c'est une sorte d'assurance-vie.» Julia a mis au point une procédure de rapatriement de mon «salaire des vapeurs», comme elle dit plaisamment, vers un compte clean dans une banque coopérative, à l'abri des tourmentes boursières à venir.

Ensuite, il y a le tournage, qui démarre sur les chapeaux de roues, dès vendredi matin (les Nantaises, arrivées la veille, sont hébergées chez Oreste et Cruella).

Pierre a découpé les scènes en fonction de l'alternance jour/nuit; extérieur/intérieur. Le temps est maussade, ce qui enchante le réalisateur. Les feuilles mortes, les statues de plâtre verdies du parc, une gloriette délabrée constituent un décor sublime, selon lui.

La grande salle de réception de l'hôtel particulier servira

pour la séquence cinq – la conférence de Van Goding; Pierre a un vivier inépuisable de figurants – des étudiants d’une école de cinéma où il donne des cours. La salle à manger, très XIX<sup>e</sup>, convient en l’état. Les scènes dans la maison d’Encula se passeront dans la cave – on y traîne un orgue portatif découvert au grenier.

La plupart du temps, les séquences sont tournées en une prise. Pierre est très présent: derrière le cadreur, ou modifiant un éclairage, déplaçant un objet, redressant un habit. Il nous lit le scénario avant chaque prise, et nous disons nos répliques sans accroc. Il est content. Les acteurs/hardeurs sont très pros... et bien outillés, ce qui ne gâche rien. Et les scènes entre filles sont l’occasion de véritables bacchantes, qui se prolongent parfois en off. Cruella est parfaite, et se livre à des séances de débauche excessives avec les «victimes» d’Encula. La Souillon s’en prend plein la tronche; elle sera utilisée comme plans de coupe. Lucy/lia adore jouer la vampirette. Pierre me reproche d’en faire trop. «On n’est pas chez Murnau!» Mais c’est dit gentiment. Moins de grimaces, plus de fesses.

Dimanche soir, nous tournons la séquence finale, dans l’antre d’Encula. On a tous envie de se marrer notamment les conjurés, avec leurs godemichés brandis comme des armes. Mais l’ambiance est suffisamment «tragique» pour que l’on garde son sérieux. Là encore, Oreste me stupéfie! À un moment, il mord la Souillon (étalée comme une serpillière sous ses pieds). La caméra fait un gros plan sur le cou: il y a du sang, du vrai, qui coule! Panique! Heureusement, petit bobo sans gravité, mais quand même! Oreste ne s’excuse pas (je l’ai vu se lécher les lèvres). J’ai peur qu’il finisse comme Bela Lugosi qui, à force d’incarner Dracula à l’écran, se prenait pour la réincarnation du vampire!

Tout est dans la boîte. Pierre remercie. Les techniciens démontent le matériel. Oreste et Cruella ont prévu un dîner pour l'équipe. Sur la table de la salle à manger, la Souillon, nue, parée de divers mets – remake du déjeuner de Meret Oppenheim à l'Exposition internationale du surréalisme. Nous nous installons et piquons nos fourchettes dans les mignonnettes disposées artistiquement sur le corps immobile; et parfois le corps lui-même qui tressaille. La fille a une minerve au cou (pour cacher les morsures du « comte »?).

Je m'attendais à une partouze pousse-café, mais non: tout le monde est fatigué et chacun rentre chez soi. Je reste avec mes copines nantaises, pour un after entre filles. Et finaliser notre projet d'agence d'escorts. Madeleine et Estelle ont déjà créé leurs fiches sur Niamodel.com. Madeleine a rencontré son premier client, genre visiteur médical pressé et pas bavard. Estelle a un rendez-vous après-demain soir. Elle est très excitée. Nous lui répétons les consignes: contact téléphonique avant la rencontre, pour se faire une idée du client. Un SMS sur nos mobiles précisant l'heure et le lieu de rendez-vous. Un SMS à la fin de la séance pour prévenir que tout est OK. Sonia a préparé sa fiche, nous la montre. Elle n'exclut rien: uro, scato, SM, trio, sodo, hommes, femmes... Elle aimerait que son premier rendez-vous se fasse avec moi. Ça tombe bien, je vois ce soir Christophe, mon agent d'assurances, et Sonia peut rester sur Paris. J'appelle Christophe: un trio? OK. Version Escort Drive. Christophe propose 1000 euros. Nous acceptons.

J'appelle Ahmed, mon taximan préféré. Notre business a bien démarré – Ahmed a quitté son employeur et, grâce à la Mercedes d'un cousin, a commencé à prendre en charge des noctambules libertins. Ce soir, il nous pilotera d'abord chez S., le resto coquin, puis à l'Overside (je préfère éviter le Sheitana).

On terminera à C&C ou au Moon. Ensuite, retour au studio de Christophe pour passer la nuit.

### *Mercredi 20 novembre*

À Nantes. Rendez-vous professionnel, hier matin : Sonia, Armand et G. – ma patronne et Maîtresse adorée ; sans oublier C., la future chargée de clientèle, accessoirement pute et actrice porno. L'équipe engagée par Sonia a commencé à ripoliner la future agence bancaire. Tout roule. Mon architecte d'intérieur préférée a des yeux un peu bouffis... On se demande bien pourquoi.

Revenons à avant-hier soir. Ahmed est venu nous chercher chez Caliban et Desmonia, en tenue de chauffeur de maître très class (je lui roule une pelle express dans l'ascenseur ; j'ai mon petit berlingot qui mouille). Sonia et moi, habillées en reines des putes. Christophe est déjà à l'arrière de la Mercedes. Je fais les présentations. Nous nous installons de part et d'autre de notre client. Tandis qu'Ahmed roule vers le resto, une langue à trois pour prendre la température de nos libidos respectives. Le thermomètre monte tout de suite vers des valeurs explosives. Nous avons de la bave partout.

– Petit cochon, réprimandé-je gentiment Christophe. Tu vas nous pourrir nos tenues de travail.

On rigole. Sonia est très excitée par cette première expérience mercenaire. Christophe fouille d'une main sous sa robe, de l'autre sous la mienne. Ce qu'il y trouve le met en appétit. Comme le resto est à deux cents mètres de l'appartement, pour justifier la prestation « Drive », notre taximan préféré nous balade dans Paris avant de nous déposer devant la porte de Chez S. Il reviendra nous prendre dans deux heures

– entre-temps, il doit charger un couple belge pour un convoi avec entrée au Pluriel Club. Chez S., il y a du monde – on est pourtant en semaine. Nous prenons place à la table d'un couple peu bavard. L'homme est plus disert avec ses mains, dont l'une se faufile sous ma robe.

– Monsieur Christophe? Acceptez-vous que ce monsieur me pelote?

J'ai parlé haut et clair.

– Si ce monsieur te trouve à son goût, je l'autorise à palper ma pute préférée. Et si Madame veut se livrer à des privautés sur Mademoiselle, je pense que celle-ci n'y verra pas d'inconvénient. Quant à moi, j'examine le menu (lequel est unique et donc, on en fait vite le tour).

La glace est brisée et on se palpe gentiment, de part et d'autre de la table. Le couple dîne fréquemment chez S. Ils habitent en Normandie mais R., le mari, vient chaque semaine à Paris pour ses affaires. La cinquantaine séduisante (elle, un peu grasse), ils nous plaisent bien. Finalement, nous permutons la disposition des convives. lia, R., la femme grasse; en face, Christophe et Sonia. Pendant le repas, Sonia et moi nous nous retrouvons plus souvent sous la table que devant nos assiettes. Mais les plats proposés nous conviennent. Un autre couple s'est invité à la table (le restaurant est organisé façon cantine), des Argentins non francophones. Ils découvrent avec plaisir *les* langues françaises. Christophe fait part de notre intention de poursuivre la soirée en club; j'en profite pour glisser des cartes «Escort & Drive» à de potentiels clients.

Ahmed est ponctuel. Direction l'Overside, un club chic de Montparnasse. De son côté, le couple normand y pilote les Argentins. On se retrouvera sur place. La formule VIP d'Escort & Drive comprend l'entrée en club (nous avons passé des accords avec presque tous les établissements, qui

consentent des réductions sur les prix d'entrée et les boissons). Petite fréquentation, mais déjà de l'animation. Une quadra mignonne se déhanche à la gogo barre. Christophe nous demande de la rejoindre. Nous batifolons entre filles, puis l'Argentin, excellent danseur, nous invite l'une après l'autre à un tango très style. Applaudissements de l'assistance. Ce sera ensuite le parcours des backrooms, et un symposium toutes tendances confondues dans la chambre du fond, garnie d'un grand lit. Inutile de s'étendre sur la suite des événements : mon gros nounours est enchanté de sa soirée. Sonia empoche 200 euros. Moi 200. Le reste va à Escort & Drive. Une fois les frais retranchés (100 euros pour le cousin proprio de la Mercedes, 200 pour le resto et les clubs), restent 300 pour la société. Ahmed, qui a chargé plusieurs clients entre deux rotations, assure que la soirée a rapporté 1000 euros à Escort & Drive. Pas mal!

Mais hier matin, TGV à 6 heures... Plutôt duraille pour Sonia et moi. D'où les yeux gonflés de l'une et de l'autre, après une nuit blanche.

Hier après-midi. Appel en urgence de P, mon mari chéri, et de la délicieuse Julia. Un commando libido est demandé à Angers pour circonvenir le fâcheux qui veut pourrir le projet de maison de J.-S., l'architecte grognon. Après échanges de coups de fil, le commando, composé de Madeleine, d'Estelle et de lia (Sonia a déclaré forfait – mais je soupçonne Armand et Desmonia de se la réserver pour la soirée), file à toute allure vers l'adresse du pépé pervers. Gildas, un copain hacker de Julia, a fait croire au bonhomme qu'il avait gagné une nuit avec des filles de rêve. Pépère est en effet un assidu des sites cul. Il nous attend chez lui, pour une nuit d'ivresse charnelle dont il se souviendra! Nous emportons des appareils photos

pour capturer les meilleurs moments de cette folle orgie. Quand nous arrivons, le pépé gagnant nous entraîne illico à la cave, aménagée supplices-party.

– Comme c’est mignon, ici! s’exclame Madeleine, qui s’empare d’un martinet et en menace le gagnant.

Il n’est vraiment pas beau! Un corps sec, un visage pincé. Une vie entière de méchanceté a façonné ce bonhomme en vilain cep de vigne. Nous comprenons rapidement que les châtiments corporels, Monsieur préfère les recevoir que les donner – contrairement aux redressements fiscaux; cas classique.

– Je compte sur votre sévérité!

T’inquiète, mon garçon! Tu vas en avoir pour ton argent, même si tu n’as rien payé. Nous nous ruons sur l’individu et le déshabillons en quelques secondes. Tout nu, il est encore plus laid. Mais on n’est pas là pour l’esthétique.

Deux heures après, nous sortons en chancelant de la maison du retraité des Impôts. Épuisées.

– Il m’a vidée, souffle Estelle. (Et ce n’est pas une métaphore!)

Quant à Madeleine, elle se demande si elle ne s’est pas démis le poignet à manier le martinet. Moi, j’ai le trou du cul irrité à force d’avoir poussé. Mais nous avons des clichés sublimes témoignant des vices horribles de cet ancien fonctionnaire au-dessus de tout suçon. Nous les transmettrons demain à P. Le retour à Nantes se fait en silence (sauf lia qui ronfle – paraît-il, mais je n’en crois rien: je suis une fille convenable – à l’arrière de la voiture de Madeleine).

*Jeudi 28 novembre*

Marc m'a embauchée trois jours de suite comme masseuse à son club. J'ai retrouvé Li-Anne, et, le premier soir, nous avons épongé courageusement toute une équipe de supporters de rugby écossais venus se faire palper les mollets sur la pelouse d'un quelconque stade parisien. Côté pelouse, les supporters sont bien garnis – sous le kilt de circonstance. Ces messieurs arrivent au club plutôt imbibés et notre rôle consiste autant à leur vider les couilles – le plus rapidement possible – qu'à les renvoyer se coucher : la clientèle habituelle n'apprécie guère ces gueulars mal embouchés. Entre deux pipes, je m'enquiers de Marie, dont je rêve souvent. Mais Li-Anne n'a plus de nouvelles. Elle a même embauché, par l'intermédiaire d'une amie, une détective privée pour essayer de retrouver sa trace.

– Dimitri la séquestre quelque part, mais personne ne peut me dire ni où ni pourquoi. Cela commence à faire long... Nous avons peut-être une piste du côté de la femme qui lui prépare ses repas.

Je calcule : deux mois depuis la soirée au château. Dimitri m'avait assuré que Marie était retenue de son plein gré. Mais quelle sincérité peut bien avoir la parole d'un marchand de renseignements confidentiels ?

Marc nous rejoint à la fin de la nuit. Il veut baiser. Mon abricot tressaille. Je deviens louve. Li-Anne aussi, apparemment. Pendant que le barman range ses bouteilles et met gentiment les derniers clients dehors, Marc, Li-Anne et moi nous nous dirigeons vers une alcôve. (Nous avons nettoyé après le passage des supporters.) Marc nous baise sans préliminaires. L'une après l'autre. En con et en cul. Et il décharge

équitablement, en bouche. Nous sommes comblées. Il sort. Nous restons quelques instants à nous câliner.

– Qu'est-ce qu'il a ce mec, pour nous faire un tel effet? dis-je en me lovant contre Li-Anne.

– Il a le gène du proxénète. C'est scientifique. Plus ils sont salauds, plus les filles leur mangent dans la main. Et encore, avec Marc, on a le dessus du panier: il nous frappe rarement et il est correct dans les pourcentages. De plus, en cas de coup dur, il assure. Le rêve, non?

Mais rien ne vaut la douceur entre filles.

Le deuxième soir, RAS. Des vicieux, des vicieuses. Des salopes, des cochons. La routine, quoi! Heureusement, Li-Anne, son sourire, sa tendresse. Nos câlins. Et puis, parmi nos clients, une belle découverte: un membre XXL, le plus long que j'aie jamais observé. Nous avons joué comme avec un super-dong. Le porteur, un type hilare, habitué je pense à ce que l'on dissocie son outil de sa personne, a été équitable: nous avons reçu son instrument dans des proportions exactes, et il a finalement éjaculé dans nos deux bouches accolées.

Le surlendemain, j'ai la surprise de voir Dimitri au club. À son attitude, à sa familiarité avec Marc – et une certaine forme de servilité de ce dernier –, je subodore que le vrai patron du club, c'est lui. Il me fait un petit signe. J'accours.

– Une partie d'échecs?

– Quel enjeu?

Rire. Toujours aussi glaçant.

– La liberté de Marie? interroge-t-il, ironique.

– Je suis prête à prendre sa place dans la cage en verre si je perds...

– Hum... intéressant... Mais que dirait ma copine

Desmonia si je lui enlevais son petit animal familial? Jouons d'abord. Nous définirons l'enjeu ensuite.

La partie se déroule au bar. Des clients, intéressés ou curieux, se sont approchés. Je tente une ouverture audacieuse, avec gambit de la reine. Cela déstabilise mon adversaire. Une erreur tactique de sa part me livre la sienne. Le milieu de partie est classique: nettoyage du terrain pour laisser parler l'artillerie lourde. Fin de partie: j'ai conservé une tour, un cheval et trois pions, dont deux en bonne position pour aller à reine; Dimitri a ses deux tours, un fou, mais un seul pion, bloqué par mon cheval, qui contrôle aussi la case de mise en échec de mon roi par son fou.

– Intéressant comme fin de partie. J'ai l'avantage des valeurs, mais tu as celui des positions. Si nous reparlions de l'enjeu?

– Je réitère ma proposition. Libérez Marie, je prends sa place si je perds. Je ne demande rien d'autre si je gagne. C'est un jeu à somme non nulle, mais où vous êtes gagnant à tous les coups.

– Pas mal comme raisonnement! Et si je veux garder Marie et t'avoir en prime?

– Impossible. J'appartiens à Desmonia. Impératifs contradictoires, que le jeu ne peut résoudre. Marie ou moi n'est pas égal à Marie et moi. Le «ou» a valeur exclusive.

Tout en bavardant, j'avance mon pion, qui se trouve à deux cases de la ligne des reines. Mais Dimitri me torpille mon cheval avec son fou.

– Échec au roi.

Je déplace. Une de ses tours se met en branle. Mon roi gêne la circulation de la mienne. Et mon pion est exposé. Déplacement de son fou. Échec à la découverte par sa tour. Mon pion le plus avancé est ciblé par le fou. Bien joué! Je déplace mon

roi. Il bouffe mon pion. J'ai perdu. Je suis perdue. Dimitri est satisfait.

– Je gagne... lia et perds Marie... Je ne suis pas sûr que l'échange soit profitable. Je vais plutôt prendre une option diagonale : garder Marie et te faire partager sa cage pendant un certain temps, si Desmonia m'y autorise. Tu me l'as toi-même proposé, à notre dernière rencontre. Ce n'est donc pas une trahison, mais une conclusion.

Il a raison. J'éprouve une angoisse prégnante, et une terrible excitation d'être à la merci d'un tel homme. Marc me paraît d'un coup très fade : sexuellement au top, mais, pour le reste, Dimitri le bat de mille mètres au moins. Je suis une petite mouche au centre (ou à la périphérie ?) de sa toile.

### *Dimanche 15 décembre*

J'ai vécu dix jours dans la cage de verre, avec Marie. Je ne peux rien en dire, sinon qu'une femme nous apportait chaque jour des repas (délicieux). Nous n'avons vu personne – même pas Dimitri. J'ignore où se situe le hangar contenant la cage : mon arrivée et mon retour se firent de nuit, et j'avais les yeux bandés. Les bruits environnants faisaient penser soit à la campagne soit à une banlieue. Mais le trajet fut court.

J'aime Marie. Mais je ne peux rien écrire de plus ; j'ai peur de la perdre. Et de me perdre.

À mon retour, Caliban m'offre deux livres.

– Ce n'est pas Noël, mais j'ai pensé que, si tu dois passer du temps dans une prison, autant que tu te cultives.

Je le remercie, le bise. Le premier est un petit ouvrage de Karl Marx, paru chez Allia : *le Caractère fétiche de la marchan-*

*dise et son secret*; le second, le gros opus de Polanyi, *la Grande Transformation*. Dans le livre de Marx, je relève, au hasard: «Ce qui intéresse tout d'abord les échangistes, c'est de savoir combien ils obtiendront en échange de leurs produits, c'est-à-dire la proportion dans laquelle les produits s'échangent entre eux. Dès que cette proportion a acquis une certaine fixité habituelle, elle leur paraît provenir de la nature même des produits du travail. Il semble qu'il réside dans ces choses une propriété de s'échanger en proportions déterminées comme les substances chimiques se combinent en proportions fixes.» Étrange coïncidence! Combien Dimitri a-t-il obtenu de la marchandise *lia*, à la valeur d'usage finie et à la valeur d'échange indéfinie?

### ***Mardi 31 décembre***

C'est la dernière page de mon cahier, le dernier jour de l'année. Ce soir, je suis seule. Il fait nuit.



***Sous la Cape***

collection de littérature élégante et raffinée  
à son siège permanent *in partibus infidelium*.  
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur  
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-146-0

Achévé d'imprimer en juin 2013  
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : juin 2013.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,  
et 20 exemplaires hors commerce,  
numérotés de 1 à xx.

*Je perdis la tête et poussai de tels rugissements que le gérant de l'établissement, un peu inquiet, descendit vérifier qu'on ne molestait pas une de ses clientes. Maîtresse Desmonia le rassura : « Non, c'est juste ma petite chienne qui prend son plaisir. »*

*Je fus ensuite détachée et, pour me punir d'avoir joui sans autorisation, on me fit allonger, sur le dos, sur une table basse, bras et jambes pendants. Ma tête dans le vide, la position n'était pas très confortable. J'avais les yeux bandés et j'ignorais quels sévices on allait me faire subir. Après de longues secondes, quelque chose de tiède toucha ma peau ; la sensation était très agréable et je commençais à trouver la « punition » plutôt délicieuse. La matière tiède coulait par petites touches ; elle se figeait sur mon ventre et sur mes seins. Puis je ressentis une brûlure atroce sur un des tétons et me retins pour ne pas crier. « Ça fait mal, hein ! petite chienne. Tu vas voir ! » La même brûlure sur l'autre sein, moins douloureuse du fait que je m'y attendais. Le contact se prolongeant, et de l'eau se répandant peu à peu, je compris qu'on m'avait appliqué des glaçons. On enleva mon bandeau et on me fit me redresser. Caliban et un autre homme tenaient à la main chacun une bougie allumée ; on m'emmena devant un miroir – ils avaient dessiné sur mon corps, avec de la cire rouge, deux idéogrammes stylisés : 愛 et 運. « Le premier signifie "Amour", dit Caliban. Le second "Destin". C'est ton destin, chère lia, de dispenser l'amour. » J'applaudis, émerveillée. J'aurais aimé que ces deux réseaux de lignes rouges soient profondément incrustés dans ma chair, pour les exhiber comme des oriflammes. J'étais destinée à aimer Desmonia.*

### Un cahier d'écolière buissonnante

Jeune trentenaire initiée lors d'un repas mondain aux plaisirs interdits du BDSM, lia a tenu pendant quelques mois le journal de son éducation sur un cahier noir. Des sous-sols d'un club parisien spécialisé aux caves d'un château poitevin, elle franchira les étapes de son apprentissage avec passion et détermination. Jusqu'à rencontrer Dimitri, oligarque russe et maître de la nuit.

8	1	6
3	5	7
4	9	2

*Le Cahier noir fait partie de la « trilogie Lia », avec Le Diallyle et Un Battement d'ailes de papillon...*

